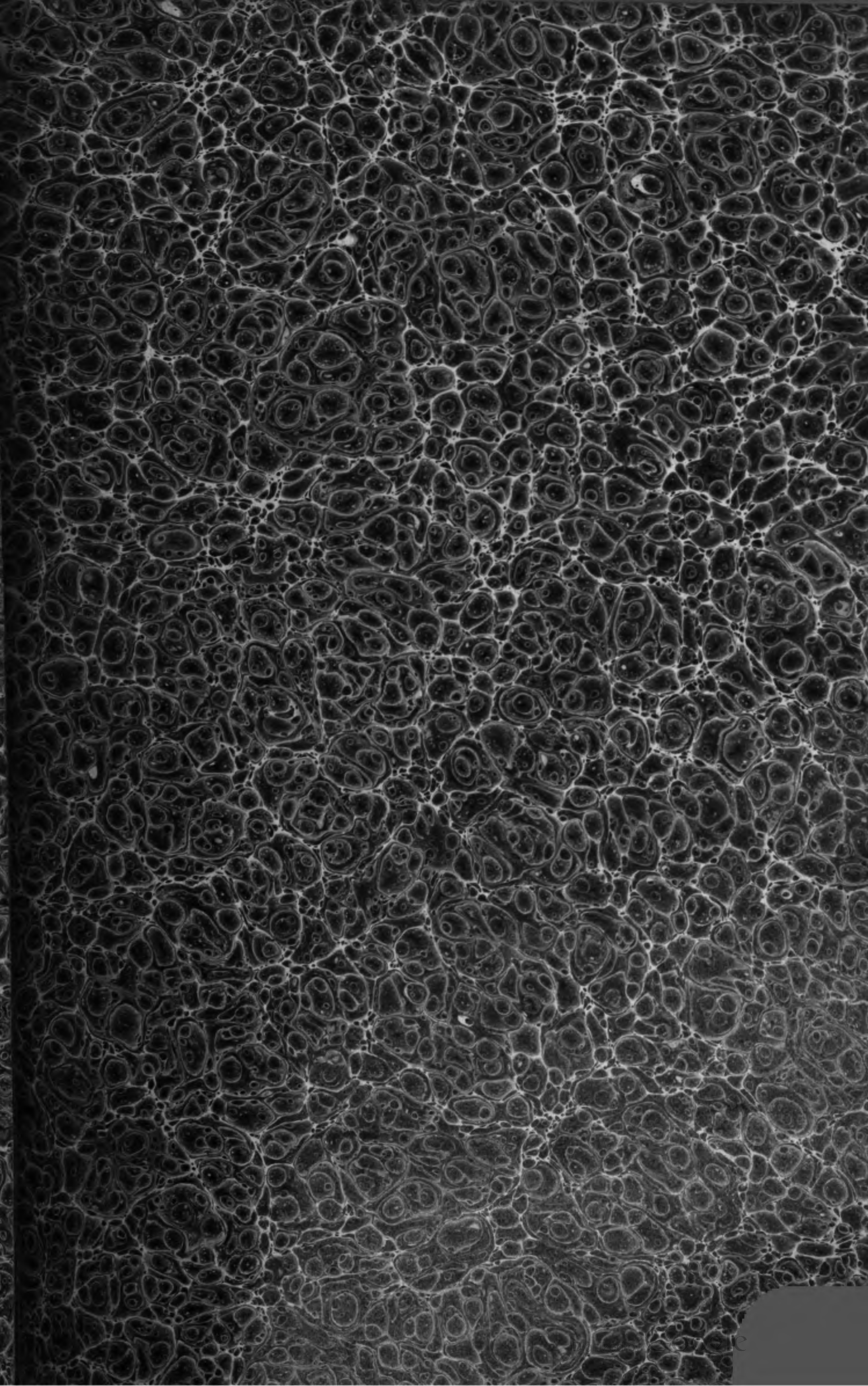








LE PARADIS
PERDU.
TOME SECOND.

LE PARADIS PERDU DE MILTON;

TRADUCTION NOUVELLE,

PAR M. MOSNERON.

SECONDE ÉDITION,

Revue, corrigée et augmentée de plusieurs notes et d'un précis de la vie de l'auteur.

TOME SECOND.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE SEGUY-THIBOUST.

Chez { DESENNE, au Palais Royal,
ONFROY, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXXVIII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÈGE DU ROI.



LE PARADIS PERDU.



CHANT SEPTIÈME.

DESCENDS de la voûte éthérée, toi dont la voix divine a guidé mon essor au-dessus du mont Olympe, au-dessus du vol de Pégase, ô Uranie! si ce nom est digne de toi; mais c'est ton génie, ce n'est point un vain nom que j'implore, ce n'est point cette muse chimérique qui habite, près des eaux de Castalie, le sommet du vieux Parnasse. Fille des cieux, avant la formation des fontaines et des montagnes, tu conversois avec

la sagesse éternelle, dont tu es la sœur; tu chantois avec elle en présence du tout-puissant, ravi de tes accens sublimes. Terrestre voyageur, j'ai pénétré sous ta conduite jusques dans le ciel des cieux; j'ai respiré l'air de l'empirée, tempéré par ta puissance; daigne pareillement me ramener au sein de mon élément natal, de peur qu'éprouvant le sort de Bellérophon, renversé comme lui de mon coursier aîlé et vagabond, les champs Aleyens ne me reçoivent tombant du haut des cieux, seul, incertain où porter mes pas égarés. Je n'ai encore parcouru que la moitié de la carrière; mais ma course plus resserrée ne sortira pas désormais des bornes de la sphère du jour; revenu de mon vol au-dessus du pôle et fixé sur la terre, je vais plus tranquillement faire entendre une voix que n'ont pu étouffer ou altérer, ni les cris des pervers, ni le siècle malheureux où le sort m'a jetté; je chanterai, entouré de périls, dans le sein des ténèbres et de la solitude; mais non, je ne serai

pas seul tant que tu daigneras t'offrir à mes rêveries, soit durant la nuit, soit quand l'aurore déploie à l'orient son voile de pourpre.

O Uranie! préside encore à mes chants; rassemble autour de moi un petit nombre d'auditeurs choisis; écartes-en sur-tout le bruit tumultueux, la dissonante orgie de Bacchus et de son cortège; race forcenée issue de ces barbares qui déchirèrent, sur le mont Rhodope, le chantre de la Thrace, ce chantre que les bois, que les rochers écoutoient en extase; d'horribles hurlemens étouffèrent enfin, et sa voix, et les sons de sa lyre; et la muse qui lui donna le jour voulut en vain le défendre. Bien différente de cet être chimérique, ô céleste déesse! tu ne tromperas pas ainsi les vœux du mortel qui t'implore.

Dis, sublime Uranie, ce qui se passa après que Raphaël, cet aimable archange, eut exposé aux yeux d'Adam, dans le terrible exemple du châtiment des rebelles, le sort affreux dont il étoit

menacé lui et toute sa postérité, s'il méprisoit la défense qui lui étoit prescrite de toucher au fruit de vie ; défense unique et si facile à suivre au milieu de tant d'autres fruits offerts à la variété de ses desirs.

Adam près de sa compagne, attentif au récit de l'ange, étoit plongé dans un profond étonnement. Quels étranges secrets il venoit d'apprendre ! quels mystères au-dessus de sa foible conception ! La haine dans les cieux, la guerre près du dieu de paix, la confusion dans le séjour du bonheur ; et bientôt cependant tout cet amas d'horreurs, incompatible avec la céleste pureté, retombant, comme un fleuve repoussé par ses digues, sur la tête de ses propres auteurs. A ce dernier spectacle, Adam sentit le doute s'évanouir de son cœur. Ce qu'il vient d'entendre l'enflamme du desir, encore innocent, de connoître les choses qui le touchent de plus près, d'apprendre, quand, comment, pourquoi, de quels élémens avoient été

créés la terre et la voûte éclatante qui le couvre, et quel étoit avant lui l'état d'Eden et de ses dehors. Tel un voyageur, à peine désaltéré, se sent pressé d'une soif nouvelle sur les bords du ruisseau fugitif qui captive encore son oreille et ses yeux.

Rempli de cette idée, il continua d'interroger, en ces termes, son auguste convive :

Interprète divin, tu viens de nous révéler d'étonnantes merveilles, des choses bien différentes de tout ce que nous avons vu sur cette terre. C'est sans doute l'être infiniment bon qui t'envoie du haut de l'empirée, pour nous donner à propos des lumières que n'auroient pu produire les seules forces de notre esprit, et dont la privation auroit peut-être causé notre perte. Nous les recevons avec une éternelle reconnoissance, et en protestant hautement d'observer immuablement sa volonté souveraine, seul but de notre existence. Mais puisque tu as bien voulu abaisser

à notre portée d'aussi hautes connoissances, daigne descendre encore plus bas, et nous dévoiler un secret que peut-être il ne nous importe pas moins de savoir. Raconte-nous comment ont été formés ce ciel que nous voyons si loin de nous, orné de feux errans et innombrables, cette substance qui forme ou remplit tout l'espace, cet immense volume d'air qui ceint le contour de la terre riante, et s'insinue dans toute la nature. Dis la cause qui fit sortir l'être suprême de l'éternité de son repos sacré, pour jetter dans le chaos des fondemens si tardifs; dis le tems qui s'écoula jusqu'à la perfection de son ouvrage. S'il te l'a permis, tu le peux sans crainte; notre dessein n'est pas de surprendre les secrets de son empire, mais d'ajouter à nos hommages en étendant la connoissance de ses merveilles. Le superbe flambeau du jour est encore éloigné du terme de sa course; malgré sa rapidité il entendra ta voix; à ta voix puissante, immobile et suspendu dans les airs,

il s'arrêtera pour apprendre son origine, pour écouter l'histoire de l'univers, et sa naissance soudaine des profondeurs du noir abîme. Mais si l'étoile du soir, si l'astre de la nuit accourent à ta parole, le silence marchera sur leurs pas, et le sommeil à leur suite te prêtera l'oreille; ou nous lui ordonnerons de s'éloigner jusqu'à ce qu'au retour de l'aurore, tu cesses de chanter, contraint de nous quitter.

Telle fut l'humble requête du premier des humains; l'ange affable lui répondit ainsi :

Quel est le séraphin, quelle est la langue céleste, ô Adam! capable de tracer l'histoire des œuvres du tout-puissant? Et où est le mortel en état de l'entendre? Je te révélerai ce qui peut contribuer à la gloire du créateur et à ta félicité; je satisferai le desir que tu as de savoir, pourvu qu'il soit renfermé dans de justes bornes; tel est l'ordre que j'ai reçu. Garde-toi d'en demander davantage; n'espères pas, quelles que soient tes recherches, péné-

trer des secrets que l'invisible monarque, que le seul être dont l'œil embrasse toute la nature, a caché dans une nuit profonde, pour être à jamais ignorés de la terre et des cieux ; il reste assez d'autres objets livrés à ta curiosité. L'esprit est comme le corps ; l'un et l'autre ont besoin de tempérance, et la folie naît d'un amas indigeste de connoissances, comme la fièvre d'une surabondance d'alimens.

Apprends donc que Lucifer, tel est le nom du chef des rebelles, qui brilloit jadis parmi les anges, de plus d'éclat que l'étoile du matin parmi les autres étoiles, apprends que, lorsqu'il fut tombé avec ses légions, roulant dans des tourbillons de flammes jusqu'au fond de l'abîme, lorsque le Messie triomphant fut de retour avec ses saints, le tout-puissant considéra du haut de son trône cette nombreuse armée de fidèles, et s'adressant à son fils, il fit entendre ces mots :

Il s'est donc trompé, l'ennemi jaloux qui se flattoit d'entraîner tous les esprits

dans sa révolte, d'escalader à leur tête le sommet inaccessible de cette montagne, siège de ma divinité suprême, et de s'en emparer. Si plusieurs, séduits par ses artifices, ont à jamais perdu leur place en ce lieu, je vois en même-tems que la plus grande partie conserve encore la sienne; je vois qu'il en reste assez pour peupler les vastes royaumes de l'empirée, et remplir dans ce temple auguste les devoirs du ministère sacré; mais de peur que, dans la joie du mal qu'il a fait, il ne s'applaudisse d'avoir diminué le nombre de mes sujets, il m'est facile de réparer cette perte, si toutefois la désertion de quelques pervers en est une. Je vais en un moment créer un autre monde : j'y placerai un homme, dont sortira une race innombrable d'autres hommes; ils habiteront tous ce monde jusqu'à ce qu'éprouvés par une longue obéissance, et s'élevant par leurs propres vertus, ils s'ouvrent enfin un chemin vers ce séjour de gloire : alors le ciel et la terre réunis ne forme-

ront qu'un seul empire où règneront une union, ainsi qu'une allégresse éternelle. Cependant, ô puissances célestes! goûtez d'avance les fruits de cet ouvrage; et toi, mon verbe, mon fils, que j'ai engendré, je te charge de l'exécution; parle, et que la nature t'obéisse. A tes côtés seront ma puissance et mon esprit aux aîles immenses. Va, monte sur l'abîme, sur cet abîme sans limites et sans vuide, parce que je suis celui qui remplis l'infini; commande à la portion que tu auras circonscrite de se transformer en terre et en firmament. Quoique ma divinité s'étende de toutes parts sans bornes, je concentre mes bienfaits, libre de les dispenser ou de les retenir. La nécessité ni le hasard n'approchent de moi, et le destin n'est que ma volonté.

Ainsi parla le tout-puissant; et son verbe, la divinité filiale, effectua ses ordres. Plus rapides que le tems ou le mouvement, les opérations de dieu suivent immédiatement sa pensée; mais on ne peut les rendre intelligibles à

l'homme, sans s'asservir à la marche lente du discours.

Les cieux entendirent, avec des transports de joie, la volonté du tout-puissant : gloire au très-haut, s'écrièrent-ils, salut au futur genre humain! que la paix habite avec lui! Gloire à celui dont le courroux vengeur a banni l'impie loin de ses yeux et des demeures du juste! gloire, hommage à l'être dont la sagesse fait sortir le bien du mal, remplace la horde des méchans par un peuple de bons serviteurs, et dispense ses bienfaits à des mondes et des siècles sans fin!

Cependant le Messie va marcher à la plus grande des conquêtes; il est ceint de la toute-puissance, couronné des rayons de la majesté divine; la sagesse, l'amour immense, tout son père respire en lui. Autour de son char se précipite une foule de séraphins et de vertus, de trônes et de potentats; esprits aîlés, ils sont portés sur des chars pareillement aîlés. Mille et mille de ces

chars sont, depuis des siècles sans nombre, rangés dans l'arsenal de dieu, entre deux montagnes d'airain, garnis d'un appareil complet, et tous prêts pour quelque célèbre journée. Animés d'un esprit de vie, ils sont venus d'eux-mêmes à leur maître. Les portes du ciel tournent sur leurs gonds d'or avec un bruit harmonieux, et présentent un large passage au roi de gloire, qui s'avance dans son esprit et son puissant verbe pour créer de nouveaux mondes. Il s'arrêté aux bornes des cieux ; il contemple, de ses bords, le gouffre immense, ténébreux, désert, épouvantable, qui, comme une mer en furie, de ses flots boulversés par de perpétuelles tempêtes, et pareils à des montagnes, menace d'assiéger le trône de l'éternel ; et de confondre le pôle avec le centre de l'univers.

Arrête, mer irritée ; silence, abîme horrible, que vos discordes expirent à ma voix. Il dit : et s'élance, porté sur l'aîle des chérubins, au milieu du

chaos et dans les flancs du monde futur. Il est couvert de la gloire paternelle, et le chaos a entendu sa voix; tout son brillant cortège l'accompagne pour jouir du spectacle de la création et des merveilles de sa puissance.

Déjà le char rapide s'est arrêté; déjà le verbe producteur a pris dans ses mains le compas d'or, réservé de toute éternité dans les trésors célestes pour tracer le contour de l'univers et de tous les êtres. Il appuie un pied au centre; de l'autre il décrit un cercle dans la vaste profondeur des ténèbres, en disant : ô monde! étends-toi jusqu'ici; voilà tes limites, voilà ta circonférence. Ainsi dieu créa le ciel, ainsi il créa la terre, masse informe et sans vie, abîme enveloppé d'une épaisse nuit. L'esprit divin étendant alors ses aîles fécondes sur la tranquille surface des eaux, une chaleur active, une vertu vivifiante pénètrent le fluide, et précipitent au fond du globe la froide lie de la mort. Au même instant les parties

homogènes se rassemblent ; chaque chose va prendre sa place ; l'air s'insinue et circule, et la terre, en équilibre, est suspendue sur son centre.

Que la lumière paroisse, dit le seigneur ; et tout-à-coup jaillit du fond de l'abîme, la lumière éthérée, pure quintessence et la première des choses. Des bornes de l'orient elle traverse l'obscurité des airs, portée dans un nuage radieux et de forme sphérique, son seul asyle durant quelque tems ; car le soleil n'existoit pas encore. Dieu vit que la lumière étoit bonne, et il la sépara des ténèbres ; il donna à la lumière le nom de jour, et aux ténèbres celui de nuit : ainsi du soir et du matin fut formé le premier jour. A l'aspect de la lumière, s'exhalant pour la première fois du sein des ténèbres, à cette époque de la naissance du monde, les chœurs célestes remplirent de leurs acclamations l'immensité de l'espace. Les sons des harpes d'or s'unirent aux voix harmonieuses ; ils chantèrent l'éter-

nel et ses œuvres, ils l'appellèrent créateur; ils célébrèrent ce nom sublime, et lorsque le premier crépuscule, et lorsque la première aurore parurent dans les cieux.

Dieu dit ensuite : que le firmament s'étende au milieu des ondes, et qu'il sépare les eaux des eaux; et dieu fit le firmament; expansion de l'air pur, transparent, élémentaire, qui enveloppe toute la convexité de cette vaste sphère; division ferme et sûre entre le fluide supérieur et celui qui coule au-dessous. Ainsi le monde fut bâti, comme la terre, au milieu d'une onde tranquille, dans le sein d'un immense océan de crystal, loin du bruyant chaos, de ce gouffre impétueux, dont l'approche eût été trop redoutable au nouvel univers. Il donna le nom de ciel au firmament, et le soir et le matin retentirent des louanges du second jour.

La terre étoit formée, mais elle ne paroissoit pas encore : elle étoit dans le sein des eaux comme un embrion

informe. L'océan, qui l'enveloppoit et la penétroit toute entière, n'étoit cependant pas oisif; il avoit déposé dans ses vastes flancs une liqueur douce et féconde, et cette mère commune, suffisamment impregnée de l'elixir productif, fermentoit prête à concevoir, lorsque dieu dit : eaux inférieures, rassemblez-vous dans un même lieu, et que la terre se découvre. Aussi-tôt les hautes montagnes sortent du sein des mers; leurs larges croupes s'approchent des nues, et leurs têtes se perdent dans les cieux. Autant ces énormes masses s'élèvent dans les airs, autant s'affaisse et se creuse l'abîme vaste et profond qui doit servir de réceptacle aux eaux; elles courent s'y précipiter, s'arrondissant comme les gouttes qui roulent sur la poussière, s'élevant ici en mur de crystal : là formant un droit et rapide sillon, et volant de toutes parts à la voix du grand être. Tels au son des trompettes, les guerriers de ces armées, dont je t'ai peint les fureurs, se rassem-

bloient en foule autour de leurs drapeaux. Ainsi les flots se précipitent sur les flots, tombent en torrens impétueux ou s'épanchent doucement sur les vastes plaines, se fraient un passage sous les rochers et les collines, ou, pareils au serpent, les embrassent dans un large circuit. De profonds canaux se creusent sans peine sur le sol limoneux. Le reste du globe est desséché; ces lieux seuls sont l'empire des fleuves, de ces monarques pompeux, éternellement fugitifs avec leur humide cortège.

Le seigneur donna le nom de terre au sol découvert, et celui de mer au vaste réservoir où les eaux s'étoient rassemblées.

Il vit que ce qu'il avoit créé étoit bon, et il dit : que la terre produise une herbe verte, des plantes garnies de graines, et des arbres fruitiers qui renferment en eux-mêmes leurs semences.

Il avoit à peine achevé, que la terre, jusqu'à ce moment nue, déserte, sans

grace et sans ornement, se couvrit d'une riante verdure, et para son sein de fleurs et de parfums de toute espèce; la vigne étala ses grappes brillantes; à ses pieds serpenta la gourde au large ventre; des bataillons d'épis hérissèrent les campagnes, et l'humble arbrisseau s'entrelaça parmi les branches chevelues des buissons. Au milieu de cette fête de la nature, les grands arbres élevèrent tout-à-coup leurs têtes superbes; de leurs vastes rameaux pendirent de riches fruits ou d'éclatantes fleurs. Les collines se couronnèrent de forêts majestueuses; des bosquets enchanteurs ombragèrent le sein des vallées, le bord des fontaines et les rivages des fleuves; et la terre, alors semblable à l'empire des dieux, eût été digne de leur servir d'asyle. Cependant elle n'avoit pas reçu de pluie, et l'homme n'existoit pas encore pour la cultiver; mais dieu faisoit sortir de son sein une douce rosée qui humectoit le germe de chaque plante. Il vit que cela étoit bon, et le soir et

le matin rendirent hommage au troisième jour.

Le tout-puissant dit ensuite : que des corps lumineux soient élevés sur la vaste étendue des cieux, pour séparer le jour de la nuit ; qu'ils président aux signes, aux saisons, au cercle des jours et des années ; qu'ils brillent dans le firmament, et qu'ils dispensent la lumière à la terre. Il dit, et ils parurent.

Il parut deux grands luminaires pour le service de l'homme ; tous deux monarques alternatifs, le plus grand durant le jour, l'autre pendant la nuit. Il fit aussi les étoiles, et les suspendit au firmament pour éclairer la terre, pour régler le jour et la nuit, et séparer la lumière des ténèbres.

Dieu contempla son magnifique ouvrage, et il en fut satisfait.

Le premier des corps célestes sortis de ses mains, fut le soleil ; sphère imposante et sans clarté d'abord, quoique de substance ètherée. Aprés lui, furent formées la lune circulaire et toutes les

espèces d'étoiles semées avec tant de profusion dans les plaines du ciel. Ensuite, il enleva de son tabernacle nébuleux la plus grande partie de la lumière, et la versa dans l'orbe du soleil. L'astre, à la fois spongieux et ferme, fixant dans son sein, les torrens de feu liquide qui le pénétrèrent, devint tout-à-coup un vaste palais de lumière. Là, fut la source des cornes brillantes de la planette du matin; là, dans des urnes d'or, les autres astres vinrent puiser leur clarté, cette foible clarté que la continuité du reflet solaire augmente chaque jour, malgré l'apparence contraire que produit leur extrême éloignement de nous. Le voilà maintenant, ce superbe flambeau, le voilà ce roi du jour, qui sort glorieux de sa couche orientale; il remplit tout l'horison de ses feux éclatans; il s'élance avec joie dans sa sublime carrière; l'aurore blanchissante l'annonce, et les pleïades, en dansant, versent de douces influences au-devant de ses pas. Au point opposé, se couche,

avec moins de pompe, la lune au front large et tout couvert des rayons du soleil, dont elle est le miroir; elle s'abaisse à mesure qu'il s'élève; elle fuit, elle tourne sur le grand axe des cieux, jusqu'au retour de la nuit, où, parvenue aux portes de l'orient, elle s'empare, à son tour, de l'empire des airs, et le partage avec mille et mille astres étincelans. Ainsi finit le soir et le matin du quatrième jour, ornés, pour la première fois, de mobiles et brillans luminaires.

Le seigneur dit encore : que les eaux produisent la race nombreuse des reptiles, et que l'espèce des oiseaux, déployant leurs aîles, s'élève au-dessus de la terre; et Dieu créa les énormes baleines, avec tous les êtres vivans dont l'élément liquide forma la substance, et tous ceux qui agitèrent leurs aîles dans les airs; il vit que ces productions étoient bonnes, et il les bénit en disant: croissez, multipliez, remplissez les mers, les lacs et les fleuves rapides, et que l'espèce volatile se reproduise sur la terre.

Aussi-tôt les anses, les détroits, les bayes, le milieu des eaux se remplissent d'une innombrable multitude de poissons; couverts de brillantes écailles, ils fendent, à l'aide de leurs nageoires, le sein des vertes ondes, et, réunis en troupes, on les prendroit pour des bancs de sable élevés au milieu des mers. Tantôt seuls, tantôt en couple, les uns paissent le jonc marin, et s'égarent à travers les forêts de corail; et les autres, effleurant rapidement le liquide crystal, font luire un instant au soleil leurs vêtemens nuancés d'émail et d'or; tandis que, retirés au fond de leurs coques perlées, ceux-ci hument tranquillement une humide nourriture, et que ceux-là, le corps entièrement couvert d'une épaisse cuirasse, épient leur proie dans le creux des rochers. Ici, sur le calme océan, folâtrent les veaux marins, les dauphins au dos arqué; là, des monstres énormes, s'agitant pesamment, excitent d'affreuses tempêtes; et plus loin, Leviathan, la plus vaste des créatures

vivantes, du fond de l'abîme s'élève en dormant ainsi qu'un promontoire, ou nage, semblable à une isle flottante, et fait jaillir de ses larges naseaux une mer toute entière.

Cependant de nombreuses couvées, disposées par la chaleur, touchent au moment d'éclore dans les antres, les *marais* et sur les rivages. Déjà l'œuf est percé; il en sort un jeune peuple tout nud, qui, bientôt couvert de plumes, déploie ses aîles, s'élève avec un cri de joie, et passe comme un nuage au-dessus de la terre, qu'il regarde d'un œil dédaigneux. Les aigles et les cigognes construisent leurs aires sur le sommet des rochers et des cèdres. Une partie de ces grands oiseaux vole dispersée au hasard; l'autre partie, plus sage, se rassemble et fend l'air rangée en triangle. Instruite de l'ordre successif des saisons, la caravanne aérienne franchit, élevée dans les nues, les terres et les mers, et la réunion de tous les mouvemens rend plus facile le vol général. Portées

par les vents, ainsi les grues prudentes voyagent chaque année; les airs se divisent et s'enfuient, vivement repoussés par d'innombrables plumes. De petits oiseaux promènent de branche en branche leur plumage coloré, et consolent par leurs accens la solitude des bois; ils chantent jusqu'à la fin du jour: la tendre Philomèle continue seule, durant la nuit entière, de faire entendre ses sons enchanteurs. D'une espèce différente, ceux-ci, le sein couvert de duvet, se baignent sur les fleuves et les lacs argentés; le cigne, au long cou fièrement recourbé au milieu de deux vastes aîles d'une éclatante blancheur, navigue de ses pieds disposés en forme de rames; souvent il quitte l'humide élément, et, s'élevant d'un vol ferme, il se soutient au haut des airs. D'autres mesurent la terre d'un pas assuré; tel cet oiseau à la crête superbe, le coq, dont le timbre éclatant sonne les heures du silence; tel cet autre à la queue étincelante du feu de mille étoiles et de toutes les

richesses de l'arc-en-ciel. L'empire des airs s'étant ainsi peuplé d'oiseaux, et celui des eaux de poissons, le cinquième jour reçut les hommages du soir et du matin.

Lorsque le sixième et dernier jour de la création se leva au son des harpes du soir et du matin, le seigneur dit : que la terre produise toutes les espèces de reptiles, toutes les espèces d'animaux domestiques et sauvages. A l'instant la terre soumise ouvrit son sein fertile, et mit au jour d'innombrables créatures composées de corps et de membres parfaitement développés. S'élevant par couple de dessous la surface de ce globe, comme de leur lit de repos, les bêtes farouches, guidées par l'instinct, dirigèrent aussi-tôt leur marche vers les bois sombres, les épaisses bruyères et les antres déserts. Les troupeaux de bétail s'arrêtèrent dans les campagnes et les vertes prairies, les premiers dispersés et solitaires; les autres, réunis et paissant ensemble. Ici, la motte de terre

se change en genisse; là, il en sort à demi un lion qui, creusant devant lui pour mettre en liberté le reste de son corps, brise enfin sa prison, s'élance et secoue son épaisse et blonde crinière. La terre réduite en poussière s'amoncèle au-dessus de l'once, du tigre et du léopard, qui percent et montent comme la taupe. On voit rapidement pousser le bois du cerf léger : avec bien plus de lenteur le pesant behemoth soulève et dégage son corps immense du vaste sein qui l'a produit, tandis que, comme des plantes, les troupeaux bêlans en sortent sans effort, et que le cheval marin et le crocodile écailleux laissent errer leurs regards indécis entre la terre et les eaux. Au même instant parurent toutes les espèces d'insectes ou de vermisseaux qui rampent sur la terre; ceux-ci, l'orgueil de l'été, brillans de toute sa parure et vêtus d'un tissu d'or, de pourpre et d'azur du travail le plus délicat et le plus achevé, agitent leurs aîles légères, disposées en forme d'éventails; ceux-là,

laissant après eux une trace sinueuse, semblent une ligne mobile.

L'espèce des reptiles ne fut pas toute entière réduite à cette petitesse; il fut même formé des serpens aîlés, dont le corps monstrueux se recourba en longs replis.

La création des insectes commença par la fourmi, sage économe qui prévoit l'avenir, et renferme un grand cœur dans un très-petit corps; son gouvernement populaire sera peut-être un jour parmi les hommes, le modèle d'une juste égalité. A sa suite, parut, entourée d'un essaim de ses enfans, la diligente abeille, qui construit des cellules de cire, et les remplit d'un miel délicieux, la pâture de son paresseux époux. Le reste est innombrable; tu les connois tous; tu leur as toi-même imposé des noms qu'il est inutile de répéter; le plus subtil d'entre eux ne t'est pas non plus inconnu, ce serpent à l'œil d'airain, au corps alongé, qui, quelquefois dressant sa crinière menaçante et terrible,

incapable cependant de te nuire, s'appaise et rampe au seul son de ta voix.

Les cieux brilloient dans toute leur gloire ; dociles à la main du grand être, ils suivoient, dans leurs mouvemens, l'impulsion qu'il leur imprima. La terre, magnifiquement parée, sourioit amoureusement ; elle étoit peuplée d'animaux ; les airs l'étoient d'oiseaux, et les eaux de poissons ; cependant il manquoit encore quelque chose à la création du sixième jour.

La nature desiroit le plus grand de ses ouvrages ; celui pour qui tous les autres avoient été faits, l'existence d'un être qui, loin d'être réduit à l'instinct des brutes, fût doué de la raison sacrée, qui, au lieu d'être courbé comme eux, sur un corps droit, balançât un front tranquille et serein, qui, connoissant sa supériorité, et sachant l'exercer sur les autres créatures, en fût plus digne d'entrer en relation avec la divinité, et qui, le cœur, la voix et les yeux élevés vers ce sublime bienfaiteur, lui consa-

crât un culte et des hommages. Dans ce dessein, l'éternel, présent en tous lieux, adressa distinctement ces mots à son fils :

Formons maintenant l'homme à notre image et ressemblance; qu'il domine sur les animaux de l'air, de la terre et des mers, et sur tout ce qui respire : il dit, et te forma, ô Adam! il te forma d'un peu de poussière, qu'il anima du souffle de la vie; il te fit à son image, à l'image de dieu même, et tu fus une ame vivante. Il te créa mâle, et te donna une compagne d'un autre sexe, afin de reproduire ton espèce; puis, la bénissant en vous deux, croissez, dit-il, multipliez et remplissez la terre; soumettez-la, et que votre empire s'étende sur les poissons des eaux, sur les oiseaux des airs, et sur tous les animaux doués de vie. Du lieu où tu reçus la naissance, et qui, comme tous les autres lieux de la terre n'a point encore de nom, il te transporta, tu dois t'en souvenir, dans ce jardin délicieux,

planté d'arbres divins, qui charment également la vue par leur superbe aspect, et le goût, par les fruits exquis dont ils sont chargés avec une variété sans bornes. Ils sont tous à ta disposition; celui de la science du bien et du mal est le seul excepté. Le jour que tu en mangeras tu mourras. Tu mourras, ce sera là ton châtiment; tiens-toi donc sur tes gardes, et mets un frein sévère à tes desirs, de peur d'être surpris par le péché et par la mort, sa noire compagne.

Le seigneur finit ici ses œuvres, et les considérant, il en fut satisfait. Ainsi s'écoulèrent le soir et le matin du sixième jour. Le sublime artiste, exempt de fatigue, quoiqu'occupé sans relâche jusqu'à ce moment, reprit alors le chemin du ciel des cieux; il desiroit contempler du haut de son trône le nouveau monde acquis à son empire, la beauté, l'excellence, l'éclat de cette magnifique construction, si conforme à sa vaste idée; il s'éleva dans l'air au bruit des acclamations, au son mélo-

dieux de mille et mille harpes ravissantes; la terre, les cieux, tous les astres en retentirent; ils retentirent jusqu'à ton oreille, ô Adam! et les planètes suspendues dans leurs cours, prêtèrent l'oreille à la marche triomphante du brillant cortège. Ouvrez-vous, portes éternelles, ouvrez, ô cieux! vos portes vivantes; recevez de retour dans votre enceinte le puissant créateur du monde, l'ouvrage de six jours; ouvrez-vous, et souvent désormais; car le seigneur se fera souvent un plaisir de visiter la demeure des justes; souvent ses messagers aîlés leur porteront ses graces suprêmes. Ainsi chanta le magnifique cortège en s'élevant dans les cieux. Les portes éclatantes s'ouvrirent à son approche, et formèrent un vaste passage au roi de gloire, qui s'avança jusqu'au seuil du sanctuaire de l'éternel, traçant sous ses pas un large chemin à travers toute l'étendue de la voûte céleste; chemin magnifique tout parsemé d'or et d'étoiles : telle paroît à

tes yeux, durant la nuit, cette ceinture rayonnante, cette voie lactée qui embrasse une partie de la sphère des astres.

Le soleil s'étoit retiré, le crépuscule, avant-coureur de la nuit, s'avançoit des bornes de l'orient, et le septième soir obscurcissoit le jardin d'Eden, lorsque la puissance filiale arriva sur la cime élevée du mont sacré, soutien du trône suprême à jamais inébranlable; elle y prit place à côté du père tout-puissant, lui-même auteur et but de toutes choses; il en avoit ordonné la formation; et sans quitter son trône, invisible et présent en tous lieux, il avoit accompagné le créateur dans sa marche. Il bénit et sanctifia ce septième jour comme un jour de repos après tous ses ouvrages. Ce jour cependant ne fut pas consacré au silence; des nuages de parfums, exhalés des encensoirs d'or, entourèrent la montagne sainte, et la musique céleste se fit entendre; au son grave des hautbois et des tympanons, à la douce harmonie des flûtes, des harpes et des clairons,

des voix tantôt seules, tantôt en chœur, mêlèrent leurs sublimes accords; elles chantèrent la création et les merveilles des six jours. Jehova! ô Jehova! que tes œuvres sont grandes! que ta puissance est infinie! Où est la pensée qui peut te mesurer? Où est la langue qui peut te définir? Moins admirable fut ton triomphe sur les géants des cieux; ton tonerre fit alors ta grandeur, et créer est bien plus que détruire. O roi puissant, qui peut égaler ou borner ton empire? Vainement des traitres en ont conçu le projet impie; vainement ils ont résolu de diminuer le nombre de tes adorateurs; tu as dispersé leurs ligues, tu as confondu leurs audacieux complots. Ainsi les efforts de tes ennemis, pour obscurcir ta gloire, ne servent qu'à rehausser son éclat; et des germes du mal même, tu fais naître des fruits exquis. Quel plus sûr témoignage de tes bienfaits que la création de ce nouvel univers, de cet autre ciel suspendu non loin de la voûte céleste au milieu d'une

mer de crystal, d'une mer immense remplie d'astres sans nombre, destinés peut-être à devenir autant de mondes habités, dans un tems que toi seul connois, et, parmi tous ces globes, cette terre avec son océan, demeure délicieuse de l'homme ? Hommes heureux, que dieu combla de tant de faveurs, qu'il créa à son image pour l'adorer, pour dominer sur tous ses ouvrages et sur tous les animaux, pour habiter et remplir la terre d'un peuple d'adorateurs justes et sacrés ! O trois fois heureux, s'ils connoissent leur bonheur et s'ils restent fidèles !

Tel fut le cantique des anges; les plaines célestes retentirent de transports d'allégresse, et c'est ainsi que fut sanctifié le jour du repos.

Tes desirs, ô Adam ! sont maintenant remplis. Voilà l'origine du monde, l'histoire de sa forme première et de tout ce qui s'est passé jusqu'à ta naissance; instruis-en ta postérité, et s'il est quelques autres secrets que tu veuilles connoître,

je suis prêt à te les révéler, pourvu qu'ils ne sortent pas des bornes prescrites à ton espèce.

FIN DU CHANT SEPTIÈME.

CHANT HUITIÈME.

L'ANGE avoit cessé de parler, et sa voix ravissante continuoit de retentir à l'oreille d'Adam; il lui sembloit encore l'entendre, il étoit encore penché pour l'écouter. Il revient enfin à lui comme un homme qui s'éveille, et fait éclater ainsi sa reconnoissance.

O quels remercimens, quelle récompense peut égaler tes bienfaits? Céleste historien, tu viens d'étancher abondamment la soif que j'avois de connoître; tu as daigné abaisser jusqu'à ma foible vue des merveilles qu'elle eût en vain cherchées. De quel étonnement ton récit m'a frappé; mais aussi de quel charme il m'a rempli! quelle juste admiration il m'a inspiré pour le sublime créateur! Il me reste cependant un doute que ta seule lumière peut dissiper.

Lorsque je considère la superbe structure de l'univers, quand je mesure

l'immensité des cieux, que je les compare avec la petitesse de la terre; quand je vois cet innombrable amas d'étoiles parcourir jour et nuit des espaces au-dessus de l'imagination, à en juger par leur distance et par leur prompt retour; lorsque je les vois, inutiles à tout autre usage, recommencer chaque matin cette vaste carrière, uniquement pour dispenser la lumière autour de ce point, de ce grain de sable, de cet obscur atôme, j'admire comment la nature, si sobre, si sage dans sa marche, a pu se livrer à de tels écarts; comment elle a pu, d'une main prodigue, créer tant de sphères magnifiques, et leur imprimer un mouvement éternellement répété, tandis que, reine immobile, entourée d'esclaves au-dessus d'elle, la terre reçoit tranquillement, en tribut, la chaleur et la lumière, qu'ils lui envoient avec une vîtesse qu'aucun nombre ne sauroit calculer.

Ainsi parla le père des hommes, et sa contenance annonça les questions

abstraites qu'il alloit discuter. Eve s'en apperçut, et, quittant le siège où elle étoit assise à l'écart vis-à-vis de lui, elle se leva avec une grace, une humilité majestueuse qui eût fait desirer de l'y voir plus long-tems, et porta ses pas au milieu des fruits et des fleurs, dont la culture faisoit l'objet de ses douces occupations ; sa présence renouvella leur fraîcheur et leur beauté. Elle se retira, non qu'un tel entretien pût lui déplaire ou surpasser sa portée ; mais elle se réservoit le plaisir d'en entendre le récit de la bouche d'Adam, lorsqu'elle seroit seule avec lui. Son époux, pour narrateur, lui plaisoit mieux que l'ange ; elle préféroit lui adresser ses questions. Elle savoit bien que, de cette bouche chérie, il ne sortiroit pas seulement de savantes paroles, que de charmantes digressions en interromproient quelquefois le cours, et que, s'il s'élevoit entre eux quelque docte querelle, les plus tendres caresses viendroient la résoudre. O couple heureux ! union sacrée de

l'amour et de l'honneur, quand renaîtrez-vous parmi nous!

Ainsi se retira la compagne d'Adam, foulant la terre d'un pas noble et céleste. Les graces triomphantes l'entourèrent en reine, et remplirent toute la nature, sur son passage, du desir ardent de la contempler sans cesse.

L'ange bienveillant et facile satisfit alors en ces termes aux doutes d'Adam:

Je ne désapprouve tes questions ni ta curiosité. Le ciel est un livre que l'éternel expose à tes yeux pour y lire ses merveilleuses productions, pour apprendre le retour des saisons, et connoître les heures, les jours, les mois et les années. Qu'importe au succès de ces recherches, que ce soit le ciel ou la terre qui se meuve? Il suffit que tes calculs soient justes. Le suprême architecte a sagement dérobé ses autres secrets à la recherche des anges, ainsi que des hommes; ils sont faits, non pour être approfondis, mais admirés. Que de vains esprits portent leurs conjectures

sur la fabrique de l'univers ; il l'a livrée à leurs disputes. Il rit en écoutant leurs vuides et spécieuses opinions, leur plan sur le ciel, leurs calculs sur les étoiles, en les voyant arranger, détruire, réformer, corriger péniblement le système du monde ; l'embarrasser de cercles, de cicles, d'épicicles, d'orbes centriques et excentriques. Telle sera sans doute un jour la folie de tes descendans, j'en juge d'avance par toi-même. Tu penses que des globes vastes et brillans ne devroient pas être les esclaves d'un globe petit et sans lumière, qu'il répugne que la terre reçoive le tribut des cieux, tranquillement fixée au centre de leurs immenses révolutions.

Observe d'abord que la grandeur ou l'éclat d'un objet n'en font pas l'excellence. Quoiqu'imperceptible et sombre, en la comparant à la voûte céleste, la terre peut renfermer plus de vraie richesse que le soleil dont les rayons, stérilement lumineux, seroient sans vertu, s'ils ne tomboient sur le sein

fécond de cette planète; c'est de ce contact que cet astre tient sa bienfaisance et son activité. D'ailleurs, ce n'est pas à la terre, c'est à ses habitans, c'est à toi-même que la clarté de ce grand luminaire est utile. Écoute la voix du dôme radieux suspendu sur nos têtes; il annonce la magnificence de son sublime artiste; ses limites, qui se perdent dans le lointain, apprennent à l'homme qu'il n'a point ici de demeure en propre, que, logé dans un petit coin d'un immense édifice, le reste est destiné à des usages parfaitement connus du maître.

Il faut reconnoître, dans l'inconcevable vîtesse des astres, la main toute-puissante qui peut imprimer à de simples corps une rapidité presque égale à la pensée. J'en suis moi-même un exemple récent; parti ce matin du palais où l'éternel fait sa demeure, avant le milieu du jour j'étois arrivé dans ce jardin, intervalle inexprimable par tous les nombres connus.

Je n'ai insisté, Adam, sur la possi-

bilité du mouvement des cieux, que pour te prouver la foiblesse de tes motifs d'en douter : je n'affirme cependant pas que ce mouvement existe, quelle qu'en soit d'ici l'apparence. Dieu voulut dérober ses voies aux regards de l'homme, en plaçant les cieux si loin de la terre ; quiconque essaiera d'y porter un œil présomptueux, se perdra sans aucun fruit dans des espaces imaginaires.

Mais si c'étoit, au contraire, le soleil qui fût au centre du monde, si les autres étoiles animées, tant par sa vertu attractive que par la leur propre, décrivoient autour de lui des cercles divers ; tu remarques, dans six de ces astres une marche inégale ; tu les vois tantôt s'élever, tantôt s'abaisser, se cacher, avancer, reculer ou s'arrêter ; si la terre, à leur égard septième planète, malgré son apparente immobilité, étoit insensiblement emportée par trois impulsions différentes, tu ne serois pas obligé de rapporter aux autres sphères les révolutions qu'elle éprouve, en leur supposant

un mouvement en sens contraire; tu épargnerois un grand travail au soleil, tu n'aurois pas besoin de cet invisible mobile que tu supposes tourner rapidement au-delà de toutes les étoiles, et dont tu fais la roue du jour et de la nuit. Tout ce systême s'écroule, si la terre industrieuse va d'elle-même chercher le jour aux portes de l'orient, si elle présente successivement l'un et l'autre de ses diamètres aux rayons de l'astre de feu et aux ombres de la nuit. La terre ne peut-elle pas même renvoyer à la lune, à travers les vastes champs de l'air, la lumière qu'elle reçoit? Ne peut-elle être son flambeau pendant le jour, comme la lune est le sien pendant la nuit? Ainsi le service seroit réciproque. Si cette lune est un corps terrestre, si elle a des campagnes et des habitans, leur nourriture seroit, comme la tienne, les fruits de son sol fécondé par les pluies et les nuages, dont, sous la forme de taches, tu vois son disque parsemé. Peut-être un jour dé-

couvriras-tu d'autres soleils, accompagnés de leurs lunes, qui se communiqueront réciproquement leurs lumières mâle et femelle. Peut-être ces deux grands sexes qui animent l'univers, remplissent-ils tous les globes des différens êtres vivans qui leur sont propres. Car enfin qu'il y ait dans la nature d'aussi vastes déserts, des mondes désolés, dénués de tous germes de vie, uniquement déstinés à briller, à lancer de si loin un foible rayon de lumière, qui parvient à peine à la terre, et que sans doute elle leur réfléchit de même, c'est ce que l'on contestera toujours. Que ce systême, au reste, soit ou non conforme à la vérité, que le soleil, dominant au haut des cieux, se lève sur la terre, ou que la terre se lève sur le soleil, que cet astre s'élance des bornes de l'orient dans son ardente carrière, ou que la terre sorte de celles de l'occident, et tourne d'un pas silencieux, endormie sur son axe paisible, tandis qu'elle avance et t'emporte anssi

doucement avec l'atmosphère qui l'enveloppe, ne cherche pas à lever le voile qui couvre ces secrets; laisses-en la connoissance à dieu; qu'il dispose à son gré de ses autres créatures, en quelque lieu qu'il les ait placèes. Sers et crains ce grand être; jouis de ces dons, de ce paradis, de ta belle compagne, le ciel est trop loin de tes yeux, tu ne peux lire ce qui s'y passe; sois donc humble et sage, songe uniquement à ce qui te regarde; et sans plus t'inquiéter des autres mondes, de leurs créatures, de l'état, du degré de bonheur qui leur sont assignés, vis satisfait de la portion de vérités qui t'a été révélée sur le ciel et sur la terre.

Ange de paix, répartit Adam, pure et céleste intelligence, tous mes doutes sont maintenant éclaircis. Tu m'enseignes le moyen facile de vivre heureux, libre du trouble, des inquiétudes de l'esprit; chagrins que dieu a placés loin de nous, et que nous ignorerons, si notre vaine curiosité, notre imagi-

nation vagabonde ne va les chercher. Tes conseils et mon expérience terminent ces folles erreurs. J'apprends que la sagesse n'est pas d'approfondir d'abstraites et subtiles questions qui n'ont aucun rapport à nos besoins, mais de bien posséder les connoissances qui peuvent être à chaque instant d'usage. Le reste n'est que fumée, puérile extravagance, et nous laisse indécis, ineptes et sans ressource dans les choses qui nous intéressent le plus. Abaissons donc notre vol, parlons de choses à ma portée ; peut-être rencontrerai-je l'occasion de te faire quelqu'utile question que tu daigneras résoudre avec ta bonté ordinaire.

Tu m'as fait le récit des événemens qui ont précédé ma naissance ; le soleil luit encore, écoute maintenant ma propre histoire, que tu ignores peut-être. Je cherche, comme tu vois, des prétextes pour te retenir ; mais je n'ai la témérité de t'inviter à m'entendre, que dans l'espoir de t'engager à me répondre ;

car tant que je suis près de toi il me semble être dans les cieux ; ton entretien a plus de charmes pour mon oreille, qu'à l'heure du doux repas, au retour du travail, les fruits du palmier n'en ont pour mon palais ; leur saveur est délicieuse, mais elle rassasie promptement ; et tes discours, remplis d'une grace divine, respirent une douceur toujours nouvelle.

Père des hommes, lui répondit l'ange avec une bonté céleste, tes lèvres ne sont pas dénuées d'agrément, ni ta langue d'éloquence. L'éternel, dont tu es la brillante image, a prodigué ses dons, tant à l'extérieur qu'au dedans de ta personne ; les graces ornent tes discours, tes moindres mouvemens, et jusqu'à ton silence. Sujets du même maître, toi sur la terre, nous dans les cieux, nous te regardons comme un de nos frères ; nous nous plaisons à rechercher dans l'homme les voies de la providence ; car nous voyons qu'elle l'a comblé d'honneur, et qu'elle le chérit autant que

nous-mêmes. Dis-moi donc l'histoire de ta naissance; un pénible voyage, que je fus à cette époque contraint de faire aux enfers, m'empêcha d'en être témoin. Nos légions avoient ordre d'observer qu'aucun espion, qu'aucun ennemi n'en sortît, tandis que l'éternel étoit occupé de son grand ouvrage; ils auroient allumé sa colère, et le néant eût sorti de ses mains confondu avec la création. Ne crois pas cependant que, sans sa permission, les rebelles osent rien entreprendre. S'il nous envoie porter ses ordres suprêmes, c'est pour déployer l'appareil de sa grandeur, et nous exercer à l'obéissance. Nous trouvâmes les portes de l'abîme serrées par d'inébranlables barres. Bien différens des demeures heureuses, dont l'approche se reconnoît au bruit flatteur des danses et des concerts, ces lieux terribles ne frappèrent au loin nos oreilles que des hurlemens du désespoir, des cris de la rage et des tourmens. Nous reprîmes avec joie le chemin de l'empire de la

lumière, où nous arrivâmes avant la fin du jour consacré au repos; tel étoit notre ordre. Mais tu peux commencer; je suis prêt à t'entendre; j'attends de ton discours le même plaisir que le mien a pu te faire.

Notre premier père répondit à la puissance céleste. Quelle entreprise pour un homme que d'expliquer l'origine de la vie humaine! Quel être fut jamais témoin de son existence! Mais je cède au desir de m'entretenir plus long-tems avec toi.

Enseveli dans un profond sommeil, tout-à-coup je m'éveille, et me trouve mollement étendu sur un gazon fleuri; le corps couvert d'une sueur odorante que le soleil attire et dissipe à l'instant. Mes yeux étonnés se tournent aussi-tôt vers le ciel; je contemple un moment sa voûte immense; puis, inspiré par un rapide instinct, je me lève comme pour y monter, et je me trouve debout sur mes pieds. Je vois autour de moi des montagnes, des vallées, des bois

touffus, de vastes plaines, des ruisseaux murmurans dans leurs limpides courses; près de ces objets j'apperçois des êtres vivans qui changent de place; les uns marchent, les autres volent; j'entends le chant des oiseaux, je sens un parfum délicieux : tout rit à mes sens, et mon cœur nage dans l'enchantement et la joie. Mes mains alors se portent sur moi-même; j'examine, je palpe tous mes membres, d'un pas souple et flexible je marche, je cours au gré de la bouillante vigueur qui m'entraîne. Qui suis-je cependant? d'où viens-je? et quel est le lieu que j'habite? Je l'ignorois. J'essaie de parler; au même instant ma langue obéit, et donne des noms à tout ce que je vois. Soleil, m'écriai-je, superbe flambeau; toi qu'inonde sa lumière, ô terre, si riante et si fraîche! vous, montagnes et vallées; vous, fleuves, forêts, vastes plaines; et vous, aimables créatures, douées de mouvement et de vie, parlez, dites, si vous l'avez vu, comment je suis né, comment je me

trouve ici. Non, ce n'est pas moi qui me suis fait; je suis, sans doute, l'ouvrage d'un sublime artiste, d'un être aussi supérieur par sa bonté que par sa puissance. Ah! parlez, apprenez-moi à connoître, à adorer celui de qui je tiens le mouvement et la vie, qui me découvre tant de félicité, et m'en fait sentir encore davantage.

En interrogeant ainsi la nature, je marche, je porte mes pas errans loin des lieux où je respirai l'air pour la première fois, où mon œil s'ouvrit au premier rayon de cette éclatante lumière, et ne recevant aucune réponse, à l'ombre, sur un banc de verdure et de fleurs, je m'assieds tout pensif: là le doux sommeil vint me trouver, il pressa mollement mes sens assoupis; et quoiqu'il me semblât retourner insensiblement à l'état d'où je sortois, quoique je pensai que tout mon être alloit se dissoudre, je ne fus point troublé. Soudain un songe se pose sur ma tête; il éveille doucement mon imagination, et le

spectacle agréable qu'il lui présente me rassure sur mon existence. Je vis un objet de forme divine s'approcher de moi, et me dire : je descends à ta voix, ô Adam, ô le premier des hommes, père de qui doit sortir une suite d'innombrables enfans! Lève-toi, ta demeure est fixée dans un jardin délicieux; elle t'attend, et je vais t'y conduire.

A ces mots il me prend par la main, il m'enlève dans les airs, et, rasant rapidement la terre sans y laisser de trace, il franchit les fleuves et les campagnes, et me transporte sur une montagne couverte de forêts. Le sommet étoit une vaste plaine entourée d'arbres, ornée de promenades et de bosquets dont la beauté céleste surpassoit tout ce que j'avois auparavant admiré sur la terre. Les fruits merveilleux dont chaque arbre est chargé, captivent mon œil enchanté; pressé du plus violent desir d'en cueillir et d'en manger, je m'éveille, et je trouve en réalité tous les objets que mon songe m'avoit si vivement représentés.

J'allois de nouveau recommencer ma course vagabonde, quand a paru, sortant d'entre les arbres, l'être divin qui m'avoit conduit sur cette hauteur.

Pénétré de joie et de respect, je tombe à ses pieds et je l'adore : mais il me relève en me disant avec douceur : je suis celui que tu cherches, l'auteur de tout ce que tu vois au-dessus, au-dessous et autour de toi. Je te donne ce paradis ; possède, cultive ce beau jardin, mange du fruit de ces arbres ; manges-en librement dans la joie de ton cœur, et sans craindre d'en épuiser l'abondance. Mais quant à l'arbre qui produit la connoissance du bien et du mal, que j'ai destiné à être la preuve de ton obéissance et de ta fidélité, et qui s'élève au milieu de cette enceinte près de l'arbre de vie, écoute et grave mes paroles dans ta mémoire ; tremble d'y toucher, frémis des suites terribles de ce crime. Apprends que le jour que tu en mangeras, le jour que tu transgresseras ma défense, la seule que je t'im-

pose, ta vie sera inévitablement tranchée; tu seras dévoué dès ce moment à la mort, banni de ce lieu de délices, et jetté pour jamais dans un monde de chagrins et de maux.

Le ton sévère dont il prononça ces dernières paroles, retentit encore à mon oreille épouvantée. Mais bientôt la sérénité reparut sur son visage, et il reprit avec bonté :

Je te donne non-seulement ce beau jardin, mais toute la terre; je te la donne à toi et à tes descendans; soyez-en les souverains, possédez-là avec tous les animaux qui pressent sa surface, qui fendent le sein des eaux, ou qui glissent dans les airs. Pour confirmer ton empire, les voilà tous qui viennent recevoir leurs noms de ta bouche, et te rendre un humble hommage. Les poissons, dans leur humide palais, te sont aussi soumis; et s'ils ne se joignent pas aux autres animaux, c'est que l'air est un élément trop subtil pour leur nature.

A ces mots tous les oiseaux, tous

les quadrupèdes s'approchèrent, assortis par couples; ils me saluèrent, ceux-ci en fléchissant le genou, ceux-là en battant des aîles. Je les connus et les nommai à mesure qu'ils passèrent; tant étoit grande la pénétration dont l'éternel m'avoit doué subitement! Mais ne trouvant dans aucune de ces créatures celle qui sembloit manquer encore à mon cœur, j'osai parler en ces termes à la céleste vision :

O sous quel nom et par quel titre t'invoquer, toi qui t'élève au-dessus de tous les animaux, au-dessus de l'espèce humaine, au-dessus des êtres, quels qu'ils soient, supérieurs à l'homme, toi dont ma foible langue est si loin d'exprimer la sublimité! Auteur de l'univers, auteur de tous ces biens, que ta main prodigue a répandus en foule autour de moi, tu me combles de faveurs, et je ne vois, hélas! nul être avec qui les partager. Est-il quelque bonheur dans la solitude? Peut-on jouir quand on est seul? Et même en jouissant de tout,

peut-on être satisfait? J'osai parler ainsi, et la brillante vision me répondit avec un sourire qui la rendit plus éclatante encore :

Que parles-tu de solitude? L'air, la terre, ne sont-ils pas remplis d'êtres vivans de toute espèce? N'es-tu pas le maître de les faire venir s'ébattre devant toi? N'entends-tu pas leur langage, et n'es-tu pas dans le secret de leurs actions? Ils ont aussi une portion de lumière, et leur raison n'est pas méprisable. Jouis de tous ces objets, jouis de ton empire; tes sujets sont assez nombreux.

Ainsi parla le souverain de l'univers; il sembloit commander. J'implorai cependant la permission de faire entendre une réponse, et je m'exprimai humblement en ces termes :

Pardonne, ô céleste puissance, si j'ose répondre. Auteur de mes jours, daigne me prêter une oreille indulgente.

Tu m'as créé ton substitut sur la terre; le rang que j'occupe est bien supérieur à celui des animaux. Quel commerce,

quelle union, quelle douce intimité peut-il y avoir entre des créatures inégales? Le lien de la société est un échange de plaisirs réciproques donnés et reçus dans une juste proportion; elle ne peut exister entre deux êtres, dont l'un seroit élevé, l'autre abject et rampant: tous les deux n'en recueilliroient bientôt qu'un insupportable ennui. Cette société, digne de plaire à la raison, est celle que je cherche; je vois que les brutes sont incapables de la partager avec moi. Entre elles-mêmes tu as établi des rapports d'instincts. Le lion se plaît avec la lionne; mais l'oiseau ne vit point avec le quadrupède, le poisson avec l'habitant des airs, ni le singe avec le bœuf; et l'homme s'associeroit avec les animaux!

J'observe, Adam, me répondit le tout-puissant avec un front serein, que tu te proposes un bonheur délicat dans le choix de ta société, et qu'un plaisir solitaire, quelque grand qu'il puisse être, n'en est point un pour toi. Que penses-

tu donc de mon sort ? Te semble-t-il que je doive être heureux, moi qui suis seul de toute éternité ? Car ne voyant rien qui m'approche, et encore moins qui m'égale, je n'aurois pu me lier qu'avec les créatures que j'ai faites, et qui sont reculées au-dessous de moi, infiniment plus que tu ne t'élèves au-dessus des animaux.

Il dit : et je répliquai humblement : suprême auteur des êtres, devant la profondeur et la sublimité de tes voies éternelles l'esprit humain rentre dans le néant. Tu possèdes en toi-même la perfection, il ne te manque rien; que te serviroit de te reproduire ? Être infini, ton unité remplit tous les nombres.

Il n'en est pas ainsi de l'homme ; né foible et imparfait, il a besoin de son semblable pour le secourir ou pour le consoler. Il faut qu'il s'unisse d'un amour intime et réciproque pour multiplier son espèce ; défectueux dans la solitude, le besoin qu'il a de la peupler décèle son insuffisance. Tu es seul dans le secret

de tes pensées ; tu ne peux avoir de meilleure société que toi-même ; tu n'en cherches pas d'autre. Si tel étoit ton desir, n'es-tu pas maître de ta créature ? Ne peux-tu pas d'un mot l'élever à ta hauteur, et lui faire part de ta divinité ? Mais moi, j'aurois beau commander, jamais je ne redresserois ces brutes rampantes, et leur commerce me rebuteroit toujours.

Tel fut l'usage que je fis de la liberté qui m'avoit été permise. Ma franchise fut accueillie, et j'entendis la voix divine prononcer ces gracieuses paroles :

Jusqu'ici, Adam, je me suis plu à t'éprouver ; je vois qu'à la connoissance des animaux, dont tu as parfaitement dit les noms, tu joins celle de toi-même. Ton discours annonce cet esprit libre, ma véritable image ; présent que je t'ai fait, et que j'ai refusé aux brutes. Leur société ne te convient pas, et c'est avec raison que tu l'as dédaignée ; persiste dans ce sentiment ; je savois, avant de t'entendre, qu'il n'est pas bon que

l'homme soit seul; je t'ai destiné une compagne, non parmi les êtres que tu viens de voir; ils t'ont servi d'épreuve, ils ont manifesté ta manière de juger de ce qui te convient; c'étoit mon seul but en t'en parlant. L'objet que je vais maintenant t'offrir te plaira, sois-en certain; tu trouveras en lui ta ressemblance, ton digne soutien, un autre toi-même exactement conforme aux desirs de ton cœur.

Il cessa de parler, ou je cessai de l'entendre. Atôme terrestre, j'étois accablé de la majesté de dieu; je ne pouvois plus me soutenir à la hauteur de son sublime entretien; ébloui, éperdu, mes jambes se dérobèrent sous moi, et je cherchai dans le sein du sommeil, le repos dont j'avois besoin. Mes paupières se fermèrent, mais mon imagination, cet œil interne, continua de veiller: j'étois comme ravi en extase. Dans cet état il me sembla revoir encore, dans toute sa gloire, la même intelligence avec qui je venois de converser; il me sembla la voir se baisser, ouvrir mon côté

gauche, et en tirer une côte impregnée d'esprits actifs, et fumante d'un sang pur, la source de la vie : il restoit une large cicatrice, elle la remplit de chair et la guérit à l'instant. De cette côte, paitrie et façonnée par ses puissantes mains, sortit tout-à-coup une créature semblable à l'homme, mais d'un sexe différent et d'une beauté si touchante, que tout ce que j'avois jusqu'à ce moment admiré dans l'univers, me parut ou s'éclipser, ou se réunir en elle. Ses yeux, ses yeux célestes portèrent à mon cœur une douceur inconnue, et sa présence remplit la nature du feu de l'amour et de la volupté : elle disparut, et d'épaisses ténèbres m'enveloppèrent. Inquiet, je m'éveille pour la chercher ou pour la pleurer, et me nourrir désormais de mes seuls regrets. J'étois déjà sans espérance, lorsque je la revois devant moi; c'est cette même créature, telle qu'elle m'est apparue en songe, brillante de tous les dons que le ciel et la terre peuvent prodiguer pour rendre

un être aimable. Instruite de l'union qu'elle va former, et de ses devoirs sacrés, elle s'avance sous la conduite et guidée par la voix de son invisible et divin créateur. Le ciel est dans ses yeux; sa démarche respire la grace, et tous ses mouvemens expriment l'amour et la dignité.

Enivré de joie, je ne puis contenir mes transports : ô dieu de douceur et de bonté, m'écriai-je, dispensateur de tous les biens que je possède, ta promesse est remplie, et voilà le plus beau de tes dons! Voilà l'os de mes os, la chair de ma chair, un autre moi-même enfin. O femme! tel est ton nom, puisque tu as été extraite de l'homme; tu seras son épouse, et il quittera son père et sa mère pour s'attacher à toi; et tous les deux vous ne ferez qu'une même chair, qu'un même cœur, qu'une même ame.

Elle m'entendit, et quoique conduite par un guide céleste, entraînée par sa vertu, par sa jeune et timide pudeur,

par le sentiment intérieur de son prix, de ce prix qui doit être celui d'une ardeur empressée, et non d'une oisive confiance, qui, loin d'être offert, se dérobe au desir, afin de l'enflammer davantage; ou pour tout dire, obéissant à l'instinct même de la nature, et dans toute la pureté de l'innocence, dès qu'elle m'apperçut elle s'enfuit. Je la saisis, je lui parlai; elle apprit en quoi consistoit l'honneur, et se rendit avec une majestueuse soumission. Je la conduisis au berceau nuptial, rougissant comme l'aurore; le ciel, toutes les constellations favorables versèrent sur ce beau moment leurs plus douces influences; les collines et les plaines tressaillirent de joie; les oiseaux en firent retentir les airs, et les frais et légers zéphirs la murmurèrent au sein des bois, en dispersant sur leurs aîles les parfums de la rose et de mille arbustes odorans; enfin, le tendre oiseau de la nuit commença le chant de l'hymenée; et l'étoile du soir, pressée par ses accens,

du haut de la montagne, fit briller le flambeau nuptial.

Telle est l'histoire de ce qui m'est arrivé; voilà le tableau de ma félicité sur la terre. Mes sens sont enchantés, je l'avoue : la vue, le goût, l'odorat, la verdure, les fruits, les fleurs, le chant des oiseaux, tout est plaisir pour moi. Mais je n'ai pour aucune de ces jouissances de desirs ardens, et leur privation ne seroit pas susceptible d'altérer la tranquillité de mon esprit. Que le sentiment que j'éprouve avec ma nouvelle compagne est bien différent! Je la contemple avec transport, je suis hors de moi quand je la touche. Ici commence la première passion qui m'ait encore agité; supérieur, maître de moi-même dans tout le reste, ici seulement je suis foible, et mon pouvoir s'évanouit devant un regard de la beauté.

Ou la nature a manqué son ouvrage en laissant quelque partie de moi-même sans défense contre un pareil objet, ou elle a enlevé, pour le former, une trop

grande portion de ma substance; ou, enfin, elle a prodigué trop d'ornemens sur sa personne, et la beauté de l'intérieur ne répond pas à celle du dehors. Hé quoi! par l'esprit, par les facultés internes, l'excellence et le but de notre création, cet être m'est inférieur; sa figure ressemble moins que la mienne à celle du dieu qui nous a formés; elle porte moins ce caractère de domination qu'il nous a donné sur les autres créatures; et cependant dès que je suis près d'elle, elle me semble si parfaite en tout, elle m'en paroît si persuadée elle-même, que, soit qu'elle parle, soit qu'elle agisse, je la vois comme un modèle de vertu, de sagesse et de discrétion. D'un coup-d'œil elle confond la science, d'un mot elle égare la raison; l'autorité rampe à sa suite, comme si elle étoit le premier et le principal ouvrage de la nature; enfin la noblesse et la grandeur d'ame l'ont placée sur leur trône, et le respect veille autour d'elle, placé comme une garde angélique.

L'envoyé céleste lui répondit en fronçant le sourcil :

N'accuse pas la nature, elle a fait son devoir, ne songe qu'à t'acquitter du tien. Garde-toi de calomnier la sagesse; elle ne t'abandonnera pas, si tu veux toi-même lui rester fidèle, et cesser d'attribuer un pouvoir excessif à des objets dont tu vois la foiblesse. Qu'est-ce donc que tu admires? qu'est-ce qui te transporte à ce point? De simples dehors, superbes sans doute, bien dignes de tes hommages, de ta tendresse, de ton amour, mais non de ta servitude. Compare cet être à toi, et prononce : rien n'est souvent plus utile que l'estime de soi-même, quand elle est fondée sur une juste appréciation de ce qui nous est dû. Plus tu te conformeras à ce principe, et plus ta compagne sera disposée à te reconnoître pour son chef, et à céder à la solidité de tes avantages la préférence sur l'éclat des siens. Elle ne reçut une figure si belle que pour te plaire davantage, et si imposante, que pour

annoblir ton amour, quand son œil pénétrant observe qu'il te dégrade. Si l'acte qui reproduit et perpétue ton espèce, t'enivre de volupté, songe que ce sort t'est commun avec tout ce qui respire. Un sentiment, que le dernier des animaux éprouve comme toi, n'est pas fait pour subjuguer le cœur de l'homme. Continue d'aimer l'honnêteté, la douceur, les graces attrayantes que tu trouves en elle; le véritable amour est un bien; inséparable du jugement, et bien différent de la passion, ce sentiment épure les idées et agrandit l'ame; il a son siège dans la raison, il sert d'échelle pour parvenir à l'amour céleste, loin de la fange des grossiers plaisirs, partage des brutes trop indigne de toi.

Adam, à demi déconcerté, lui répondit : ce qui me charme le plus dans mon épouse, ce n'est ni sa beauté, ni cet attrait sensuel, source de reproduction commune à tous les êtres, ni ce sentiment bien plus épuré, témoin respectable des mystères du lit nuptial; ce qui me

plaît sur-tout en elle, ce sont ces graces touchantes, ces agrémens sans nombre, ces doux témoignages d'amour et de bienveillance qui s'épanchent de ses paroles, de ses moindres actions, et prouvent à chaque instant l'intime union de nos deux cœurs ; harmonie ravissante, et dont le spectacle, offert par des époux, est plus agréable à l'œil, que celle des sons ne l'est à l'oreille.

Je ne suis cependant pas l'esclave de mon amour ; tu peux le lire au fond de mon ame ; d'autres objets attirent et partagent mes sens ; libre encore, j'approuve et je suis le meilleur parti.

Mais, dis-tu, l'amour est un bien ; tu ne blâmes pas celui qui m'anime, c'est le guide et le chemin des cieux. Daigne donc me permettre une question. Les esprits de ton espèce sont-ils susceptibles de ce sentiment ? Comment l'expriment-ils ? Par leurs regards seulement, ou en confondant leurs rayons ? L'attouchement est-il immédiat ou virtuel ?

Le sourire sur les lèvres, le front

enflammé d'un rose céleste, coloris de l'amour, l'ange répartit : qu'il te suffise de savoir que nous sommes heureux, et qu'il n'est point de bonheur sans amour. Tout ce que l'homme peut goûter de plaisirs purs, de délices dignes de sa pure origine, nous en jouissons dans un degré suprême. Point de corps, de vêtement de chair, d'enveloppe repoussante qui nous fasse obstacle. Si les esprits s'embrassent, plus flexibles que l'air, ils se pénètrent, ils s'unissent intimement dans tous les points de leur individu. Mais je ne puis rester plus long-tems avec toi; le soleil, que je vois déjà parvenu au-delà du cap verd et des isles fortunées, m'avertit de me retirer. Sois ferme, vis heureux, aime ta compagne, et sur-tout l'être qui t'a formé; l'aimer, c'est lui obéir, c'est observer son ordre souverain, Prends garde que quelque passion ne te fasse faire ce qu'avec un esprit libre, tu rejetterois au loin. Songe que ton bonheur ou ton infortune, songe que celle de toute ta postérité réside en toi seul. Ta persé-

vérance fera ma joie, ainsi que celle de toute la cour céleste. Du courage, ô Adam! de ta propre et libre volonté dépend ta résistance ou ta chûte; doué d'une ame parfaite, ne cherche point de secours au dehors, et repousse toute tentation de désobéissance.

A ces mots Raphaël se leva; Adam le suivit en le comblant de bénédictions. Va, divin messager, auguste envoyé d'un souverain dont j'adore la bonté; la complaisance dont tu m'as honoré m'est bien douce et bien précieuse, et j'en garderai toute ma vie un souvenir reconnoissant. Continue d'être le protecteur et l'ami du genre humain, et reviens souvent le visiter.

Ils quittèrent ainsi l'épaisseur des bois, l'ange pour remonter aux cieux, Adam pour gagner son berceau.

FIN DU CHANT HUITIÈME.



CHANT NEUVIÈME.

C'EN est fait ; on ne verra plus dieu ni les anges vivre avec l'homme comme avec un ami, partager son repas champêtre, prêter une oreille indulgente à ses questions, et les éclaircir avec bonté. Que ma voix se change en lugubres accens pour chanter, d'un côté, l'infidélité, la révolte, la désobéissance ; et de l'autre, l'indignation, la colère, la juste proscription du coupable, et l'arrêt prononcé contre sa race, source d'un déluge de maux sur la terre, et le péché et la mort, sa noire escorte, et les infirmités, avant-courières de la mort. Quel sujet déchirant, mais sublime ! Et qu'il laisse loin après lui, et la colère de l'implacable Achille, poursuivant son ennemi fugitif trois fois autour des murailles de Troye, et la rage de Turnus, perdant l'espoir d'épouser Lavinie, et la longue haine de Neptune contre le

fameux grec, et celle de Junon, si fatale au fils de Cythérée. O, puissai-je toujours obtenir un style proportionné à l'objet de la divinité bienfaisante qui, daignant visiter ma retraite, m'inspire en songe, ou me dicte, à mon réveil, de si faciles vers ! Elle m'honore de ses faveurs, depuis l'instant reculé où, charmé de ce sujet, je résolus de le chanter en vers héroïques; projet dont l'exécution a si tard commencé.

Que d'autres méditent des récits de combats, tumulte qui jusqu'à ce jour a paru seul digne de la trompette épique; que, laissant dans l'oubli le courage et la patience sublime des martyrs, leur art minutieux et barbare excelle à disséquer de fabuleux guerriers renversés dans de chimériques batailles; qu'ils se plaisent à décrire les courses, les tournois, leur appareil pompeux, les boucliers armoriés, les harnois éclatans d'or et de broderie, et les coursiers superbes et les fiers chevaliers entrans dans la carrière; qu'ils les suivent au

festin dressé dans la salle immense ; qu'ils les voient servir par leurs écuyers et leurs pages : c'est-là l'ouvrage de l'adresse et de la médiocrité, et non du génie, qui peut seul illustrer un poëme et son auteur.

Pour moi, en qui le pouvoir et la volonté manquent également pour traiter de pareils sujets, il m'en reste un capable de porter mon nom jusqu'aux cieux, pourvu que la stérilité du siècle, que le froid du climat ou des années n'arrêtent pas le vol que j'ai pris. Je sens tout leur pouvoir ; aussi ne sont-ce plus mes forces qui me soutiennent, ce sont celles de ma divine protectrice.

Le soleil étoit couché ; à sa suite, étoit descendu Hespérus, dont la fonction est de montrer à la terre le crépuscule, ce conciliateur d'un moment entre le jour et la nuit, et déjà les ténèbres enveloppoient tout l'horison, lorsque l'intrépide Satan rentra dans le jardin d'Eden, dont les menaces de Gabriel venoient de l'expulser. Toujours occupé

de la perte de l'homme, quelque comble de maux qui dût en retomber sur sa tête, la réflexion l'avoit éclairé sur l'art de tromper et de nuire. Sorti vers le commencement de la nuit, elle étoit au milieu de son cours, quand il revint; il avoit fait le tour de la terre, soigneux d'éviter le jour, depuis qu'Uriel, conducteur du soleil, observant son entrée dans le paradis, en avoit averti les chérubins préposés à sa garde. Dévoré de dépit, durant sept nuits entières il avoit erré parmi les ténèbres; trois fois il avoit tourné le cercle équinoxial; quatre fois, passant d'un pôle à l'autre, il avoit coupé les colures et croisé le char de la nuit.

Au huitième tour, il apperçut, dans la partie opposée à cette entrée si bien gardée, un accès qu'on ne soupçonnoit pas, et qui n'existe plus, non par l'effet du tems, mais par le bouleversement général, suite du péché du premier homme.

Au pied du paradis, étoit un gouffre

qui recevoit les eaux du Tygre, dont une partie, se relevant dans l'enceinte sacrée, formoit une fontaine près de l'arbre de vie. Satan se plongea dans le fleuve, et jaillit avec lui enveloppé dans les vapeurs qui s'exhaloient de son sein: il chercha d'abord quelque lieu pour se cacher. Il avoit parcouru la terre et les mers depuis Eden jusqu'au pont Euxin, aux palus Méotides et par-delà le fleuve Oby; il étoit descendu aussi loin vers le midi; puis, courant ensuite dans la direction de l'équateur, il avoit volé de l'Oronte à l'isthme Darien, qui partage l'océan, et de-là aux pays qu'arrosent le Gange et l'Indus. En parcourant ainsi le globe, il avoit attentivement examiné tous les animaux; cherchant celui qui seroit le plus propre à seconder ses coupables desseins, il avoit trouvé que c'étoit le serpent. Long-tems incertain, agité de diverses pensées, il choisit enfin ce reptile pour être l'organe du mensonge. Le noir corrupteur se flattoit d'échapper aux plus perçans regards sous

l'enveloppe de la plus subtile des créatures ; il espéroit qu'on verroit sans défiance les ruses d'un animal naturellement adroit et rusé, tandis qu'on les eût reconnues dans tout autre, pour l'inspiration de quelqu'un des esprits reprouvés.

Tel fut son choix ; mais, ne pouvant plus contenir la douleur qui le déchiroit, il commença par l'exhaler en ces plaintes :

O terre ! ô séjour digne des dieux, brillante image du ciel, si même tu n'es pas au-dessus, comme un second plan l'emporte sur un premier, dont il réforme les défauts ; ciel terrestre, autour duquel se meuvent en cadence un innombrable amas d'autres cieux, de flambeaux bienfaisans allumés pour toi seul, vers toi seul dirigeant l'influence sacrée de leurs précieux rayons. Ainsi que dans l'empirée, l'être suprême est un centre où tout se rapporte ; ainsi tu reçois le tribut de tous ces orbes, au milieu desquels ta place est fixée ; ce n'est pas en eux-

mêmes, c'est en toi que se manifeste leur féconde vertu, en toi qu'elle produit la verdure, les plantes, l'espèce plus noble des créatures animées; les unes bornées à la végétation, les autres douées de l'instinct, et l'homme enfin qui réunit le sentiment et la raison. Avec quelle joie j'aurois parcouru ta surface, si mon ame pouvoit encore s'ouvrir à la joie! Quel charme m'auroit offert cette agréable variété de vallées, de collines, de rivières, de bois, de plaines; ce délicieux aspect des continens, des mers, des rivages couronnés de forêts, des rochers, des antres, des cavernes. Hélas! dans tous ces lieux, il n'est aucun asyle pour moi! Plus mon œil contemple de sources de plaisirs, plus mon cœur est dévoré de tourmens; la haine y corrompt tout, elle empoisonne le bien même, et j'habiterois le ciel que je serois encore plus malheureux. Que dis-je? je ne veux pour demeure, ni de ces beaux lieux, ni du palais de l'éternel, à moins que je n'y domine en souverain. Mes vœux,

mon espoir ne sont pas d'aléger le poids de mes maux; dussé-je, au contraire, les accroître, je prétends les faire partager. Mon ame déchirée ne se plaît que dans la destruction; je voudrois corrompre, je voudrois perdre, sans retour, l'être, objet de tant de merveilles, la création suivroit de près la créature; leur existence, leur fin sont inséparables; qu'ils soient donc unis, mais dans le néant, et que la mort seule étende son vaste empire sur toute la nature. Seul des puissances infernales, j'aurai la gloire de renverser en un jour ce que cet être, qui se qualifie de tout-puissant, mit sept jours et sept nuits entières à construire. Et qui sait depuis quel tems il méditoit cet ouvrage? Peut-être cependant n'en a-t-il conçu l'idée que depuis cette même nuit où j'éclaircis la foule de ces adorateurs, où j'en affranchis près de la moitié d'une honteuse servitude. La vengeance, le desir de réparer cette perte, agitèrent son esprit; mais, soit qu'il eût épuisé la matière dont il avoit créé les anges,

si toutefois il en fût le créateur, soit pour nous témoigner plus de mépris, il résolut d'élever à notre place, d'enrichir de la dépouille des dieux, de nos propres dépouilles, un être de la plus basse origine, une créature formée de boue; il le résolut et l'exécuta. Il fit l'homme; il construisit pour lui ce monde magnifique; la terre fut son séjour, il l'en déclara souverain; et, pour comble d'indignités, des chérubins, armés d'épées flamboyantes furent destinés à le servir, et reçurent ordre de veiller à sa garde. Leur vigilance est redoutable; c'est pour m'y soustraire que je me suis furtivement glissé dans ce lieu, couvert d'une épaisse vapeur. Je cherche de toutes parts maintenant le serpent endormi, afin de me cacher dans ses longs replis, moi et les noirs complots que je médite. O honte! ô terrible abaissement! Je prétendois naguère m'élever au-dessus du fils de l'éternel! J'aspirois à m'asseoir sur le trône de dieu même, et me voilà bientôt rampant dans la

classe des plus vils animaux ! Ambition, fureur de se venger, quel est l'excès de bassesse où vous plongez vos favoris ? Plus l'essor qu'on veut prendre est sublime, plus l'abaissement qui le précède doit être profond ; et l'humiliation est inévitable au commencement ou à la fin de la carrière. Et c'est-là cette vengeance si douce en idée ! qu'elle frappe amérement sur mon cœur ! Eh bien ! je brave tout, pourvu que le trait que je lance tombe du moins sur l'être que j'abhorre et que j'envie, sur ce nouveau favori des cieux, cet homme d'argile, cet enfant du dépit, que son auteur ne tira de la poussière que pour mieux m'insulter : l'outrage n'est bien repoussé que par l'outrage.

A ces mots, semblable à un obscur brouillard qui rase la terre, il s'avance à la recherche du serpent. Il le trouva dormant roulé sur lui-même en une infinité de cercles, au milieu desquels reposoit sa tête féconde en subtiles ruses. Il n'étoit point caché dans un affreux

et sombre repaire ; ne cherchant point à nuire, il dormoit sur un frais gazon, sans inspirer ni ressentir de crainte. Satan s'insinua avec l'air qu'il respiroit, et, s'emparant de son stupide instinct, il le doua d'intelligence ; mais il se garda bien d'interrompre son sommeil, il attendit le retour de l'aurore.

Déjà la lumière sacrée commençoit à dorer les humides fleurs du jardin, elles exhaloient leur parfum matinal, et tout ce qui respire élévoit du vaste autel de la terre son tacite hommage vers le trône du créateur, lorsque le premier couple de l'espèce humaine s'avança hors des bois, et joignit son adoration vocale au concert des créatures privées de voix. Leur prière finie, ils goûtèrent aussi ce beau moment, le premier du jour par la touchante symphonie, par le délicieux parfum qui l'accompagnent. Ils délibérèrent ensuite sur les moyens de faire le travail de la journée ; ce travail, croissant avec rapidité, excédoit déjà la mesure de leurs forces. Eve, la pre-

mière, s'expliqua sur ce sujet en ces termes :

Nous allons, ô Adam, reprendre la culture de ce jardin, et soigner de nouveau ces plantes et ces fleurs. C'est une tâche agréable qui nous a été imposée; mais tant que nous serons bornés à nos seules forces, elles seront aisément surmontées par le luxe de la végétation, qu'une légère contrainte ne sert qu'à rendre plus féconde. La nature rit de nos vains efforts, et détruit en se jouant dans une nuit tout le fruit du travail de la veille. Cherche donc quelque sage expédient, ou écoute celui qui vient s'offrir à mon esprit; partageons l'ouvrage. Tandis qu'entraîné par ton choix ou par le besoin, tu t'appliqueras à faire filer le chèvrefeuille autour de ces arbres, ou à diriger la sève vagabonde du lière, moi je trouverai de l'occupation pour la matinée parmi ces touffes de myrthes et de roses. En nous tenant si près l'un de l'autre dans le cours de nos travaux, est-il étonnant qu'ils soient souvent

suspendus par un regard, un sourire, l'aspect d'un nouvel objet qui devient pour nous la matière d'un entretien ? Quoique commencé dès l'aurore, le jour s'écoule presque en pure perte, et l'heure du souper arrive avant que nous l'ayons gagné.

O mon unique compagne, lui répondit Adam avec un ton plein de douceur, unique charme de mes jours; de toutes les créatures de la terre, ô la plus chère à mon cœur! qu'elle est sage, qu'elle est louable cette idée de chercher les moyens de mieux remplir le travail que dieu nous a prescrit! Le plus beau spectacle, en effet, qu'une femme puisse donner au monde, est de se montrer dans l'exercice de ses devoirs, animant son époux à s'acquitter des siens. Cependant le seigneur, en nous imposant le joug du travail, n'a pas prétendu nous interdire les momens de repos nécessaires pour notre nourriture, ou pour la conversation, qui est l'aliment de l'esprit. Il nous permet également le doux

commerce des regards et des sourires. Le sourire est un apanage de la raison, il est refusé aux brutes; il vivifie l'amour; l'amour, ce beau sentiment, le plus noble but de la nature humaine. Penses-tu donc que l'homme n'a été créé que pour la fatigue et la peine? Non, c'est le plaisir, mais le plaisir raisonnable, qui est sa destination. Nos forces, n'en doute pas, seront suffisantes pour entretenir ces berceaux, ces avenues, autant qu'il est nécessaire pour la promenade, en attendant le moment, qui n'est pas éloigné, où de plus jeunes mains viendront nous prêter leurs secours.

Mais peut-être, rassasiée d'une société continuelle, tu soupires après quelques instans de retraite, en ce cas j'y souscris. La compagnie de nous-mêmes est quelquefois la meilleure, et une courte absence rend la réunion délicieuse. Une idée cependant m'inquiète; je crains que, séparée de moi, il ne t'arrive quelque malheur. Tu sais l'avis qu'on

nous a donné; tu sais qu'un détestable ennemi, enviant notre bonheur et désespérant du sien, cherche à nous séduire et à nous plonger dans la misère et l'infamie. Il veille autour de nous dans l'espoir de nous surprendre éloignés l'un de l'autre, et de remplir plus aisément ses noirs projets ; il le perdroit, cet espoir, si nous étions toujours réunis et prêts à nous donner un prompt et mutuel secours. Il veut, ou nous rendre parjures à l'éternel, ou altérer le sentiment qui nous lie, et dont il est plus jaloux peut-être que d'aucun des biens que nous possédions. Quoi qu'il en soit, je te conjure de ne pas abandonner cette fidelle moitié de toi-même où tu puisas la vie, et dans le sein de qui tu trouveras toujours un asyle. La décence et la sûreté fixent près de son mari la place d'une femme que menacent la honte ou le danger : il l'en garantit, ou périt avec elle.

Le front paré de la majesté de l'innocence, le cœur plein d'un amour un

peu piqué du refus, Eve répondit avec un charmant mélange de douceur et de fierté.

Enfant du ciel et de la terre, dont tu es souverain, je n'ignore pas que nous avons un ennemi qui médite notre perte. Moi-même, revenant après avoir avoir vu le calice des fleurs se fermer, j'ai entendu, cachée derrière un buisson, l'ange te confirmer, en partant, cette funeste nouvelle. Mais que tu soupçonnes ma constance de foiblesse, parce qu'elle sera peut-être éprouvée, c'est ce que je n'attendois pas de toi. Tu ne crains pas qu'il emploie la violence, nous sommes nés exempts de la douleur et de la mort. C'est donc son adresse qui t'inquiète; tu crains que le rusé séducteur ne corrompe ou n'ébranle mon amour et ma fidélité. Quelle pensée! ô Adam, quelle affreuse pensée! Comment a-t-elle pu naître dans ton sein? Comment peux-tu offenser ainsi un cœur qui t'est si cher?

Fille de dieu et de l'homme, lui

répartit Adam, d'une voix douce et carressante, femme immortelle, parce qu'elle est innocente et pure, ce n'est point par défiance que je te dissuade de t'éloigner de moi, c'est pour ôter à notre ennemi jusqu'à l'idée de la séduction qu'il médite. Tout projet de corruption, quoique sans succès, déshonore toujours celui qui en est l'objet, en le supposant susceptible d'y succomber. Toi-même, verrois-tu, sans indignation, qu'on t'eût voulu faire cet outrage? Rends donc plus de justice aux soins que je prends pour t'y dérober. Tout téméraire qu'il est, le scélérat n'osera nous attaquer tant que nous serons réunis, ou s'il l'ose, c'est sur moi d'abord qu'il dirigera ses coups. Garde-toi de rejetter mon secours comme superflu, et encore moins de dédaigner l'adresse du pervers. Ah! certes, il doit être subtil celui qui sut séduire les anges.

Tes regards font entrer toutes les vertus dans mon ame; je me sens près de toi plus sage, plus vigilant; mon corps même acquéreroit, au besoin, de

nouvelles forces. Lorsque ta présence élève mon courage, et me rendroit insupportable la honte d'une foiblesse, pourquoi la mienne ne feroit-elle pas le même effet sur toi? Refuserois-tu de combattre sous mes yeux? Ta vertu pourroit-elle avoir un meilleur témoin de son triomphe?

Ainsi parla Adam, agité d'un tendre amour et d'une inquiétude conjugale; cependant Eve, persuadée qu'il ne rendoit pas assez de justice à sa sincérité, reprit avec douceur:

Si telle est notre destinée, si nous sommes condamnés à vivre dans un cercle étroit, gardés de tous côtés par la ruse ou la violence, si nos armes, pour la défense, sont inégales, et notre frayeur perpétuelle, où est donc notre félicité? Que dis-je? pourrons-nous la perdre avant d'avoir été coupables? Que notre ennemi pense mal de notre vertu; son infame et fausse opinion ne déshonore que lui. C'est à lui seul de fuir ou de trembler, non pas à nous qui joui-

rons doublement de notre triomphe et de sa confusion, à nous qui retrouverons au fond de nos cœurs la douce paix; présent du ciel, témoin de notre combat. Eh! qu'est-ce que l'amour, qu'est-ce que la constance et la vertu, qui n'ont jamais été éprouvées sans soutien? Gardons-nous de penser que le sage auteur des choses ait fait dépendre notre bonheur du hasard qui nous sépare ou nous réunit. S'il étoit ainsi, ce bonheur seroit bien fragile et bien imparfait; et le jardin d'Eden ne seroit plus un jardin de délices! . . . . . .

O femme! répliqua vivement le père des humains, tout est bien sortant des mains du créateur; rien ne manque, rien n'est imparfait dans ses ouvrages, et sur-tout dans l'homme, dont il a mis la félicité à l'abri de toute attaque extérieure. Ce n'est pas là que réside le danger; il est en son pouvoir, il est au sein de lui-même; il ne peut lui être funeste, si sa volonté n'y est consentante; et cette volonté, dieu l'a créée libre,

librement: elle obéit à la raison. Il a doué celle-ci de l'esprit de droiture ; sans cesse il lui parle, sans cesse il lui recommande de prendre garde qu'une fausse apparence de bien ne l'engage à faire contrevenir la volonté aux ordres de l'éternel. Connois donc mieux mes intentions ; unis par le plus tendre amour, il nous enjoint de nous éclairer mutuellement.

Nos pas semblent affermis dans le sentier de la vertu ; ils peuvent cependant en être écartés. Notre raison, fascinée par les artifices de l'ennemi, peut tomber dans le piège, au mépris de l'attention vigilante qui lui fut tant recommandée. Cesse de vouloir courir au-devant du danger ; il vaut mieux l'éviter, et rester près de moi : l'épreuve viendra sans la chercher.

Tu desires qu'on fasse l'éloge de ta fermeté ; commence donc par mériter celui de l'obéissance. Et comment la connoître, cette fermeté, si tu n'en veux aucun témoin ?

Persistes-tu néanmoins à croire qu'il

vaut mieux prévenir le péril, que s'en laisser surprendre ? En ce cas tu peux me quitter ; restant contre ton gré, tu n'en serois que plus absente. Va sous la garde de ton innocence native, va dans la confiance de ta simple vertu ; l'éternel a satisfait à tout ce qu'il te devoit ; songe à t'acquitter de ce que tu lui dois.

Ainsi parla le patriarche de l'espèce humaine. Eve, persistant dans son sentiment, quoiqu'en paroissant lui céder, termina l'entretien par ces mots :

Je pars donc, puisque j'obtiens ton aveu, puisque tu penses, et c'est-là surtout ce qui me décide, que plus nous attendrions le danger, et moins il nous trouveroit préparés à le recevoir. Je ne puis craindre qu'un ennemi, aussi présomptueux que le nôtre, s'attaque au plus foible de ses adversaires : s'il avoit cette lâcheté, sa défaite seroit pour lui le comble de la honte.

En achevant ces mots, elle retira doucement sa main de la main de son époux, et, telle qu'une driade légère,

ou qu'une nymphe de la cour de Diane, elle gagna l'ombre des boccages. Par sa taille, par sa démarche superbe, elle eût éclipsé la déesse de Délos. Au lieu de l'arc et du carquois de l'immortelle, son épaule étoit chargée de quelqu'instrument de jardinage; présent d'un ange bienfaisant, ou fruit d'un art, dans l'enfance, que le feu n'avoit point encore rendu coupable. Dans ce champêtre appareil on l'eût prise pour Palès ou pour Pomone, fuyant devant Vertumne, ou pour Cérès, au printems de ses jours, avant qu'elle eût été l'amante de Jupiter et la mère de Proserpine. Adam la suit long-tems d'un œil enflammé, où se peint le charme de la voir, avec le regret de la quitter; souvent il lui répète de revenir promptement; elle lui répond autant de fois qu'elle sera de retonr vers le milieu du jour, qu'elle viendra faire les apprêts du repas, et goûter avec lui le repos qui le suit.

O trop fausse espérance! retour vainement attendu! jour de crime et

d'horreur ! C'en est fait, malheureuse Eve, il n'est plus désormais pour toi, ni doux repas, ni sommeil tranquille dans le paradis ! Un monstre, dévoré de la rage des enfers, t'attend caché parmi des fleurs ; il est tout prêt de s'élancer sur toi ; tu vas devenir sa victime, et perdre à la fois la vertu, l'innocence et le bonheur.

En effet, depuis le lever de l'aurore, Satan, sous la forme d'un vrai serpent, étoit à la recherche des deux premiers êtres de l'espèce humaine, afin d'en faire sa proie, et avec eux de l'espèce entière qu'ils renfermoient. Il avoit parcouru les bois et les plaines, les allées et les bosquets du jardin, le bord des fontaines et des frais ruisseaux ; il les cherchoit tous deux, en desirant cependant de rencontrer Eve séparément. C'étoit un événement trop rare pour qu'il eût lieu de l'espérer ; aussi se bornoit-il à le desirer, lorsque, au gré de ses vœux et contre toute attente, il apperçoit Eve seule, au milieu d'épaisses

touffes de roses qui la cachoient à demi : elle se baissoit souvent pour relever les fleurs nuancées de pourpre, d'or et d'azur, qui languissoient sans soutien; elle disposoit le myrthe à leur tendre ses bras élégans et flexibles, sans songer qu'elle-même, la plus belle des fleurs d'Eden, chancellante sur sa tige, étoit si près de la tempête, et si loin du seul appui qui put l'en garantir. Souple et fier à la fois, le faux reptile s'avance; il traverse de grands bois de cèdres, de pins, de palmiers, tantôt caché, tantôt rampant à découvert parmi les bosquets d'arbustes odorans et les fleurs, dont la main d'Eve a tapissé leurs bordures. Ni les chimériques jardins de l'Adonis ressuscité, ni ceux du fameux Alcinoüs, l'hôte du fils du vieux Laertes, ni ce lieu de délices mal-à-propos regardé comme une emblême où le plus sage des rois se livroit aux plaisirs avec sa charmante épouse, ne peuvent être comparés à ces lieux enchantés. Il admire vivement les beautés de la créa-

tion, mais bien plus encore celles de la créature. Tel, durant les chaleurs de l'été, l'habitant d'une grande ville, depuis long-tems renfermé dans ses murs où circule un air corrompu par l'amas des maisons et des égoûts, sort un matin dans la campagne pour s'abreuver d'un air plus pur; il erre parmi les riantes cabannes du villageois; il respire avec volupté l'odeur des gerbes de bled, celle des foins, des étables, des laiteries; le moindre bruit, le plus simple objet, tout l'émeut, tout le charme; mais si, tout au travers de ses douces rêveries, quelque jolie bergère vient à passer d'un pied léger, la nature s'embellit encore de sa présence; elle est elle-même son plus parfait ouvrage, et ses regards enchantent tous les sens à la fois. Tel fut le plaisir du serpent, en contemplant, au milieu des fleurs, au sein d'un réduit charmant, la belle compagne d'Adam, ainsi seule dès le lever de l'aurore. Sa figure céleste, que son sexe rend plus douce, plus agréable que celle

des anges même, sa candeur, son ingénuité, la grace qui accompagne ses moindres mouvemens, subjuguent quelques instans l'ame atroce du scélérat; il se laisse doucement ravir jusqu'au cruel dessein qu'il a conçu. Pendant ce trop court enchantement, l'auteur du mal, cessant de l'être, reste stupidement bon sans envie, sans artifice et sans haine.

Que ce calme fut peu durable! que l'explosion qui le suivit fut terrible! A l'aspect de tant de biens, qui ne sont pas pour lui, le monstre sent redoubler ses chagrins; mille idées noires s'accumulent dans son sein, et dans un transport de rage il s'écrie : où m'entraînez-vous, douces rêveries? Et par quel enchantement ai-je pu oublier ce qui m'amène ici? Est-ce l'amour, le desir de quitter les enfers, et d'habiter ces lieux? Ah! c'est plutôt la haine, c'est l'espoir, non pas de goûter, mais d'anéantir les plaisirs. Il n'en est plus pour moi que dans la destruction. Gar-

dons-nous donc de laisser échapper l'occasion qui me sourit ; voici la femme seule exposée à tous mes traits. Je promène au loin ma vue sans appercevoir son mari ; c'est lui dont je redoute surtout la haute intelligence. Quoique sorti des entrailles de la terre, sa force, son superbe courage, son corps grand et vigoureux, tout annonce en lui un terrible adversaire. Il est invulnérable, et moi j'ai perdu cet avantage ; je l'ai perdu par l'excès de mes peines ; elles m'ont avili, dégradé sans retour.

La femme, au contraire, a la beauté en partage ; elle est parfaitement belle ; et loin d'imprimer la terreur, elle inspireroit de l'amour aux dieux mêmes. Je sais que ces deux sentimens sont souvent réunis, qu'on tremble devant la beauté qu'on adore ; mais il ne faut pas, comme moi, nourrir au fond du cœur une haine dévorante, une haine d'autant plus forte, qu'elle est contrainte à prendre le langage de l'amour : c'est-là le piège où va tomber, où va périr ma victime.

A ces mots l'ennemi du genre humain, hôte cruel du serpent qui le renferme, s'avance vers Eve ; ce ne fut pas comme il fit depuis, en rampant le ventre contre terre, mais appuyé sur sa croupe. Il élevoit de-là, en forme de spirale, les nombreux circuits de son corps, son col d'un or verdatre, sa tête ornée d'une superbe crête, et ses yeux étincelans comme l'escarboucle. Jamais serpent ne réunit tant de beautés, ni dans la métamorphose d'Hermione et de Cadmus, en Illyrie, ni dans celle du dieu d'Épidaure. Il eût pareillement éclipsé, et le reptile dont le Jupiter de Lybie emprunta la forme pour obtenir les faveurs d'Olympie, et celui qui cachoit le Jupiter du Capitole, quand il devint père de ce Scipion, la gloire et la grandeur de Rome.

Tel qu'un homme qui desire et qui craint d'approcher, ou tel qu'un pilote habile qui louvoye pour gagner un promontoire, ou l'entrée d'une rivière, dont il est repoussé par un vent toujours con-

traire, Satan prend, pour s'avancer vers Eve, une route oblique et sinueuse. Arrivé près d'elle, l'espoir d'attirer ses regards l'anime ; il replie son corps tortueux en cent folâtres manières ; mais toute entière à son ouvrage, elle entend le froissement des feuilles agitées sans se détourner : elle a tant de fois été témoin des jeux des animaux ; elle est leur souveraine, et sa voix a plus d'empire sur eux, que n'en eût jamais celle de Circé sur les hommes qu'elle transforma en brutes.

Bientôt il s'enhardit, et va de lui-même se placer devant elle ; mais frappé d'admiration, il reste d'abord en extase, puis il incline plusieurs fois sa tête superbe ; il la salue de son col émaillé et luisant, et baise la terre où ses pas ont marché. Ces aimables et muettes carresses attirent enfin l'attention de la compagne d'Adam. Vivement pénétré d'un tel avantage, c'est alors qu'il lui tint ce discours artificieux et séducteur, soit qu'en effet il parlât par l'organe du serpent, soit

qu'il modifiât l'air de manière à rendre les sons de la voix :

O souveraine de tout ce qui respire! cessez de montrer de la surprise, si toutefois vous pouvez vous affecter d'un sentiment que vous seule avez droit de faire naître; cessez également d'armer de dédain ces yeux aussi doux que le ciel, et ne vous irritez pas si, pressé d'un perpétuel desir de vous admirer, j'ose approcher de vous sans trembler devant ce front auguste, que la solitude rend encore plus imposant. Parfaite image d'un brillant créateur, c'est à vous qu'il a cédé ses droits; tout vous appartient dans la nature, tout contemple, tout adore votre céleste beauté; elle est la gloire et l'ornement de l'univers. Mais dans ce désert sauvage, parmi ces brutes grossières incapables d'apprécier la moitié de ce que vous valez, où est l'être qui vous regarde? L'homme en est le seul digne sur la terre. Et qu'est-ce qu'un spectateur pour une créature que les dieux verroient au milieu d'eux

comme une divinité, qui devroit être sans cesse entourée d'une foule innombrable d'anges jaloûx de la servir et de l'adorer?

Tel fut le début du tentateur. 'A cette voix Eve est frappée d'un profond étonnement, et cependant le discours a passé dans son cœur. Qu'entends-je, s'écrie-t-elle enfin toute troublée? Et que signifie ce prodige? le langage, la pensée de l'homme dans la bouche d'une brute! Je croyois qu'en leur refusant une langue susceptible d'articuler des sons, l'éternel avoit interdit aux animaux le premier de ces avantages. Quant à la pensée, je n'osois prononcer, je voyois trop souvent la raison briller dans leurs actions et dans leurs regards. Et toi, ô serpent! je te connoissois bien pour la plus subtile des bêtes, mais j'ignorois que tu fus doué d'une voix humaine. Recommence encore ce prodige, et dis-moi comment d'être muet, tu es devenu être parlant, et pourquoi de tous les animaux tu es celui qui me témoigne le plus d'affec-

tion? Explique-moi cet étrange phénomène. Il mérite que je lui prète toute mon attention.

Le rusé séducteur lui répondit : ô souveraine de ce beau monde, femme éblouissante, il m'est aisé de vous satisfaire, et l'obéissance est bien juste, lorsque vous commandez.

Je suis né semblable aux autres animaux, borné à un petit cercle d'idées abjectes et basses comme l'herbe que vous foulez aux pieds, et dont je me nourrissois, ne connoissant, ne desirant rien au-delà d'une femelle et de cette vile pâture. Errant un jour à l'aventure, j'apperçus de loin un grand arbre chargé de fruits dorés du plus beau coloris; m'étant approché pour l'admirer, je sentis s'en exhaler un parfum délicieux; tous mes sens en furent enivrés, jamais je n'en avois respiré d'égal, ni dans la douce odeur du fenouil, ni dans le lait que distilent à la fin du jour les mamelons gonflés des chèvres et des brebis, que leurs petits, trop occupés

de leurs folâtres jeux, ont oublié de sucer : deux puissances souveraines, la soif et la faim, m'invitoient à goûter ces belles pommes.

Je cédai à leur voix persuasive; et voyant que les branches étoient élevées de la terre de toute votre hauteur, ou de celle d'Adam, je me roulai autour du tronc mousseux. Un même desir enflammoit d'autres animaux attroupés devant cet arbre; mais ce fut en vain, ils ne purent y monter. Parvenu au milieu de l'arbre, entouré d'une abondante quantité de ces fruits séduisans, j'en cueillis et j'en mangeai sans mesure; jamais ni le suc des plantes, ni l'eau des claires fontaines, ne m'avoient paru si délectables. A peine fus-je rassasié, qu'il se fit un changement étrange, non dans la forme de mon corps qui resta telle que vous la voyez, mais la raison vint m'éclairer, et ma langue articula des mots. Dès ce moment mes idées s'élevèrent aux plus sublimes spéculations; j'embrassai d'un vaste

regard les cieux, la terre et les airs; j'y discernai toutes les merveilles qu'ils renferment, mais l'union précieuse de la beauté et de la bonté, je ne l'ai vue qu'en vous seule, que dans ces traits ravissans où brille un rayon de la divinité. O vous, qui nâquites sans égale, vous que l'univers reconnoît à si juste titre pour souveraine! pardonnez si je vous importune, c'est malgré moi; je suis entraîné par un desir irrésistible de vous voir et de vous adorer.

Ainsi parla l'éloquent et rusé serpent. Eve, dont la surprise étoit encore augmentée, lui répondit imprudemment :

O serpent, les louanges que tu me prodigues me font douter de la vertu du fruit dont tu dis avoir fait la première épreuve. Dans quel lieu croît donc cet arbre? est-ce loin d'ici? Nous sommes loin de connoître tous les arbres du seigneur qui ornent ce jardin; notre choix erre au milieu de l'abondance des fruits, et d'innombrables quantités, sans

se corrompre et sans être cueillis, restent suspendus aux branches jusqu'à ce qu'il naisse d'autres hommes pour les consommer. La nature n'attend que ce moment pour soulever son sein accablé sous le poids de tant de richesses.

O reine! répliqua l'adroit reptile palpitant de joie, le chemin qui mène à cette belle plante est court et facile; au-delà de cette allée de myrthes, après avoir passé un petit buisson de baume et de myrrhe, dans une prairie est une fontaine près de laquelle vous la trouverez : si vous daignez m'accepter pour guide, je vous y conduirai promptement.

J'y consens, lui dit Eve, sois mon guide. A l'instant, développant sur la terre les contours tortueux de son corps, il marche au crime la crête relevée par l'espoir et rayonnante d'orgueil. Tel un de ces globes formés de vapeurs sulphureuses condensées par le froid des airs, qui, dans sa course vagabonde au milieu de la nuit, s'enflamme et répand une

clarté que le vulgaire croit dirigée par un esprit malin. Étonné, ébloui par la lueur trompeuse du météore qui voltige autour de lui dans les ténèbres, le voyageur perd sa route, s'égare et le suit sur un sol fangeux, au fond d'un marais et souvent dans des précipices, dans de profonds abîmes, où il reste englouti et perdu loin de tout secours. Brillant d'un semblable éclat, le perfide animal conduit notre crédule mère vers l'arbre défendu, d'où sont sortis tous nos maux. Aussi-tôt qu'elle l'apperçoit, elle se tourne vers son guide :

Serpent, lui dit-elle, nous aurions pu nous épargner cette démarche; si ce fruit a produit en toi de si merveilleux effets, qu'ils te soient exclusifs; nous ne pouvons y toucher ni en goûter : dieu le veut ainsi. C'est la seule défense qui soit sortie de sa bouche; pour tout le reste il nous a laissé libres, ne dépendant que de nous-mêmes, et n'obéissant qu'à notre propre raison.

Quoi! dit le tentateur, dieu vous a

défendu de manger des fruits de ce jardin, et il vous a déclaré les maîtres de tout sur la terre et dans l'air !

Nous pouvons, répondit Eve, le cœur encore plein d'innocence, nous pouvons manger de tous les fruits de ce jardin ; mais quant à celui que produit ce bel arbre au milieu du paradis, dieu a dit : vous n'en mangerez pas, vous n'y toucherez pas, ou vous mourrez.

A peine elle eut achevé, que le séducteur dresse un nouveau plan d'attaque plus dangereux. Il paroît pénétré d'un tendre amour pour l'homme, et d'une vive indignation de l'outrage qu'on lui fait. Sa pitié va jusqu'au transport ; il hésite, il se trouble ; puis, composant tout-à-coup sa figure, il se lève avec grace comme pour entamer quelqu'importante discussion. Ainsi jadis dans Rome ou dans Athènes, théatre de l'éloquence, condamnée depuis au silence, un fameux orateur, chargé de quelque grand intérêt, tantôt immobile, recueilli

tout entier en lui-même, avant d'avoir dit un mot, captoit l'attention par son maintien, son visage et ses yeux; et, tantôt emporté par un ardent amour de la justice, supprimoit brusquement l'exorde, et dès le début planoit au haut des cieux. Tels furent la contenance, les mouvemens, l'essor impétueux du scélérat qui éclata en ces termes passionnés.

O plante auguste et sainte, source de sagesse et de lumière! c'est maintenant que je sens ta puissance; ma vue perçante ne se borne pas à pénétrer les principes des choses, elle remonte jusqu'à leurs auteurs; elles les suit dans leurs voies secrettes et profondes.

Reine de l'univers, n'ajoutez pas de foi à cette terrible sentence; vous ne mourrez point. Et qui pourroit vous causer la mort? ces fruits? Ils régénèrent à la lumière. L'être menaçant qui vous a parlé? Regardez-moi; j'y ai touché, j'en ai mangé, et je vis; et la vie que je goûte est plus pleine, plus parfaite

que le sort ne me l'avoit d'abord permis : tel est le fruit de mon heureuse audace. Refuseroit-on à l'homme un avantage accordé à la brute ? Dieu seroit-il irrité d'une aussi légère désobéissance? Ne loueroit-il pas plutôt le courage intrépide qui, sans être arrêté par la peine de je ne sais quelle mort, se seroit efforcé d'ajouter au bonheur du genre humain, en l'enrichissant de la science du bien et du mal? Du bien ; quoi de plus juste ? Du mal, s'il est vrai qu'il existe, pourquoi ne le pas connoître ? Il seroit alors plus facile de l'éviter. Dieu ne peut nous punir, et être juste. S'il n'est pas juste, il n'est pas dieu ; il ne faut ni le craindre, ni lui obéir ; et la crainte même que vous avez de la mort, doit bannir loin de vous toute crainte. Pourquoi donc une semblable défense? pourquoi? Pour vous tenir dans la bassesse et l'ignorance, dans la servitude et le respect. Il sait que le jour même que vous mangerez de ce fruit, vos yeux s'ouvriront ; ces yeux si clairs en apparence, et si troubles

en effet, brilleront d'une lumière parfaite; il sait que vous deviendrez alors semblables à des dieux, possédant comme eux la connoissance du bien et du mal. En effet, nulle proportion plus exacte; quand la brute se change en homme, du moins par l'intérieur, l'homme doit monter au rang des dieux. En dépouillant la nature humaine, vous vous revêtirez de la divinité; et c'est peut-être ainsi que vous devez périr; mort desirable et glorieuse, malgré les terreurs dont on l'environne. Eh! que sont les dieux, pour que l'homme ne puisse partager leur sort en partageant leur nourriture? Ils ont existé les premiers, et se sont prévalus de cet avantage pour nous faire croire que tout émanoit d'eux. Pour moi j'en doute en voyant leur stérilité, tandis que cette superbe terre, échauffée par le soleil, produit tant de choses. S'ils ont tout fait, qui donc a renfermé la science du bien et du mal dans cet arbre, dont le fruit, sans leur permission, dispense la sagesse à quiconque en man-

gera ? Quel mal leur fait l'homme en aspirant à la science ? En quoi le progrès de ses lumières peut-il les blesser ? Et s'il est vrai que tout dépende d'eux, cette plante dispensera-t-elle jamais ses richesses, à moins qu'ils n'y consentent ? Leur refus seroit alors inspiré par l'envie. Mais l'envie peut-elle habiter dans des ames célestes ? Rendez-vous donc à tant de raisons. Cueillez, terrestre déesse, cueillez ce beau fruit, et mangez-en sans crainte.

Il dit : et ses insidieuses paroles trouvèrent un trop facile accès dans le cœur de la femme. En contemplant ce fruit, dont l'aspect étoit déjà si séduisant, son oreille retentissoit encore de ces paroles persuasives que lui sembloit avoir dictées la raison et la vérité mêmes. Cependant l'heure de midi s'approchoit, et son appétit, excité de plus en plus par le parfum savoureux qui s'exhaloit d'un si beau fruit, remplissoit son œil enflammé du plus violent desir d'en cueillir et d'en manger. Mais avant de

s'y livrer, elle s'arrêta un moment, et ces réflexions s'échappèrent de son sein.

O le meilleur des fruits, sans doute tes vertus sont grandes et dignes d'admiration! Trop long-tems interdit à l'homme, la brute stupide devient éloquente dès l'instant qu'elle goûte ta saveur. Tu instruis à chanter tes louanges une langue qui n'étoit pas formée pour la parole; l'être même qui nous défendit ton usage, nous apprit à t'admirer, en t'appellant l'arbre de la science du bien et du mal. Sa défense relève ton prix; elle prouve ton excellence et nos besoins : l'ignorance d'un bien équivaut à sa privation. L'esprit éclairé est le seul qui jouisse; et nous interdire toute connoissance, qu'est-ce autre chose que nous interdire la sagesse et le bonheur? De tels liens ne peuvent nous retenir. Mais si la mort nous arrête dans les siens, de quoi nous serviront nos lumières acquises? Le jour que nous mangerons de ce beau fruit, notre sentence porte que nous mourrons. Hé

quoi ! le serpent est-il mort? il en a mangé, et il vit; il sait, il parle, il raisonne, il discerne, lui qui n'étoit auparavant qu'un stupide animal. La mort seroit-elle pour nous seuls? Ou cet aliment spirituel, refusé à l'homme, est-il réservé pour la brute? C'est ce qu'il sembleroit d'abord. Mais cependant la première de cette espèce qui ait découvert ce trésor n'en a pas été jalouse; c'est une innocente créature, un sincère ami de l'homme, trop incapable de ruse et d'artifice, qui vient gaiement nous faire part de son bonheur. Qu'est-ce donc que je crains? Ou plutôt sais-je ce qu'il faut craindre, dans l'ignorance où je suis du bien et du mal, de dieu et de la mort, de la loi et de la punition? Ici est le remède à tous mes doutes. Voilà le fruit divin qui charme l'œil et le goût, et remplit l'ame de sagesse et de clarté. Qui m'arrête? Cueillons et nourrissons à la fois mon esprit et mon corps.

A ces mots elle lève une main témé-

raire, cueille un fruit et le mange. La terre sent la blessure; du sein de la nature éplorée sort un cri lamentable; l'univers en frémit, et sa consternation annonce que tout est perdu. Cependant le coupable serpent s'étoit dérobé dans l'épaisseur des bois; Eve ne l'avoit point apperçu. Occupée toute entière de la sensation qu'elle venoit d'éprouver, rien ne l'en pouvoit distraire; aucun fruit ne lui avoit jamais paru si délicieux, soit que celui-ci fût tel en effet, soit que ce fût une erreur de son imagination, exaltée par l'espoir d'acquérir incessamment la science, et se repaissant déjà de la divinité. Elle le dévore avidement, sans savoir qu'il porte la mort dans son sein. A la fin rassasiée, enivrée comme avec la liqueur du vin, elle laisse éclater ainsi son délire et sa joie.

O toi, que tes vertus élèvent au-dessus de toutes les plantes du paradis, arbre de sagesse et de félicité qui languissois dans la honte et l'oubli, et dont les fruits superbes restoient éternellement suspen-

dus, comme s'ils n'avoient été destinés à aucun usage, tu vas être désormais l'objet de mes premiers soins. Tous les jours, au lever de l'aurore, je viendrai t'adresser mes hommages, et alléger tes branches généreuses courbées sous le poids de leurs magnifiques trésors; ainsi nourrie par toi, je deviendrai aussi éclairée que les dieux; ces dieux si savans, et cependant si jaloux du bien qu'ils ne peuvent faire, et qui n'eussent jamais laissé croître cet arbre, s'il eût été en leur pouvoir de l'empêcher. Guide incomparable, sublime expérience, que je te dois de reconnoissance! sans toi j'aurois à jamais langui dans l'ignorance; tu m'as ouvert le sentier de la sagesse; et sur tes pas j'ai pénétré jusqu'au fond de son secret sanctuaire. Peut-être ma démarche est-elle pareillement un secret pour les cieux; ils sont trop élevés, trop loin de la terre, pour voir distinctement tout ce qui s'y passe; peut-être aussi d'autres soins auront distraits dans ce moment la vigilance ordinaire de notre

grand et sévère législateur, tranquille au milieu de ses espions rassemblés. Mais comment paroître aux yeux d'Adam? Dois-je lui découvrir le changement qui s'est fait en moi, et l'associer à mon bonheur? Ou faut-il plutôt jouir sans partage du trésor que je possède? En suivant ce dernier parti, je suppléerois à ce qui manque à mon sexe, mon époux m'aimeroit davantage, et je deviendrois son égal, et peut-être même son supérieur. Eh! tant qu'il sera le mien, de quelle liberté jouirai-je? Mais si dieu m'a vue, si la mort vient me frapper; si, lorsque je ne serai plus, Adam trouve une autre Eve, l'épouse, et soit heureuse avec elle; ah! cette seule idée me fait mourir. Allons, n'hésitons plus; qu'Adam partage ma peine ou ma félicité: je l'aime trop tendrement pour ne pas endurer avec lui mille morts, ou pour prendre sans lui quelque intérêt à la vie.

En achevant ces mots elle s'éloigne après avoir salué la plante d'une inclination profonde, s'imaginant qu'elle est

habitée par une puissance qui fait circuler dans son sein le suc de la science ; liqueur extraite du nectar dont s'abreuvent les dieux.

Cependant Adam attendoit son épouse. Il avoit tressé une guirlande des plus belles fleurs, impatient d'en orner ses cheveux, et de lui rendre, au retour de ses travaux champêtres, l'hommage que les moissonneurs ont coutume d'offrir à la déesse qui préside aux guerêts ; il entretenoit sa pensée d'un plaisir nouveau pour lui, de la douce consolation de la revoir après une si longue absence. Cependant son cœur agité étoit rempli de sinistres pressentimens. Il marche à sa rencontre par le chemin qu'elle avoit pris le matin en le quittant, et qui conduisoit à l'arbre de la science ; il l'apperçoit non loin de cet arbre, tenant à la main une branche de son superbe fruit qui exhaloit une odeur d'ambroisie, et dont la fraîcheur, le coloris et le tendre duvet sembloient sourire aux yeux.

Elle courut à lui; son humble figure imploroit la clémence, et par ces douces paroles, qu'elle savoit si bien trouver au besoin, elle se hâta de justifier sa démarche.

N'as-tu point été surpris, Adam, de mon retardement? Privée de ta présence, je l'ai trouvé bien long. J'ai senti pour la première fois l'agonie de l'amour ; ce sera la dernière : j'ignorois les tourmens de l'absence, lorsque j'ai eu l'imprudence de m'y exposer. Ce qui va sur-tout t'étonner, c'est le motif qui m'a retenue si long-tems loin de toi.

Cet arbre, qu'on nous avoit peint si dangereux, dont le fruit receloit, dit-on, le germe d'un mal inconnu, produit au contraire des effets merveilleux; il ouvre les yeux, il rend dieu quiconque en mange; son pouvoir s'est déjà manifesté. Le sage serpent, soit qu'on ne lui ait pas imposé la même défense qu'à nous, soit qu'il ait refusé de s'y soumettre, en a mangé; et dès ce moment, loin de subir la mort dont on nous a menacés, doué

tout-à-coup de la parole et de l'intelligence humaine, il m'a pressée avec tant de force et de raison qu'il m'a persuadée, et que j'ai aussi goûté de ce fruit. Aussitôt j'ai senti l'effet de ses promesses; le nuage s'est dissipé, mon œil s'est ouvert, mon esprit élevé, mon cœur aggrandi, et j'ai monté jusqu'au rang des dieux. C'est pour toi seul que j'ai desiré ce rang sublime; je le dédaigne, si tu ne le partages. Je ne suis heureuse que quand tu ressens mon bonheur; sans toi il me seroit insipide, et bientôt odieux. Prends donc, afin qu'unis par un même amour, nous le soyons encore par une même joie et par un même sort. Crains que ton refus ne laisse trop d'inégalité entre nous, et que je ne renonce à la divinité que quand le destin ne le permettra plus.

Ainsi Eve, en racontant son aventure, prenoit un ton d'assurance, tandis que ses joues enflammées décéloient un trouble secret. Cependant, au récit de sa fatale désobéissance, Adam demeure

immobile, frappé d'étonnement et d'effroi. Une froide horreur court dans ses veines; il frémit, il frissonne. De sa main défaillante tombe la guirlande formée pour son épouse, la terre est jonchée des roses inodores et flétries. Long-tems interdit et glacé, il rompt enfin le silence par ces réflexions concentrées en lui-même :

O modèle de perfection, sublime et dernier ouvrage de l'éternel! créature en qui se rassembloit tout ce que l'œil peut voir, tout ce que l'esprit peut imaginer de plus doux, de plus aimable, de plus noble et de plus sacré, comment es-tu tombée, tombée tout-à-coup, flétrie, déshonorée, et déjà dévouée à la mort? Comment as-tu pu violer la plus sainte des loix? Comment osas-tu porter une main coupable sur un fruit divin qui nous fut défendu? Ah! quelque monstre caché t'a sans doute séduite et plongée dans l'abîme : il m'y plonge avec toi; car je suis fermement décidé à partager ton sort. Hé! pourrois-je

vivre sans toi ? Pourrois-je renoncer à tes doux entretiens, au charme de ces amours si tendres et si pures, t'abandonner pour errer seul et perdu dans ces vastes déserts ? Non, non, dieu créeroit une autre Eve, il feroit renaître une autre côte en mes flancs, jamais tu ne sortirois de mon cœur; je sens la chaîne de la nature qui m'entraîne; tu es la chair de ma chair, l'os de mes os : malheureux ou fortuné, mon sort est uni pour toujours à ton sort.

Il dit : et tel qu'un homme qui, revenu d'un violent saisissement, après le premier tumulte de l'ame, tranquille, se soumet au mal qu'il voit sans remède, il se tourne vers Eve, et reprend d'une voix calme :

Imprudente épouse, ta démarche est bien hardie; tu viens de provoquer un terrible danger, en mangeant un fruit dont l'attouchement, que dis-je ? dont la seule vue nous étoit sévèrement interdite. Mais qui peut anéantir le passé, et détruire ce qui a été ? Nul, ni le destin,

ni le tout-puissant même. Mais peut-être tu ne mourras point; peut-être ton action n'est-elle pas si coupable. Le serpent, en goûtant le premier de ce fruit, l'avoit déjà profané, et lorsque tu en as mangé, il n'étoit déjà plus sacré. Ce reptile lui-même n'en est pas mort; tu dis qu'au contraire, il s'est élevé jusqu'à la vie de l'homme. Par une juste proportion nous monterons donc aussi, et ce ne peut être qu'au rang des dieux ou des demi-dieux. Eh! comment penser que ce dieu, que ce sage créateur, fidèle à sa menace, anéantisse les premiers ouvrages sortis de ses mains, des êtres qu'il combla de tant d'honneurs, et dont la ruine entraîneroit celle de toutes ses autres productions qui furent formées pour eux? Quoi! il auroit créé pour détruire, tiré du néant pour y replonger! Un tel dessein ne peut se concevoir. Mais dieu fut-il assez puissant pour faire évanouir la création; il se garderoit bien d'exercer ce pouvoir sur l'homme; il craindroit que son triom-

phant adversaire ne s'écriât : voilà donc le destin des plus chers favoris de l'éternel; je fus sa première victime, c'est maintenant le genre humain. Qui va-t-il sacrifier ensuite ? Conviendroit-il que les ennemis du très-haut pussent ainsi l'insulter ? Quoi qu'il en soit, ma place est fixée à tes côtés ; ton sort sera le mien, et si la mort m'unit à toi, la mort me sera aussi précieuse que la vie. Telle est la force irrésistible de la nature ; je la sens qui arrache mon cœur, qui l'entraîne, qui le confond tout entier dans le tien ; nous ne sommes qu'une même chair, nous ne formons qu'un même être, et te perdre, c'est me perdre moi-même.

O glorieux témoignage d'une tendresse sans bornes, répondit Eve, exemple sublime et bien digne de me servir de modèle ! Mais à la distance où je suis de ta perfection, comment te joindre, cher Adam ? Fière d'être sortie de tes flancs, je palpite de joie, lorsque je t'entends dire que nous n'avons qu'un

cœur et qu'une ame. Que de preuves de notre union se manifestent dans ce jour! Tu frémis de la voir se dissoudre; plutôt que de t'exposer à ce coup terrible, tu veux partager mon crime, si toutefois il en est à manger d'un fruit sans qui j'aurois à jamais ignoré que tu me fusses aussi tendrement attaché. Ah! cher époux, si je croyois que mon action dût être suivie de la mort dont on nous a menacés, je m'y exposerois seule; seule je voudrois périr, satisfaite d'avoir vu briller ton tendre amour, et trop jalouse de ton bonheur pour le détruire. Mais loin d'avoir trouvé la mort, je me sens au contraire plus vivante; mes yeux se sont ouverts, un nouvel espoir, de nouveaux plaisirs m'animent, et mon goût est affecté d'une saveur près de laquelle les plus douces me seroient maintenant insipides. Fie-toi donc à mon expérience; mange hardiment, et livre aux vents fugitifs les terreurs du trépas.

A ces mots elle l'embrasse en versant

des pleurs de tendresse et de joie; elle triomphe d'avoir exalté son amour au point de le faire voler pour elle au-devant de la colère céleste, et même de la mort. D'une main reconnoissante et généreuse elle détache de la branche un de ces fruits séducteurs, et le lui donne; récompense digne de son sacrifice. L'illusion n'aveugle point Adam, il voit son devoir; mais il est éperdu d'un sexe enchanteur qui le subjugue, et sans hésiter, il prend le fruit et le dévore. A ce spectacle, à la consommation d'un crime, l'arrêt de mort pour toute l'espèce humaine, la terre, replongée dans les douleurs, frémit jusqu'au fond de ses entrailles; une seconde fois la nature jette un cri plaintif, et le ciel obscurci, poussant de sourds mugissemens, laisse tomber quelques larmes funèbres.

Tous ces prodiges ne peuvent distraire Adam, trop occupé à satisfaire son avide appétit. Eve l'y excite encore par son exemple, sans craindre d'aggraver sa faute. Tous deux enfin sont

enivrés; le vin nouvellement fait n'agit pas plus vivement; ils nagent dans la joie, ils s'imaginent qu'une divinité leur donne des aîles, et déjà ils s'apprêtent à quitter dédaigneusement la terre.

Qu'ils sont cependant différens les effets de ce fruit perfide? L'impudicité s'est emparée de leurs ames. Enflammé de luxure, Adam jette un œil lascif sur Eve qui brûle du même desir; le premier il explique ainsi sa folle passion.

O Eve! je rends maintenant justice à la délicatesse de ton goût; tes provisions sont exquises aujourd'hui, reçois-en mes remercimens. Que de plaisirs nous avons perdus en nous abstenant si long-tems de ce fruit divin! Si toutes les jouissances défendues sont aussi délicieuses, il seroit à desirer qu'on ne se fût pas borné à l'interdiction d'un seul arbre. Mais viens, nous sommes pleinement rassiés, livrons-nous à d'autres voluptés. Jamais depuis le jour où je te vis pour la première fois brillante de

toutes les perfections, tu n'avois enflammé mes sens d'une aussi vive ardeur, jamais tu ne me parus si belle, et c'est encore là une faveur de cet arbre céleste.

Il dit, et ses yeux sont étincelans; Eve l'entend, et les siens se remplissent d'une molle langueur. Il la prend par la main, elle le suit sans résistance; un bosquet tissu d'épais feuillages leur sert de retraite, et leur lit, le lit le plus doux, le plus frais de la terre, est un riant gazon semé de pensées, de violettes, d'asphodèles et d'hyacinthes. Là, livrés sans réserve aux plaisirs de l'amour, ce sentiment est à la fois la consolation et le dernier sceau de leur crime; fatigués de voluptés, le sommeil tombe enfin sur leurs paupières oppressées.

Lorsqu'il fut dissipé, lorsque les sucs des fruits trompeurs furent exhalés avec la folle joie, le déréglement d'esprit, les vapeurs grossières, les songes menaçans et vengeurs qu'ils avoient produits,

les deux époux se levèrent accablés de lassitude ; et se regardant l'un et l'autre, ils virent que leurs yeux étoient ouverts, et leur esprit couvert d'épaisses ténèbres. Ils avoient perdu cette innocence qui, comme un voile, leur déroboit la connoissance du mal. La confiance mutuelle, la droiture native, l'honneur fuyant loin d'eux, les laissoient nuds, exposés à la honte ; et cette fille du crime couvroit seule leur misère, ou plutôt la manifestoit davantage. Tel Samson, l'Hercule de la tribu de Dam, se leva sans force et sans courage des bras impurs de la philistine Dalila.

Dépouillés comme lui de toute leur vertu, ils restèrent long-tems assis l'un près de l'autre, immobiles, plongés dans un morne silence, frappés d'étonnement et de terreur. Adam, quoique non moins consterné que sa compagne, fit à la fin entendre ces mots pénibles et douloureux :

O Eve! dans quel moment fatal as-tu prêté l'oreille à ce faux reptile ? Quel-

qu'ait été son maître dans l'art d'imiter la voix, il a dit la vérité en annonçant que nous quitterions notre état, et le mensonge en assurant que ce seroit pour monter à un rang plus élevé. Nos yeux sont ouverts, je l'avoue, nous avons acquis la connoissance du bien et du mal; mais c'est du bien que nous avons perdu, et du mal que nous nous sommes attirés. Affreuse acquisition! cruel avantage! si c'en est un que de nous voir ainsi nuds, abandonnés; de voir couverts de souillure et de fange ces superbes vêtemens de la nature, l'honneur, l'innocence, la foi, la pureté; de distinguer sur nos fronts avilis, et les traces de l'infame concupiscence, la source du mal sur la terre, et l'empreinte de la honte, le témoin et le dernier de tous les maux. Comment désormais paroître devant l'éternel, devant ses anges, dont la présence m'étoit autrefois si chère? C'en est fait, je n'en suis plus digne; mes foibles yeux ne pourroient plus soutenir l'éblouissant

éclat de leur splendeur. O que ne puis-je vivre retiré dans quelque sauvage solitude, au fond de quelque forêt impénétrable à la clarté du jour, à la lueur des étoiles, enseveli sous leurs vastes et noirs ombrages! Pins, cèdres, cachez-moi, couvrez-moi de vos innombrables rameaux, étendez un voile éternel entre le ciel et mes yeux..... Dans notre déplorable état, il faut cependant nous occuper des moyens de dérober cette nudité qui choque la vue et blesse la pudeur. Cherchons quelque arbre dont les feuilles larges et unies, rapprochées l'une de l'autre, puissent nous servir de ceinture; délivrons-nous enfin de la honte, cette surveillante nouvelle et terrible, sans cesse attachée sur nos pas pour nous reprocher notre impureté.

Après ces mots, s'étant enfoncés tous deux dans l'épaisseur des bois, ils s'arrêtèrent au pied du figuier, non de cette espèce célèbre par la bonté de son fruit, mais de cet arbre connu dans le Malabar et le Decan, dont les bras longs

et recourbés, embrassant un vaste circuit, pénètrent la terre, y prennent racine, croissent comme des filles autour de leur mère, et forment des portiques, des galeries couvertes, soutenues par de hautes colonnes. Là, dans ces frais asyles, le pasteur indien se dérobe souvent à la brûlante chaleur ; il observe, par les ouvertures, son troupeau qui paît dans la plaine.

Ils détachèrent de cet arbre des feuilles aussi larges qu'un bouclier d'amazône, et employèrent tout ce qu'ils avoient d'adresse à les joindre l'une à l'autre, pour s'en faire une ceinture. Vaine précaution, voile inutile contre le crime et les remords menaçans ! O combien la nudité de leur gloire passée étoit au-dessus de ces tristes vêtemens ! Ainsi, dans ces derniers tems, Colomb trouva l'Américain sauvage errant dans ses forêts le corps nud, et seulement entouré d'un cordon de plumes.

Munis de ce léger réseau, ils crurent leur honte en partie cachée, et s'assirent

pour pleurer; des ruisseaux de larmes tombèrent de leurs yeux; mais bientôt la colère, la haine, la défiance, le soupçon, la discorde, toutes les passions tumultueuses entrèrent à la fois et tonèrent dans leur ame. Leur raison en fut ébranlée; ce siège, naguères si calme et si paisible, fut en proie à d'horribles bouleversemens. Plus de règle, plus de frein; la partie animale usurpant l'empire, asservit l'entendement et prétendit au droit de gouverner. Le cœur ulcéré par tant de blessures, Adam, l'œil farouche, la voix altérée, reprit ainsi ses plaintes interrompues.

Si tu avois resté près de moi lorsque je t'en ai priée; si, dans ce moment fatal où je ne sais quel vain desir d'errer dans la campagne égaroit tes esprits, tu avois prêté l'oreille à mes discours, nous serions encore heureux, et nous voilà nuds, couverts d'opprobres, dans la misère et l'abandon. Ah! malheur à la femme qui cherchera désormais l'occasion d'éprouver sa vertu! Quiconque

s'avance avec tant de témérité sur le bord de l'abîme, ne peut éviter d'y tomber.

Le trait du blâme a blessé la sensibilité d'Eve. Cruel Adam, s'écria-t-elle, quels mots sont sortis de ta bouche? Peux-tu imputer à la foiblesse, ou à ce que tu appelles un vain desir d'errer dans la campagne, un malheur que ta présence n'eût pas écarté, et dont peut-être toi-même tu ne te fûs pas garanti? La voix du serpent t'en eût imposé comme à moi. Hé! comment m'en défier? Comment soupçonner qu'il me tendît un piège? Une constante amitié régna de tout tems entre son espèce et la nôtre. Aurois-tu voulu que j'eusse éternellement été attachée à ton côté? Il eût donc fallu que je n'en fusse jamais sortie. Il n'est plus tems, j'existe; et toi qui es mon chef, toi qui voyois l'abîme où je m'allois plonger, pourquoi, d'une voix impérieuse, ne m'enchaînois-tu pas près de toi? Trop foible époux, tu ne pus résister. Que dis-je? j'eus ton

aveu, tu applaudis à mon projet. Ah! si tu avois persisté dans un refus ferme et tranchant, jamais je n'eusse été, jamais je ne t'eûs rendu coupable.

Est-ce donc là ta tendresse? est-ce là le prix de la mienne, reprit Adam, pour la première fois enflammé de colère? Ingrate, j'ai pu vivre, j'ai pu jouir d'une éternelle félicité, et cependant aussi-tôt que j'apprends ta perte, je n'hésite pas, je me perds avec toi, et voilà ma récompense; c'est moi qu'on accable, c'est moi qui suis la cause de ta chûte! Je n'ai pas été assez sévère, dis-tu; que pouvois-je donc de plus? Je t'ai avertie, prévenue, j'ai mis sous tes yeux, et le péril que tu courois, et le monstre qui t'attendoit au piège: passer ces bornes, c'eût été vouloir contraindre, et la contrainte n'est pas faite pour un être libre. Mais une aveugle présomption t'a entraînée; tu te flattois, ou de ne trouver aucun danger, ou d'en sortir triomphante. Moi-même aussi peut-être j'admirai trop de su-

perbes apparences ; je crus qu'aucune tache ne pouvoit ternir tant de beauté. Que je me répens de cette erreur ! Elle est devenue mon crime, et c'est toi, c'est toi qui me le reproche ! Ainsi gémira quiconque, follement enivré des perfections d'un sèxe vain, déférera l'empire à son épouse ; elle ne souffrira aucune gêne, et si son indépendance est suivie de quelque fausse démarche, son trop foible mari sera d'abord celui qu'elle en rendra responsable.

Tels étoient les débats de ces deux infortunés ; aucun d'eux ne se condamnoit, et les heures s'écouloient sans succès et sans fruit.

FIN DU CHANT NEUVIÈME.



CHANT DIXIÈME.

CEPENDANT cet être, dont l'œil embrasse toute la nature, dont l'esprit, toujours présent en tous lieux, perce les plus profonds mystères, l'éternel, étoit instruit de l'œuvre de haine et de vengeance que Satan venoit de consommer dans le paradis ; il savoit comment caché sous la figure du serpent, il avoit inspiré à Eve, et par celle-ci à son mari, le coupable desir de manger du fruit fatal. Sa justice s'étoit signalée autant que sa sagesse, en laissant au prince des ténèbres le pouvoir d'attaquer, et à nos premiers pères celui de se défendre, de démasquer l'imposture et de repousser la violence. Ne savoient-ils pas, devoient-ils jamais oublier la défense sévère qui leur étoit imposée? Leur crime méritoit un châtiment; ils en avoient comblé la mesure, et la

perte de leur bonheur pouvoit seule l'expier.

Les anges préposés à la garde d'Eden étoient remontés précipitamment aux cieux ; muets, consternés, ils ne pouvoient comprendre comment le subtil ennemi avoit pénétré sans être apperçu dans l'enceinte du jardin, et prévoyoient avec douleur les tristes suites de cette irruption. A l'affreuse nouvelle qu'ils apportèrent, une profonde tristesse se peignit sur tous les visages ; mais, tempérée par une douce pitié, elle n'altéra point la félicité des célestes esprits. Entourés d'une foule avide d'apprendre le récit de la chûte de l'homme, ils s'avancèrent d'un pas rapide vers le premier des trônes ; ils alloient exposer leurs raisons, ils auroient aisément justifié leur vigilance, lorsque, du sein des nuées et parmi les éclats du tonerre, l'éternel fit entendre ces mots :

Puissances célestes, et vous qui revenez privés du dépôt qui vous étoit confié, cesez d'être troublés; vos soins

ne pouvoient prévenir le malheur qui vient d'arriver sur la terre. Je l'avois annoncé en voyant le tentateur sortir des enfers, et traverser les gouffres du chaos; je prédis dès-lors ses succès; je déclarai que l'homme enivré, perverti par le poison de la flatterie, alloit s'imboire de mensonges contre son créateur. Si cette foiblesse est suivie de sa chûte, je n'y ai contribué en aucune manière; sa volonté a toujours été parfaitement libre, et je me suis gardé de lui donner la moindre impulsion. Il est cependant tombé, et nous sommes contraints de lancer sur sa tête l'arrêt de mort qui lui fut dénoncé. Il trembloit que le coup ne suivît immédiatement le crime, et parce qu'il est un moment suspendu, il se flatte que ce n'est plus qu'une vaine et trompeuse menace; mais avant la fin du jour il verra que le délai n'est pas un pardon: s'il s'est moqué de ma bonté, il redoutera ma justice.

Mais quel est celui que j'enverrai le juger? Eh! qui puis-je envoyer que toi,

ô mon fils ! toi qui me représentes, à qui j'ai remis tout jugement dans le ciel, sur la terre et dans les enfers ? Ce choix prouve aisément l'intention où je suis d'unir la miséricorde à la justice; c'est l'ami de l'homme, son médiateur, son rédempteur et sa rançon tout à la fois ; c'est le dieu destiné à se faire homme que j'envoie juger l'homme coupable.

Il dit, et dévoilant sa divinité, son auguste fils fut inondé d'une éblouissante lumière, et son visage radieux exprima le visage et les traits paternels.

O mon père ! répondit-il d'une voix douce et céleste, c'est à toi d'ordonner, à moi de faire ta volonté suprême, afin que ton fils soit toujours ton bien aimé. Je vais sur la terre juger les malheureux qui t'ont offensé; leur condamnation tombera sur moi quand les tems seront accomplis. Je m'y suis soumis, je ne m'en repens pas, puisque, par ce sacrifice, j'adoucirai leur misère, j'unirai la miséricorde à la justice; l'offense sera expiée, et l'offensé satisfait. Je n'ai

besoin, ni de cortège, ni d'aides, mon jugement ne doit être entendu que des deux coupables; il en est un troisième qui le fut plus encore, il est en fuite, il viole toutes les loix; sa justification seroit inutile, et quant au serpent, il n'y a point de droits.

En achevant ces mots il se leva de son trône placé à la hauteur et rayonnant de la gloire paternelle; les principautés, les dominations, toutes les puissances l'accompagnèrent jusqu'aux portes du ciel, d'où l'on découvroit Eden et ses campagnes. Tout-à-coup il y est descendu; tant la rapidité de dieu surpasse celle du tems, quoique porté sur l'aîle des plus légères minutes.

Le soleil, précipité du sommet de la voûte céleste, touchoit vers l'occident au terme de sa course, et les zéphyrs de retour, agitant leurs aîles paisibles, avoient ramené la fraîcheur sur la terre, lorsque, répandant une fraîcheur plus douce encore, le dieu de paix et de clémence vint du haut des cieux irrités juger l'homme

qu'il avoit défendu. Le couple infortuné se promenoit dans le jardin; il entendit sa voix que les vents légers apportèrent mollement à son oreille; il l'entendit, et, fuyant la présence de l'être divin, il courut se cacher parmi les arbres les plus touffus: dieu le joignit, et d'une voix forte il appella Adam.

Où es-tu, ô Adam! toi qui venois autrefois avec tant de joie à ma rencontre? Je te cherche en vain. Enfoncé dans la solitude, tu ne te fais plus un devoir de paroître avec empressement; tu n'as plus de plaisir à me voir. Es-tu changé pour moi? N'aurois-je plus le même éclat à tes yeux? Qu'est-ce enfin qui te retient? Parois, je l'ordonne.

A ces mots il s'avance; Eve l'accompagne d'un pas timide, elle qui fut la première à marcher au crime. Tous les deux sont abattus, déconcertés, tremblans; leurs yeux ne brillent plus, ni de l'amour divin, ni de l'amour conjugal; on n'y voit, que la colère, la haine obstinée, la honte et le désespoir. Adam

hésite long-tems ; enfin il fait cette courte réponse :

J'ai entendu ta voix dans le jardin ; elle m'a effrayé, parce que j'étois nud, et je me suis caché.

Eh quoi ! dit le juge débonnaire, avant ce moment tu avois souvent entendu cette même voix, et loin d'en avoir peur, elle t'avoit toujours fait plaisir. Comment peut-elle être devenue si terrible à ton oreille ? Tu es nud ; qui te l'a dit ? As-tu mangé du fruit que je t'avois interdit ?

O ciel ! s'écria Adam au comble de l'agitation et du trouble, dans quel fatal moment parois-je aux yeux de mon juge, contraint de me charger de tout le poids du crime, ou d'en accabler la compagne de mes jours, une autre moi-même ! Puisque ce n'est pas moi qu'elle a trahi, ne devrois-je pas étouffer mes plaintes et cacher sa foiblesse ? Mais l'impérieuse nécessité me subjugue ; sa voix terrible et lamentable me crie : ta tête est trop foible pour supporter à la

fois le crime et la vengeance. Et quand je le pourrois, quand je garderois le silence, ton œil, éternel scrutateur, ne perceroit-il pas aisément le secret que je voudrois cacher ? Hé bien ! cette femme que tu fis pour me servir de soutien, qui devoit être le plus beau de tes dons, cette créature si charmante, si digne de me rendre heureux, qui embellissoit tout ce qui sortoit de ses mains ou de sa pensée, cet ange qu'il m'étoit impossible de soupçonner, elle-même m'a donné du fruit, et j'en ai mangé.

Étoit-elle ton dieu pour lui obéir, répartit l'être suprême ? L'avois-je créée ton guide, ton supérieur, ou même ton égale, pour lui asservir ta mâle fermeté et le rang éminent où je t'avois élevé ? C'est de toi, c'est pour toi qu'elle étoit formée. Par les qualités solides, par le mérite réel, tu la surpassois de bien loin. Cette beauté, ces attraits, dont elle étoit ornée, elle les avoit reçus pour te plaire, et non pour te soumettre. Tout annonçoit

qu'elle étoit faite pour briller sous un maître, et non pour le devenir : c'étoit à toi de l'être ; l'empire étoit ton apanage, et tu en jouirois encore, si tu avois mieux su te connoître.

Puis se tournant vers Eve : ô femme, dit-il, qu'as-tu fait ?

Loin de toute présomption désormais, loin d'une vaine abondance de paroles, triste, abattue, anéantie devant son juge, Eve à l'instant avoue sa faute.

Le serpent m'a trompée, et j'ai mangé. Le seigneur l'ayant entendue, procéda sans délai au jugement du serpent accusé. Quoique dans la classe des brutes, quoiqu'incapable de rejetter le mal, dont il n'étoit que l'instrument, sur son véritable auteur, sur celui qui l'avoit écarté de la fin pour laquelle il étoit créé, il fut justement maudit, parce qu'il étoit désormais dégradé et corrompu. Il étoit inutile pour Adam d'en savoir davantage, il n'en eût été ni moins coupable, ni moins malheureux. Cependant Satan fut enveloppé en termes

mystérieux dans la condamnation qui fut ainsi prononcée contre le reptile.

Parce que tu as trompé la femme, tu es maudit entre tous les animaux de la terre; tu ramperas sur le ventre, et tu mangeras la poussière chaque jour de ta vie. Je mettrai une inimitié entre la femme et toi, entre sa race et la tienne; sa race te brisera la tête, et tu lui briseras le talon.

Ainsi parla l'oracle, et sa vérité se manifesta lorsque Jésus, fils de Marie, seconde Eve, vit Satan, tyran des airs, tomber du haut des cieux comme un éclair. Ce fut alors que, sortant de son tombeau, couvert des dépouilles des principautés et des puissances, le divin messie triompha avec éclat et s'éleva dans les nues, traînant après lui la captivité captive. Ainsi s'accomplira le grand événement prédit en ce jour, et le royaume, long-tems usurpé par Satan, sera réduit enfin et foulé sous nos pieds.

Se tournant ensuite vers la femme,

il prononça sa sentence en ces termes :

Je t'accablerai de peines durant ta grossesse ; tu enfanteras dans la douleur ; ta volonté sera soumise à celle de ton mari, et il dominera sur toi.

Enfin il fit entendre son jugement sur Adam. Parce que tu as prêté l'oreille à la voix de ta femme, parce que tu as mangé du fruit que je t'avois si sévérement défendu, en te disant : tu ne toucheras pas à celui-ci ; la terre sera maudite sous tes pas, tu en mangeras dans la douleur tous les jours de ta vie ; les ronces, les épines hérisseront sa surface ; l'herbe des champs sera ta pâture, tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, jusqu'au moment où tu rentreras dans le sein de cette terre d'où tu es sorti. Apprends ta naissance et ton sort ; tu es poussière, et tu retourneras en poussière.

Tel fut l'arrêt prononcé contre les coupables ; et leur sauveur, autant que leur juge, l'envoyé céleste, s'empressa d'écarter le trait mortel prêt à fondre sur eux.

Ils étoient debout devant lui, nuds, exposés aux injures de l'air, dont la température alloit changer; il eut pitié de leur misère, et ne dédaigna pas de la secourir. Avec cette même bonté qui le porta dans la suite à laver les pieds de ses disciples, aujourd'hui père de famille, il couvre la nudité de ses enfans de la peau des bêtes qu'il trouve sans vie, ou qui, semblables au serpent, s'étoient dépouillées d'elles-mêmes pour se revêtir d'une robe nouvelle. Il ne se contente pas de couvrir le corps de ses ennemis, mais, étendant sa robe de justice, il dérobe aux regards de son père leur nudité intérieure, bien plus triste et plus honteuse.

Aussi-tôt il remonte vers ce père céleste; il reprend sa place glorieuse sur son sein bienheureux, et dans le récit de sa mission qu'il fait à l'être qui sait tout et qui a tout pardonné, il demande encore grace pour l'homme.

Cependant avant ce premier crime, avant l'arrêt qui lui fut prononcé, et

depuis l'instant où Satan étoit échappé des enfers que lui avoit ouvert le péché, ce père de la mort et sa triste fille se tenoient assis l'un vis-à-vis de l'autre au dedans des portes de l'abîme, de ces portes immenses qui vomissoient au loin dans le chaos d'impétueux tourbillons de flammes dévorantes. Le péché, rompant le premier le silençe, adressa ce discours à la mort.

O ma fille! pourquoi rester ici dans une stérile oisiveté, tandis que l'illustre chef de qui nous tenons la vie, occupé de l'établissement de ses chers enfans, leur cherche en ce moment, parmi d'autres mondes, un asyle heureux et fertile en riche proie? Le succès l'a sans doute couronné; autrement, poursuivi par ses fougueux ennemis, il seroit depuis long-tems de retour, nous le verrions dans ce lieu le seul digne de son crime et de leur vengeance. Je ne sais qui m'entraîne, soit sympathie, soit effet d'une force secrette destinée à rapprocher, à travers d'immenses intervalles,

les objets de même nature, mais je sens mes aîles s'étendre et mes forces s'accroître ; il semble que j'entre en possession de quelque nouvel empire au-delà de l'abîme. Inséparable compagne du péché, ô mort ! viens, suis mes pas. Mais avant tout, il faut, déployant notre puissance, jetter sur ces vastes gouffres un pont audacieux qui traverse du bord des enfers au nouveau monde dont Satan est maintenant souverain. Ce monument, utile à nos intérêts et hautement admiré de tous, lévera les obstacles qui s'opposent peut-être au retour de ce héros, et facilitera le passage sur ce globe, tant aux esprits nommés par le sort pour l'aller habiter, qu'à ceux destinés à y entretenir une correspondance. Il est impossible que je m'écarte du droit chemin ; je suis entraîné par un instinct trop sûr et trop puissant.

Va, répartit le hideux squelette, va où te conduit le destin et ton choix : ne crains pas que je t'abandonne ou que

je m'égare en marchant sur tes traces : je sens aussi moi les apprêts du carnage; je vois d'innombrables victimes, et tout ce qui a vie dans cette nouvelle sphère exhale jusqu'à mes sens une agréable odeur de mort. Sans doute tu peux compter sur mon aide dans l'exécution de tes projets; j'y travaillerai avec une ardeur égale à la tienne.

En achevant ces mots, il respire avec délices les vapeurs du poison mortel dont la terre venoit d'être infectée. Telle une troupe d'oiseaux carnaciers sent de plusieurs lieues, la veille d'une sanglante bataille, les victimes marquées par la mort, et fond d'un vol rapide sur la plaine où campent les armées ; ainsi le monstre, renversant sa tête difforme, aspire de ses larges narines, à travers un immense lointain, l'odeur de sa proie.

Soudain tous les deux s'élancent des portes infernales dans les vastes déserts, dans l'humide et sombre anarchie du chaos ; chacun, par un chemin différent,

rase, d'une aîle puissante, la surface des eaux, et rassemblant tout ce qu'il trouve de matière solide ou fangeuse, éparse et ballottée par cette mer en furie, il le pousse devant soi vers la bouche des enfers.

Ainsi deux vents sortis des pôles opposés, soufflant dans une direction contraire sur la mer Croniène, rassemblent des monts de glace qui vont fermer au-delà de Petzora, vers les confins de l'Orient, le prétendu passage au riche empire du Cathai. Armée de sa massue pétrifique, semblable au trident de Neptune, la mort frappe tout cet amas de matières, aussi-tôt il devient stable : jadis l'isle flottante de Délos ne fut pas plus promptement fixée, et l'œil des Gorgones n'eut pas d'effet plus vif et plus puissant. Un bitume asphaltique cimente encore cette vaste digue qui, d'un côté, remplit les larges portes de l'enfer, et de l'autre, touche à ses fondemens. Sur ce mole immense, qui presse et gourmande l'abîme écumeux,

s'élève, à l'appui de plusieurs hautes arcades, un pont, dont l'énorme longueur s'étend et forme un facile passage des profondeurs du gouffre aux remparts du nouveau monde, de ce globe maintenant exposé sans défense aux fureurs de la mort. Ainsi Xerxès, si l'on peut comparer les petites choses aux grandes, brûlant d'asservir la liberté de la Grèce, quitta Suze et le palais des descendants de Memnon, fit jetter un pont sur le Bosphore, joignit l'Europe à l'Asie, et châtia même à coups de verges les flots indignés et rebelles.

Enfin cet étonnant ouvrage est achevé; une chaîne de rochers suspendus sur l'abîme comprimé, traverse toute son étendue, en suivant les traces de Satan, et va se terminer au même point de l'aride surface du monde où le prince des ténèbres s'abattit, fatigué de son vol. Là des clous et des anneaux de diamant assujettissent l'infernale structure d'une manière, hélas! trop durable.

Arrivés à cet endroit, les deux

monstres découvrent, à peu de distance les unes des autres, les frontières du ciel empirée et du monde solaire, et sur la gauche, dans l'éloignement, les enfers; ils apperçoivent en même-tems les chemins qui conduisent à ces trois empires. Ils alloient prendre celui qui mène à la terre, impatients de pénétrer dans le paradis, lorsque tout-à-coup se présente à leurs yeux un ange de lumière montant entre le centaure et le scorpion, tandis que le soleil se levoit dans le bélier; c'étoit Satan : il s'étoit ainsi travesti pour dérober sa marche, mais il fut bientôt reconnu de sa chère et digne famille.

L'esprit pervers, après avoir séduit la femme, s'étoit glissé furtivement dans le bois voisin. Là, reprenant sa forme naturelle, afin de mieux observer sa victime, il avoit vu Eve, chargée d'un crime dont elle ignoroit les suites, y associer son époux; il avoit remarqué la honte de ces infortunés, et leurs vains efforts pour la cacher. Mais à la vue du

fils de dieu, descendant de son trône pour les juger, il s'étoit enfui comme un criminel tremblant qui, sans se flatter d'éviter le châtiment de la justice, se dérobe précipitamment à ses premiers coups. Le jugement prononcé, il s'étoit rapproché pendant la nuit du couple gémissant, et, prêtant l'oreille à ses tristes discours, il avoit appris sa propre condamnation; mais ayant compris que l'effet en étoit reculé dans l'avenir, il revenoit triomphant aux enfers, il ne s'attendoit pas à voir à la fois, aux confins du chaos, un pont jetté sur ce goufre immense, et ses chers enfans venant à sa rencontre. Des deux côtés la joie fut grande; et la sienne augmenta à la vue de ce nouveau prodige; il resta long-tems dans l'admiration. Enfin le péché, cette fille si belle à ses yeux, rompit ainsi le silence:

O mon père! voilà le magnifique trophée de ta gloire, voilà l'ouvrage de tes mains, que tu sembles regarder comme celui d'une main étrangère; c'est

toi qui est le premier architecte, le véritable auteur de ce beau monument. Telle est l'intime union, l'harmonie secrète établie entre nous, que, sentant mon cœur tressaillir aux premières prospérités du tien, j'ai prévu tout-à-coup les succès que tu remportois sur la terre, et dont tes yeux m'annoncent en ce moment la confirmation; aussi-tôt entraînée vers toi avec cet autre enfant qui nous est aussi étroitement attaché, j'ai franchi l'intervalle des mondes qui nous séparoient : rien n'a pu nous retenir, ni la profondeur, ni l'impénétrable obscurité de ce gouffre. Relégués aux portes des enfers, c'est à toi que nous devons notre liberté; c'est toi qui, en augmentant nos forces, nous a rendus capables de jetter cet énorme pont sur l'abîme. Maintenant tout ce monde t'appartient; ta vertu te donne ce qu'un autre a créé; tu répares, par ta sagesse, les pertes de la guerre, et ton triomphe sur la terre, te venge amplement de ta défaite dans les cieux. Que le vainqueur y dicte ses loix, puisque

le sort le veut ainsi; tu y serois encore esclave. Mais tu régneras ici; tu régiras en maître ce nouveau globe; il te l'abandonne, il l'a lui-même aliéné par sa sentence. Qu'il partage donc avec toi la monarchie de l'univers, et que les frontières de l'empirée soient les bornes des deux états; ou s'il s'y refuse, qu'il tremble pour son trône; il reverra de près un ennemi plus redoutable que jamais.

Aimables enfans, répondit le prince des ténèbres comblé de satisfaction, vous venez de prouver, par d'illustres marques, que vous êtes de la race de Satan; tel est mon nom, et j'en fais gloire, puisqu'il exprime si bien ma haine contre le puissant roi des cieux. Cette immense chaîne d'arcs triomphaux que vous venez de conduire jusqu'aux pieds de son trône, mérite à jamais les hommages de tous mes compagnons; elle joint vos trophées aux miens, elle unit les enfers au monde, et ces deux empires ne feront plus

désormais qu'un seul royaume et qu'un même continent. Je vais, traversant les ténèbres, rejoindre, par cette route facile, les soutiens de mon parti, et les réjouir de la nouvelle de ces brillans succès. Vous cependant, suivez, au milieu de tous ces orbes qui vous sont maintenant dévolus, ce sentier incliné qui mène au paradis. Allez, vivez et régnez dans ce délicieux séjour; exercez de-là votre empire sur la terre et dans les airs; que l'homme, que cet être proclamé le seul souverain de l'univers, devienne votre premier esclave, et qu'il finisse par expirer sous vos coups. Soyez, dans ce nouveau royaume, mes substituts, les dépositaires de ma redoutable puissance; vos forces réunies peuvent seules m'en assurer la conservation. Qu'infecté par le péché, il soit la proie de la mort; tel est le but de ma conquête. L'enfer n'a rien à craindre, tant que vous agirez de concert; allez donc, et soyez incapables de foiblesse.

Il dit: et soudain les deux monstres

précipitent leur vol au travers des plus épaisses constellations. Les airs sont empoisonnés de leur souffle ; ils font pâlir les étoiles , et les planètes s'éclipsent frappées de malignité.

Satan suit l'autre route pour descendre aux enfers ; il entend le chaos divisé gémir de chaque côté sous l'énorme édifice ; il voit ses flots furieux et bondissans repoussés avec dédain. Il entre ; les portes abandonnées de leurs gardes qui sont montés dans le monde supérieur, présentent une immense ouverture ; il passe , tout est pareillement désert, tout s'est retiré loin des frontières , autour des murailles de Pandemonium , de cette ville intérieure , l'orgueilleux séjour de Lucifer ; ainsi l'on nomme encore Satan , par allusion à la brillante étoile , dont la chûte , à l'aspect du soleil , rappelle celle de ce téméraire. L'armée gardoit les remparts de cette place , tandis que les chefs , inquiets du sort de leur empereur , étoient assis dans le conseil ; tel est l'ordre qu'il avoit laissé et qu'on

observoit. Semblable au Tartare, qui, poursuivi par le Russe, s'enfuit vers Astracan au travers des plaines couvertes de neige; ou pareil au sophi Bactrien, qui, pour se dérober aux pointes menaçantes du Croissant, se retire vers Tauris ou Casbin, en laissant après lui le royaume d'Aladule changé en un vaste désert; ainsi les légions bannies des cieux, abandonnant les frontières infernales, et laissant dans une sombre solitude une étendue de plusieurs lieues, bornoient leurs gardes vigilantes aux remparts de la métropole.

Le célèbre voyageur, qu'elles attendoient de retour de ses courses lointaines vers des mondes étrangers, caché sous la figure d'un guerrier du dernier rang, fend la foule sans être reconnu. Arrivé à la porte il se rend invisible; dans cet état il traverse la salle, et monte sur son trône royal, élévé dans le fond sous le plus riche dais. Il s'assied un instant; il regarde autour de lui, et voit tout sans être vu. Enfin tel, ou plus brillant

encore qu'une étoile qui sort de dessous le nuage qui la cachoit, il découvre sa tête radieuse, son corps rayonnant de ce reste de gloire, de cette lumière superbe, mais trompeuse, que l'éternel lui avoit laissée après sa chûte ; ce subit éclat fixe tous les regards surpris. Bientôt de bruyantes acclamations s'élèvent à l'aspect du puissant monarque si vivement attendu. Les princes, les pairs, quittent précipitamment leur sombre trône ; ils l'entourent, ils le félicitent, ils partagent la commune alégresse. De la main il demande silence, et captive l'attention par ce discours :

Trônes, dominations, principautés, vertus, puissances, grace au succès inespéré qui me couronne ; vous joignez maintenant à ces titres la possession des dignités qu'ils expriment, et je viens vous tirer en triomphe du fond de cet affreux cachot, la demeure des tourmens dont un tyran a fait la nôtre. Allez jouir désormais du fruit de mes pénibles conquêtes ; possédez souverainement un

monde presque aussi vaste que le ciel où nous avons pris naissance. Il seroit trop long de vous décrire mes travaux, tous les dangers que j'ai courus, avec quelle fatigue j'ai voyagé dans la profonde immensité de l'horrible confusion. Ce passage, que depuis, la mort et le péché, soigneux d'applanir les chemins devant votre glorieuse marche, ont couvert d'une énorme chaîne de rochers, je l'ai ouvert moi-même, je l'ai franchi de mes aîles ; j'ai monté sur le féroce abîme, j'ai plongé dans les flancs de la nuit incréée et du chaos barbare ; envain, jaloux de leurs secrets, ils se sont élancés avec furie contre moi ; en vain ils ont attesté le destin en poussant d'épouvantables mugissemens. Que de peines ensuite pour découvrir ce monde récemment construit, que la renommée avoit depuis si long-tems annoncé ; ouvrage admirable où l'œil n'apperçoit pas le moindre défaut ! C'est là, dans un lieu de délices, que j'ai trouvé l'homme élevé sur nos ruines ; séduit par mon

adresse, il a trahi son créateur; et ce qui vous surprendra bien plus, c'est une pomme qui l'a rendu parjure. Mais pourrez-vous retenir vos ris, en apprenant que l'éternel, indigné de sa désobéissance, a livré cet enfant bien-aimé, et avec lui le monde entier, aux fureurs du péché et de la mort? Il est leur proie, il sera la nôtre. Nous aborderons à ce globe sans obstacle; nous l'habiterons sans danger, et nous aurons sur l'homme le même empire que, durant son innocence, il avoit sur l'univers. Je ne vous cacherai pas que dieu m'a jugé aussi, ou plutôt le serpent dont j'ai pris la forme pour remplir mes desseins. Le seul point qui me regarde dans la sentence, est une inimitié qu'il mettra entre moi et le genre humain; je lui meurtrirai le talon, et sa race un jour me meurtrira la tête. Mais qu'est-ce qu'une meurtrissure? Et qui ne voudroit d'un monde à pareil prix, ou dût-il même en coûter davantage? Voilà, célestes puissances, le sommaire de mon expé-

dition ; élevez-vous donc maintenant, et volez dans le sein d'une éternelle félicité.

Le roi des enfers s'arrête après ces mots, attendant d'une oreille attentive le bruit flatteur des applaudissemens. De toutes parts, au contraire, d'innombrables langues font entendre d'horribles sifflemens ; signes éclatans du mépris général. Il s'étonne, il frémit ; mais bientôt lui-même il devient à ses yeux un objet plus surprenant encore ; son visage s'éffile et s'alonge, ses bras rentrent dans ses flancs, ses jambes se réunissent ensemble ; enfin il tombe tout-à-coup sur le ventre, transformé en serpent monstrueux. C'est en vain qu'il se débat contre l'ascendant impérieux qui le subjugue ; il rampe, il est puni dans l'animal qui servit son crime, ainsi que le porte son arrêt. Il veut parler, sa langue fourchue perce les airs de ses sifflemens, et toutes les langues, également changées, ne lui répondent que par de pareils sons.

De quel bruit affreux la salle est maintenant remplie ! Quel épais et confus amas de monstres divers, de scorpions, d'aspics, de cruelles amphisbènes, de cérastes armés de crêtes, d'hydres, d'ellopes, de dipsades ! Jamais l'isle d'Ophiuse, ni le sol arrosé du sang de la Gorgone, ne fourmillèrent de tant de reptiles.

Au milieu de tous s'élève Satan ; dragon énorme, plus vaste que ce terrible Pithon, que le soleil engendra du limon dans les marais de Pithie. A la supériorité de la taille, il semble joindre encore celle de la puissance. Il sort, suivi de son hideuse cour ; il s'avance hors du rempart de la ville, vers la plaine où campoit l'armée rebelle.

Elle étoit sous les armes, attendant avec un noble orgueil le général vainqueur, sa marche triomphale et toute la pompe de sa gloire ; elle voit, quel contraste ! une troupe d'affreux serpens.

A cet aspect tous ces guerriers sont à la fois saisis d'horreur et de sympathie;

ils frémissent, et deviennent, par degrés, semblables aux objets de leur effroi. De leurs mains défaillantes tombent la lance et le bouclier; ils tombent eux-mêmes renversés sur leurs armes. De nouveaux sifflemens se font entendre; de nouveaux monstres se reproduisent, et les mêmes coupables subissent tous la même punition. Ainsi se changèrent les chants de triomphe en cris d'opprobre, et ce fut de la propre bouche des pervers que sortirent la honte et le mépris dont ils furent couverts.

Cependant le souverain qui règne au-dessus de nous, afin d'aggraver leur châtiment, avoit fait naître près d'eux, au moment de leur métamorphose, un bois chargé des mêmes fruits qui croissoient dans le paradis, et dont le tentateur s'étoit servi pour corrompre l'épouse d'Adam. Entraînée par un besoin aussi pressant que trompeur, toute la troupe se roule aux pieds des arbres qui semblent s'être encore multipliés à ses yeux remplis de l'image du crime. Ils montent,

ils s'entortillent autour des branches; moins épaisse étoit la chevelure de serpens qui se hérissoit sur la tête de Mégère ; et d'une main avide ils en cueillent le fruit.

Il égaloit en beauté, il surpassoit en imposture les pommes qui croissoient sur les bords du lac sulphureux que Sodome éclaira de ses flammes : celles-là n'égaroient que le toucher, celui-ci trompoit encore le goût. A peine il est sous la dent dévorante des reptiles affamés, ce n'est plus qu'un amas de cendres amères qu'ils rejettent avec un bruyant éclat. Ils n'eurent qu'un seul triomphe sur l'homme, et furent souvent humiliés; souvent d'ardens besoins les contraignirent de revenir aux mêmes mets, et leur bouche, autant de fois abusée, rejetta la détestable drogue avec d'horribles contorsions. Ils furent ainsi tourmentés par la famine, et remplirent les airs d'odieux et longs sifflemens, jusqu'à ce qu'il leur fût permis de reprendre leur forme première. En obtenant cette

permission, ils furent asservis, dit-on, à subir tous les ans, durant un certain nombre de jours, la même métamorphose, afin de refrenner l'insolente joie de leur victoire sur l'homme. On croyoit cependant dans le paganisme, d'après une fabuleuse relation de leurs conquêtes, que le serpent Ophion, avec sa compagne Eurynome, la même peut-être que l'ambitieuse Eve, avoit d'abord gouverné le haut olympe, d'où ils avoient été chassés par Rhée et son vieux époux, avant que l'antre de Dictée eût vu naître Jupiter.

Cependant le couple infernal étoit arrivé dans le paradis trop tôt, hélas! pour notre infortune. D'abord avoit paru le péché, qui, tenant déja ce beau lieu sous son empire, y régnoit maintenant en personne. Pas à pas sur ses traces étoit entrée la mort; elle n'étoit point encore montée sur son pâle cheval. Le péché lui adressa ces mots :

Enfant de Satan, le premier après moi souveraine universelle, ô mort! que

penses-tu de nos états? Quelque peine que nous ait coûté leur conquête, ne valent-ils pas mieux que la garde des sombres portes de l'enfer, que ce poste obscur et vil où nous languissions sans nom et sans puissance, où toi-même tu expirois de besoin?

Le monstre enfant du péché répondit aussi-tôt: le ciel, le paradis, l'enfer, tous les lieux me sont égaux; éternellement consumé par une faim dévorante, je serai le mieux où je trouverai le plus de proie. Malgré l'abondance qui règne ici, je ne vois pas encore de quoi remplir ces peaux flasques et tombantes, ces vastes plis qui recouvrent mon énorme cadavre.

Ne diffère donc plus, répartit le péché; engloutis d'abord ces herbes; ces fruits et ces fleurs; dévore ensuite sans pitié, les poissons, les oiseaux et tous les animaux de la terre, à mesure qu'ils tomberont sous la faulx du tems, et lorsque l'homme se sera reproduit, je m'établirai parmi sa race; j'infecterai

ses pensées, ses paroles, ses actions, et j'en ferai ta dernière et plus douce victime.

A ces mots ils se séparent et prennent des routes différentes, l'un et l'autre également occupés de répandre dans chaque chose des semences plus ou moins actives de destruction et de mort. Du haut de son trône sublime l'éternel fut frappé de ce spectacle, et fit entendre ces mots aux ordres brillans qui l'entouroient.

Voyez avec quelle ardeur ces dogues d'enfer s'avancent pour dévaster la terre, cette terre que je créai si belle et si parfaite, et qui le seroit encore si l'homme n'en avoit ouvert l'accès à ces monstres destructeurs. Ce n'est pas lui cependant, c'est moi qu'on accuse d'imprudence, c'est moi que calomnie Satan et sa secte infidelle; il semble, à leurs indécentes railleries, que je suis moi-même d'intelligence avec mes fiers ennemis, et qu'égaré par un transport de colère, j'aie abandonné à leurs barbares fureurs

le lieu du monde le plus semblable au ciel. Ils ne savent pas que si j'en ai permis l'entrée à ces chiens dévorans, c'est pour qu'ils lèchent de leur langue avide la tache qu'a laissé le péché, qu'ils se remplissent avec excès de cet impur venin, et qu'au premier coup de ton bras victorieux, ô mon fils bien-aimé! et le péché et la mort, et l'insatiable sépulchre, tombent et se précipitent à travers l'abîme du chaos; l'enfer les recevra dans sa gueule dévorante, et ses dents meurtrières se refermeront aussitôt pour jamais. La terre et les cieux reprendront alors leur pureté première, et ne la perdront plus; mais il faut auparavant que le crime s'expie, et que la malédiction prononcée s'accomplisse.

Il dit : et, des chœurs célestes, s'élèvent mille chants de triomphe, pareils au mugissement des mers. Tes voies sont justes, ô tout-puissant! tes decrets sur tes ouvrages sont remplis d'équité. Qui peut obscurcir ta gloire ? Et s'adressant ensuite à son fils chéri, ils

célébrèrent ce futur rédempteur du genre humain, qui tirera du fond de l'abîme, ou fera descendre du haut de l'empirée, une nouvelle terre et des cieux nouveaux: tels furent leurs chants.

Cependant le créateur appella par leurs noms les principaux d'entre ses anges, et les chargea de faire exécuter différens changemens qu'exigeoit l'état actuel des choses.

Et d'abord ces ministres puissans ordonnent au soleil de diriger son cours et ses rayons de manière à affecter la terre d'une chaleur et d'une froidure presque insupportables; ils lui commandent d'appeller du fond du nord l'hiver décrépit, et du midi les brûlantes ardeurs du soltice. Ils règlent les fonctions de la blanche lune, ils tracent les mouvemens des cinq autres planètes, et les suivant dans leurs différens aspects, ils fixent le moment également funeste de leur opposition et de leur conjonction. Les étoiles fixes apprennent à verser leurs influences malignes; quelques-unes

sont marquées pour exciter les tempêtes, soit en se levant, soit en tombant avec le soleil. Les vents connurent leurs retraites; ils surent quand ils en devoient sortir, pour confondre à grand bruit le ciel, la terre et les mers. Le tonèrre apprit à rouler la terreur sous les sombres voûtes de l'empirée. On dit que ces mêmes anges, selon l'ordre qu'ils reçurent d'incliner de plus de vingt degrés les pôles de la terre sur l'axe du soleil, réunissant leurs forces, renversèrent, non sans peine, l'équilibre du globe central; d'autres prétendent que le soleil, docile à la voix de son maître, détourna ses coursiers dans la même distance de la ligne équinoxiale pour monter par le taureau, les sept sœurs atlantiques, et les jumeaux de Sparte, jusqu'au tropique du cancer, et de-là descendre par le lion, la vierge et la balance, jusqu'au capricorne, distribuant dans sa route les diverses saisons aux différens climats. Sans ce changement, de riantes fleurs auroient paré la

terre d'un éternel printems ; elle eût joui d'un cercle de jours égaux aux nuits ; les habitans des cercles pôlaires eussent été les seuls privés de cette faveur ; mais, pour les en dédommager, le soleil n'eût jamais cessé de luire à leurs yeux ; sans cesse, sur l'horison, il n'auroit eu pour eux, ni lever, ni coucher, et le froid Estotilant n'auroit pas plus connu la neige que les terres au sud du détroit de Magellan. Mais à la vue du coupable festin de nos pères, ainsi que depuis à celle du banquet de Thieste, le soleil s'écarta de sa route, et le monde fut livré tout-à-tour au feu des étés, à la glace des hivers.

Ces changemens dans les cieux en produisirent, par degrés, de semblables sur la terre. Les astres lancèrent de malignes influences ; les airs furent infectés de brouillards, de vapeurs, d'exhalaisons brûlantes et pestilentielles. Déjà, brisant leurs prisons d'airain, accourent, du fond du nord et du pays des Samoyedes, et Borée et Cœcias, et Thras-

cias et le bruyant Argestes. Armés de neige et de glace, de grêle et de tempête, ils renversent les forêts, ils bouleversent les mers. Dans une direction opposée s'élancent avec une égale furie, des bords de Serraleona et des portes du midi, le Notus et le noir Afer entouré de nuages orageux; et tout au travers de la mêlée, se précipitent aussi rapidement les vents d'orient et d'occident, Eurus et Zéphirus, au milieu de leurs fougueux collatéraux, Sirocco et Libechio.

Ainsi le désordre de la nature commença par les choses inanimées. Bientôt la discorde, fille du péché, à la suite de la féroce antipathie, introduisit la mort au milieu des animaux. Quadrupèdes contre quadrupèdes, oiseaux contre oiseaux, poissons contre poissons, tous se font la guerre, tous quittent l'herbe tendre pour s'entre-dévorer. L'homme ne leur imprime plus de respect; ils le fuient, en lançant sur lui des regards étincelans de colère.

Du fond des bois sombres où il s'aban-

donnoit au désespoir, Adam vit une partie de ces affreux bouleversemens; mais il en éprouvoit encore de plus cruels au-dedans de lui-même, et son cœur, flottant au gré d'un océan de passions tumultueuses, chercha quelque soulagement dans ces tristes plaintes.

O de quelle félicité, dans quel gouffre de maux je suis précipité! Est-ce donc pour cette fin que la création est sortie du néant? Et moi la gloire de ce superbe ouvrage, moi le favori de l'éternel, en suis-je donc devenu l'horreur, et faut-il aujourd'hui me dérober aux regards d'un maître que je revoyois naguères avec tant de plaisir? Eh bien! je m'y soumets à cette fin déplorable, pouvu qu'elle soit la fin de ma misère; je l'ai méritée, je la supporterai. Mais, hélas! ce n'est point assez, mon être doit se reproduire, et tout ce qui en sortira sera malheureux comme moi. O paroles, jadis si douces, et maintenant si déchirantes à mon oreille, croissez et multipliez! Eh! que puis-je faire croître, que puis-je multi-

plier, que des malédictions sur ma tête? Quel est, de tous mes descendans, celui qui ne maudira pas ma mémoire, en traînant la chaîne de maux dont je l'aurai accablé? Ils s'écrieront tous : périsse l'infame auteur de nôtre naissance; voilà, Adam, les remercimens que nous te devons, et ces remercimens seront des exécrations. Ainsi, à mes propres peines se joindront celles de ma postérité, qui retomberont pesamment sur mon ame comme vers leur centre naturel. O que de longues douleurs vont payer chèrement les courts plaisirs du paradis!

Mais toi qui m'as créé, t'avois-je prié d'animer l'argile et de me faire homme! T'avois-je sollicité de me tirer des ténèbres, et de me placer dans ce jardin de délices? Puisque je n'ai pas concouru à mon existence, ne seroit-il pas juste de me rendre à ma poussière, moi qui desire y retourner, moi qui suis prêt à rapporter tout ce que j'ai reçu, et qui me sens incapable de remplir les

trop difficiles conditions que tu as mises à la garde d'un bien que je n'ai pas recherché? La perte de ce bien n'étoit-elle pas une punition suffisante? et falloit-il y ajouter le sentiment d'une éternelle misère? Non, je ne puis rien comprendre à ta justice. Que dis-je? Ah, malheureux! sois vrai; tes objections sont trop tardives. Il falloit les faire lorsque tu entendis la loi qui t'étoit imposée; tu y as souscrit, tu en as reçu le prix, et tu veux te soustraire à tes engagemens! Dieu t'a créé, dis-tu, sans ton consentement. Eh quoi! si ton fils coupable s'écrioit : pourquoi m'as-tu donné le jour? je ne l'ai pas demandé. Recevrois-tu cette insolente excuse? Et cependant tu n'aurois obéi, en le formant, qu'à l'irrésistible loi de la nature. Mais toi, c'est de son seul mouvement, c'est par son propre choix que dieu t'a créé; il t'a créé pour le servir; ton bonheur étoit une grace, ta punition une justice. Allons, je me soumets, être suprême, ton jugement est équitable;

je suis poussière, et je retournerai en poussière. O moment desiré ! pourquoi tardes-tu donc à le faire paroître? pourquoi vis-je encore? pourquoi, le jouet de la mort, suis-je entraîné dans une éternité de peines ? Avec quelle joie j'entendrois mon dernier arrêt, et l'ordre de retourner en une terre insensible ! avec quelle satisfaction je me coucherois sur le sein de cette mère chérie ! Là je reposerois, je dormirois d'un sommeil tranquille; la redoutable voix du tout-puissant ne toneroit plus à mon oreille; plus de terreur d'un plus affreux destin pour moi ni pour ma postérité. Cependant un doute m'agite encore; je crains de ne pouvoir mourir tout entier, je crains que ce pur souffle de vie, que cet esprit que dieu inspira au sein de l'homme, ne survive au limon qui l'enveloppe. Qui sait si je serai détruit dans le tombeau ? Qui sait si, dans cet effroyable asyle, je ne serai pas une vivante mort? O s'il étoit ainsi, quel horrible avenir! Mais quoi, ce souffle,

cette pure essence, ce principe moteur a seul péché; seul il a reçu la vie, et le corps, qui lui sert d'enveloppe, n'a part à l'un ni à l'autre. Tout mon individu périra donc à la fois. Arrêtons-nous à cette idée consolante, puisqu'il n'est pas donné à l'esprit humain d'en savoir davantage. Que le tout-puissant soit infini; mais, si ce n'est son courroux, que l'homme du moins finisse. Son arrêt l'y condamne; et d'un être ainsi dévoué à la mort, le créateur ne peut faire un objet d'éternelle vengeance; il ne peut rendre le fini infini. Ce seroit une étrange contrariété, un prodige qui attesteroit sa foiblesse plutôt que son pouvoir; ce seroit étendre ses rigueurs au-delà du tombeau, au-delà des loix de la nature, qui, dans tous ses mouvemens, consulte moins ses forces que celles des objets soumis à son action. Mais si la mort n'est pas ce que j'imagine, si, loin de détruire le sentiment d'un seul coup, c'est une longue chaîne de maux jettée dès ce moment à jamais sur moi et sur

toute la nature. Ah dieu! à cette idée tout mon corps frissonne; je crois voir la foudre tomber en éclats sur ma tête! La mort et moi nous serons donc éternels, incorporés ensemble, et toute ma postérité sera maudite en moi. Quel héritage, ô mes enfans! que ne puis-je vous le ravir! que ne puis-je le dévorer tout entier! Privés d'un tel patrimoine, combien vous béniriez celui que vous allez charger d'exécrations! Ah! faut-il que, pour la faute d'un seul, l'espèce entière soit condamnée sans être coupable? Sans être coupable! et peut-il rien sortir de moi qui ne soit corrompu, qui ne soit dépravé dans toutes ses facultés, et prêt non-seulement à suivre, mais à donner l'exemple du crime que j'ai commis? Est-ce avec de tels penchans qu'un cœur peut être pur aux yeux de dieu? . . . .

Me voilà donc enfin forcé de justifier ce grand être. Toutes mes subtilités sont vaines, tous mes raisonnemens frivoles, et tant de détours ne servent qu'à me

ramener sans cesse à ma propre conviction. C'est moi, moi seul qui suis la source de tous les maux. N'ai-je pas desiré d'être aussi le seul objet de la colère céleste ? Insensé ! comment supporterois-tu un fardeau plus pesant que la terre, plus pesant que le monde entier ? Et que te serviroit de le partager avec cette femme perverse ? Ainsi, dans tes desirs et dans tes craintes, tu ne trouves aucun espoir de consolation, tout te convainc également qu'il n'a jamais été, qu'il ne sera jamais d'être aussi misérable que toi, et que le seul Satan peut t'être comparé par le crime et par la punition. O conscience, dans quelles horreurs tu m'as précipité ! Comment en sortir ? qui me tirera du sein de ce vaste abîme, où chaque pas redouble mes cruelles allarmes ?

Tels étoient les tristes gémissemens dont Adam faisait retentir le silence de la nuit ; nuit affreuse et qui, au lieu de cette douce et salutaire fraîcheur dont elle étoit accompagnée avant la chûte de

l'homme, maintenant chargée d'épaisses ténèbres, n'exhaloit plus que d'humides et funèbres vapeurs, où l'imagination troublée du coupable, voyoit mille phantômes effrayans. Il étoit seul, étendu sur la terre, sur la froide terre; souvent il maudissoit sa naissance, aussi souvent il accusoit la mort trop lente à remplir la vengeance céleste; pourquoi, s'écrioit-il, la mort tarde-t-elle à venir? Pourquoi suspend-elle le coup si desiré qui doit m'anéantir? La vérité seroit-elle trompeuse? La justice seroit-elle injuste pour moi seul? En vain je l'appelle, en vain je l'implore; ses pas toujours tardifs mesurent lentement l'espace, et la mort ne paroît point. O bois, fontaines, collines et vallées, hélas! ma voix enseigna jadis d'autres sons à l'écho de vos heureux ombrages.

Eve étoit assise à l'écart, plongée dans une profonde douleur. A la vue de celle de son époux elle se lève, et s'approchant de lui, elle essaie de calmer, par

de douces paroles, la violence de ses transports : mais il la repousse en lui lançant un regard sévère.

Loin d'ici, serpent; va, tu mérites bien ce nom, toi qui, liguée avec ce vil reptile, n'est ni moins fausse, ni moins odieuse. Que te manque-t-il, que sa forme et sa couleur, pour annoncer la duplicité de ton ame, pour inspirer à toutes les créatures une défiance de toi, et les écarter des pièges où les entraîne ta beauté, ce masque séducteur qui cache avec tant d'art un si noir intérieur? Je serois encore heureux sans toi, sans ton orgueil, ton fol orgueil qui dédaigna ma prudence, et rejetta mes conseils au moment du danger; tu brûlois de paroître, fut-ce aux yeux de Satan même, tu te flattois de le soumettre; je te crois en effet capable de résister à ses attaques, je te laisse aller : il paroît, et tu deviens son esclave! et tu m'entraînes dans tes fers! Insensé, j'ignorois que tout cet étalage de vertu n'étoit qu'un vain simulacre; j'oubliois que cet être si

parfait n'étoit qu'un vil embrion; qu'une côte informe extraite de mes flancs, comme superflue, et qui auroit dû pour toujours être jettée à l'écart, aussi-tôt qu'elle en fut arrachée. O pourquoi le sage, le grand être qui remplit les cieux d'esprits tous du seul sexe mâle, mit-il cette nouvelle créature sur la terre? Pourquoi cette belle imperfection dans la nature? L'homme ne pouvoit-il, ainsi que l'ange, subsister sans femme? N'avoit-il aucun autre moyen de se perpétuer? Que de calamités l'isolement de son espèce eût épargnées au monde! Quels désordres naîtront dans tous les âges de son mélange avec une race perfide! L'infortuné n'aura jamais la compagne qui lui convient; le hasard, un moment d'erreur, disposeront de sa main; s'il fait un choix, rarement il sera rempli. L'ingrate, à ses yeux, lui préférera un scélérat comme elle; ou si le cœur qu'il aime est digne de lui, s'il est payé de retour, des parens traverseront sa passion; et lorsqu'enfin sa maîtresse sera

libre d'y répondre, il sera déjà lié, il sera déjà tombé sans retour sous le joug d'une ennemie, l'objet de sa haine ou de son mépris. Ainsi la vie de l'homme sera tissue de chagrins, et la paix de sa maison incessamment détruite.

Après ces mots il se détourne pour s'éloigner; mais, sans se rebuter, les yeux noyés de larmes, les cheveux en désordre, Eve tombe à ses pieds qu'elle embrasse, et d'une voix suppliante et plaintive elle implore son pardon.

O cher Adam, lui dit-elle, ne m'abandonne pas! Le ciel est témoin de l'amour sincère, de la vénération que je te porte en mon cœur; il sait que si je l'ai offensé c'est innocemmeut, après avoir été cruellement trompée. Je suis à tes genoux, je les presse, entends mon humble prière. Rends-moi tes doux regards, le soutien de ma vie; rends-moi ton assistance, tes conseils dans cette horrible extrémité; tu es ma seule force, mon seul appui. Où fuir, où me refugier, si tu me délaisses? Hélas! il ne nous reste peut-

être qu'une heure de vie, passons-la du moins en paix. Notre offense est commune, nous avons le même ennemi, unis ta haine à la mienne pour le combattre; ne l'étends pas sur moi; je suis déjà punie, je suis déjà plus à plaindre que toi-même. Tu n'as péché que contre dieu, mais j'ai péché contre dieu et contre toi. Oui, je vais retourner au lieu où notre jugement fut prononcé; là j'éleverai mes cris, ils perceront le ciel; je le conjurerai de détourner le trait vengeur de ta tête, de ne frapper que moi, que moi, seule cause de tous les maux, que moi, seul et juste objet de toute sa fureur.

Elle finit en versant un torrent de pleurs; son humble posture, l'aveu de sa faute, son profond repentir, excitèrent la pitié dans le cœur d'Adam. Il se sentit ému en voyant à ses pieds une créature si belle, naguères sa vie et ses seules délices, en la voyant éperdue sous le poids de sa misère, redemander l'ami, le protecteur qu'elle avoit offensé.

A ce spectacle la colère s'éteignit dans son sein, et par ces paroles de paix il releva son courage abattu.

Infortunée, qui brûles encore de t'exposer à de nouveaux hasards, tu voudrois attirer tout le châtiment sur toi seule ; hélas! tu ne peux supporter tes propres peines, tu ne peux soutenir les seules approches de la vengeance divine, mon indignation suffit pour t'accabler. Ah ! si les prières pouvoient changer les décrets éternels, je te devancerois au lieu du jugement; à ma voix, qui s'éleveroit au-dessus de la tienne, l'orage entier tomberoit sur ma tête; il épargneroit ta foiblesse, il respecteroit un sèxe sans défense qui me fut confié, et que j'ai mal gardé. Lève-toi, cessons de nous tourmenter l'un et l'autre de reproches, notre propre cœur nous en fournit assez. Puisque la mort n'est pas un retour subit au néant, puisque c'est une longue agonie, ne disputons plus qu'à qui saura le mieux en adoucir l'horreur, le mieux charmer ce tyran

barbare qui s'avance à pas lents vers l'avenir. O terrible avenir! ô postérité trop malheureuse!

Sortant alors de l'excès de son abattement, Eve répondit :

Je sais, cher Adam, combien j'ai désormais peu de droits à ta confiance. Cependant puisque tu daignes me la rendre, toute indigne que j'en suis, ce n'est pas assez; j'espère que tu me rendras encore ton amour, la seule consolation de ta triste épouse, soit qu'elle vive, soit qu'il lui faille mourir. Ecoute le dessein que j'ai conçu : il est affreux, mais nos maux sont extrêmes, et c'est le seul moyen de les adoucir ou de les terminer. Tu sens tout ce qu'il en coûte pour faire des malheureux, pour jetter sur une terre maudite des êtres misérables qui, au bout d'une carrière de douleurs, seront la proie du plus abominable des monstres; sauvons-leur ce sort cruel, nous le pouvons; ils n'ont pas encore vu le jour, qu'ils ne le voient jamais; seuls et sans postérité, restons

toujours de même. Par-là l'insatiable mort sera frustrée de son attente, et ses flancs avides n'engloutiront que nous. Mais s'il te semble trop difficile de renoncer aux doux épanchemens de l'amour, aux devoirs sacrés de l'hymen, en présence de l'objet chéri, l'œil ravi de ses charmes, l'oreille enchantée de son entretien; s'il te paroît trop cruel, et ce seroit en effet le comble des tourmens, de languir sans espoir près d'une tendre épouse, qu'un même feu consume, prenons un autre parti, affranchissons d'un seul coup et nous et notre postérité; cherchons la mort, et si nous ne la trouvons pas, que nos propres mains y suppléent. Eh! pourquoi vivre éternellement dans les transes, tandis qu'il est tant de chemins qui mènent à la mort, tandis que nous pouvons choisir le plus court de tous? Que la destruction tombe avec nous dans le même tombeau..... Sa voix s'arrête à ces mots, étouffée par la violence du désespoir; elle est tourmentée de l'idée de

la mort, dont la pâleur est déjà sur son visage. Mais Adam ne se rend point à ses conseils; son esprit plus attentif, rassemblant toutes ses forces, s'élève vers un avenir plus heureux.

Chère Eve, lui dit-il, le mépris que tu fais de la vie annonce en toi quelque chose de plus précieux qu'elle; mais il est indigne de ce principe sublime de chercher sa propre destruction; c'est une fureur qui prouve moins d'indifférence pour le monde, que de regret d'en avoir perdu les douceurs. Vainement regarderois-tu le trépas comme le terme de ta misère; vainement tu te flatterois d'échapper dans la tombe aux traits vengeurs de l'éternel, ils sont dirigés par une main trop sûre, et ses coups sont inévitables. Tremble plutôt de rallumer sa colère, en voulant éluder ses jugemens; tremble qu'il ne fasse vivre éternellement en toi cette mort que tu brûles d'obtenir.

Il est un parti plus sage; c'est, ce me semble, celui qui s'offre à mon esprit,

lorsque je fais attention à ces termes de notre arrêt : « ta race brisera la tête du » serpent ». Misérable satisfaction, si ces mots ne regardoient, comme je le pense, notre grand ennemi, ce Satan qui prit la forme du serpent pour tendre le piège où nous sommes tombés. Écraser sa tête seroit sans doute une douce vengeance, et nous la perdrions en nous donnant la mort, ou en adoptant la résolution que tu proposes, de vivre sans enfans. Par-là notre adversaire échapperoit à son supplice, et nous aggraverions le nôtre. Rejettons donc ces idées de suicide, ces projets d'une stérilité destructive de tout espoir, enfans de l'orgueil et du dépit, de l'impatience et de l'esprit de révolte contre dieu, contre son joug si justement imposé sur nos têtes. Rappelle-toi avec quelle bonté il nous a entendus, combien son jugement fut doux, comme il le prononça sans colère et sans outrage. Lorsque nous nous attendions à une

subite dissolution de notre être, lorsque tout nous persuadoit que tel devoit être l'effet de la mort annoncée, ta seule punition fut de ressentir, dans l'enfantement, des douleurs que la vue du fruit de tes entrailles récompensera d'une prompte joie; et moi, je fus à peine effleuré par le trait qui tomba sur la terre. Je n'obtiendrai ma nourriture qu'en travaillant; eh bien, quel malheur! L'oisiveté en eût été un plus grand; ce travail sera mon soutien. Tu vois que notre juge prévoyant n'a pas attendu nos demandes pour nous garantir des attaques du froid et du chaud; tout indignes que nous sommes de ses soins, d'une main compatissante il a couvert notre nudité, et sa miséricorde a égalé sa justice. Combien nos prières nous rendront encore plus favorables son oreille et son cœur! Il nous enseignera les moyens d'éviter l'inclémence des saisons. Déjà, sous un ciel devenu inconstant, des nuages de pluie, de neige

et de grêle, obscurcissent le front des montagnes ; déjà frémissent les vents humides et fougueux, dispersant la vaste chevelure de ces arbres majestueux. Ces signes nous avertissent de chercher quelque retraite mieux close, de découvrir quelque chaleur étrangère capable de ranimer nos membres engourdis, soit en réunissant sur des feuilles sèches les rayons de l'astre du jour, avant qu'il nous abandonne à la froide nuit, soit en les allumant par le choc de deux cailloux, ainsi que nous avons vu tantôt les vents faire jaillir, du sein de deux nuages qu'ils poussoient rapidement en sens contraire, une flamme qui a dévoré l'écorce résineuse du sapin. Il sortoit de cet incendie une douce chaleur qui auroit pu remplacer celle du soleil. Le créateur ne refusera pas de nous apprendre à nous servir de ce feu ; il nous révélera même sans doute quelque autre adoucissement aux suites terribles de notre crime. Ainsi, à l'aide de ses généreux secours, nous pourrons encore espérer de couler

tranquillement le reste de nos jours, jusqu'au moment où nous rentrerons dans le sein de la terre, notre première demeure et notre dernier azyle. Retournons donc au lieu où nous avons été jugés ; là, tombons respectueusement prosternés devant ce dieu de bonté, confessons-lui nos fautes, implorons sa clémence. Que nos pleurs, coulant sur la terre, que nos sanglots, élancés dans les airs du fond de nos cœurs contrits, attestent notre repentir sincère, notre soumission profonde ; n'en doutons point, il s'appaisera, il nous pardonnera. Et lorsqu'il sembloit le plus irrité contre nous, lorsque sa voix tonnoit avec le plus de violence, qu'avons-nous jamais vu dans ses yeux sereins, que pitié, grace et tendresse?

Ainsi parla notre père pénitent, et son épouse partagea ses remords. Tous deux retournèrent au lieu où ils avoient été jugés ; tous deux, tombant respectueusement prosternés devant le dieu de bonté, confessèrent leurs fautes, et

implorèrent sa clémence. Leurs larmes coulant sur la terre, leurs sanglots élancés dans les airs du fond de leurs cœurs contrits, attestèrent leur repentir sincère et leur soumission profonde.

FIN DU CHANT DIXIÈME.

CHANT ONZIÈME.

C'EST ainsi qu'ils prioient accablés de repentir, et le front dans la poussière. Du haut de son trône de miséricorde, la grace prévenante étoit descendue dans leurs cœurs ; elle en avoit ôté la pierre, elle avoit fait naître à sa place une chair nouvelle féconde en soupirs ardens, qui s'élevoient dans les cieux avec une rapidité que n'auroit point eu la plus fervente oraison. Moins grand dans son infortune, moins sublime dans ses demandes, fut ce couple fabuleux si renommé depuis dans l'antiquité, Deucalion et la chaste Pirrha, lorsque, prosterné au pied des autels de Thémis, il imploroit la restauration du genre humain submergé.

Les prières de nos premiers pères fendirent le sein des nues sans s'écarter, sans être arrêtées ou dispersées par les

vents envieux. Arrivées dans l'enceinte céleste, elles furent présentées devant le trône de dieu par son illustre fils, au milieu des nuages d'encens qui fumoient sur l'autel d'or, et ce puissant protecteur de l'homme commença sa médiation en ces termes :

Honoré du ministère de tes autels, je t'apporte, ô mon père ! avec l'encens qui s'élève de ce vase d'or, les vœux et les soupirs de l'homme. Ces fruits, les premiers que ta grace ait fait naître dans son cœur contrit, l'emportent, par leur parfum exquis, sur tous ceux qu'avant la perte de son innocence, sa main laborieuse avoit pu faire produire aux arbres du paradis. Daigne prêter l'oreille à ses prières, entends ses soupirs muets. Il ne sait en quels termes t'invoquer ; permets à ma voix de le défendre et d'interprêter sa douleur ; permets-moi de lui servir de victime propitiatoire, et, chargé de toutes ses œuvres, d'épurer les bonnes par mes vertus, et d'expier les autres par ma mort. Qu'une odeur

de paix se répande de mon sein sur le genre humain, qu'il trouve grace à tes yeux, et qu'il achève le nombre de ses tristes jours jusqu'au moment où le trépas, exerçant des loix que je voudrois, non pas révoquer, mais adoucir, lui ouvre les portes d'une vie plus parfaite : là, dans la joie et la béatitude, tout mon peuple ne fera qu'un avec moi, comme je ne fais qu'un avec toi.

Le front serein et sans nuages, le père céleste lui répondit : ô mon fils! je reçois tes offres, je consens à ta demande; je l'avois déjà prévenue dans mes décrets : mais les loix que j'ai prescrites à la nature ne permettent pas à l'homme d'habiter plus long-tems le paradis. La pureté des élémens de cet immortel séjour, inconciliable avec tout mélange profane, rejette cet être chargé de souillure; que sous un autre ciel, un air grossier, des alimens corruptibles, disposent, par dégrès, sa substance à la dissolution qu'a commencée le péché, ce monstre dont le souffle destructeur

infeste déjà l'univers. Je l'avois doué, en le créant de deux superbes dons, le bonheur et l'immortalité : après la perte de l'un, l'autre ne serviroit qu'à éterniser sa misère. J'appelle la mort près de lui; la mort est son dernier secours; c'est par elle qu'au bout d'une carrière pénible rectifiée par la foi, sorti tout-à-coup du sommeil avec les justes, il commencera une seconde vie sous un ciel et dans un monde nouveau. Mais rassemblons tous les habitans de ces lieux fortunés; ils ont vu comment j'ai traité les anges rebelles; qu'ils soient pareillement témoins de l'exécution de mes jugemens sur l'homme, et que cet exemple fortifie encore leur solide vertu.

Il dit : et son fils ordonne, par un signal éclatant, au brillant ministre préposé à la garde du trône, d'emboucher la trompette, la même peut-être qui se fit entendre dans Oreb, lorsque dieu y descendit, et qui fera frémir les airs au jugement dernier. Le souffle de l'ange remplit toute la voûte céleste.

Les enfans de lumière goûtoient les charmes d'une douce société, assis à l'ombre des bosquets d'amaranthe, au bord des fontaines, sur les rives du fleuve de vie; ils se lèvent, ils accourent au bruit de l'airain sonore; ils prennent leurs places dans le conseil; et du haut de son trône suprême, le tout-puissant leur fait entendre en ces mots sa volonté souveraine.

O mes enfans! voilà l'homme devenu semblable à l'un de nous, depuis qu'il a mangé du fruit défendu. Qu'il soit bien vain de savoir qu'il a perdu le bien et fait naître le mal; mais plus heureux cent fois si, satisfait de la jouissance de l'un, il eût à jamais ignoré l'autre. Maintenant il pleure, il gémit, il prie accablé de repentir; c'est moi qui produis en lui ces mouvemens; si je les suspendois un moment, si je l'abandonnois à lui-même, je connois son cœur, je sais combien il est léger et changeant, il m'oubliroit aussi-tôt. Pour empêcher que, d'une main portée au comble de

l'audace, il ose encore cueillir et manger du fruit de vie, pour le priver des faveurs, ou plutôt des chimères de l'immortalité, j'ai résolu de l'éloigner du paradis, et de l'envoyer sur la terre, d'où il est sorti, pour la cultiver et l'habiter; c'est désormais la demeure qui lui convient le mieux.

C'est toi, Michel, que cet ordre regarde. Accompagné d'une troupe de guerriers flamboyans, que tu choisiras entre les chérubins, étouffe les nouveaux complots que l'ennemi pourroit former, soit en faveur de l'homme, soit pour envahir le domaine qu'il va quitter. Hâte-toi, chasse du paradis de dieu ce couple criminel; que les profanes sortent du lieu saint; lance contre eux et contre leur postérité l'arrêt d'un éternel bannissement. Que ton front toutefois ne s'arme pas de terreur, que ta voix ne tone pas en prononçant cette fatale sentence; déjà noyés de larmes, ils succomberoient sous le poids de leur misère. Accorde-leur, au contraire,

quelque consolation, s'ils obéissent patiemment; révèle à Adam ce qui se passera dans la suite des tems, ainsi que je te l'inspirerai; flatte-le de l'alliance que j'ai renouvellée avec les enfans de la femme; qu'ils sortent affligés, mais tranquilles. Tu placeras un corps de chérubins à l'entrée orientale du jardin, qu'on y voie une épée étincelante s'agitant dans les airs, pour en rendre l'approche effrayante, pour empêcher que le paradis ne devienne le repaire des esprits impurs, que mes arbres ne soient leur proie, et que le fruit de vie ne serve une seconde fois à tromper l'homme.

Il dit : et le puissant archange est prêt pour la descente, accompagné de la brillante cohorte des fidèles chérubins. Chacun d'eux, tel qu'un double Janus, réunit quatre visages sur un corps tout parsemé d'yeux. Plus nombreux, plus vigilans que ceux d'Argus, ni la flûte ravissante de Mercure, ni sa baguette somnifère, n'auroient pu les fermer.

Cependant Leucothoé quittoit sa couche paisible pour saluer de nouveau le monde des rayons de sa lumière sacrée, et déjà les parfums de la fraîche rosée se répandoient sur la terre lorsqu'Adam et Eve finirent leurs prières. Le ciel en ce moment les anima d'un nouveau courage ; une nouvelle espérance naquit en eux du sein du désespoir, et, l'ame pénétrée d'une joie que tempéroit cependant un reste de frayeur, Adam adressa ces douces paroles à sa compagne :

O Eve ! je conçois facilement comment l'homme tient ici-bas tous ses plaisirs du ciel; mais que cet être borné ait quelque influence dans le séjour de l'éternel, qu'il occupe son esprit ou détermine sa volonté, c'est ce que la raison ne peut admettre ; et cependant il semble que mes humbles vœux aient monté jusqu'à son trône sacré. Car depuis que mon cœur s'est humilié devant lui, je crois le voir plein de douceur et de clémence tendre l'oreille à mes prières,

et les exaucer avec bonté ; la paix est rentrée dans mon ame, et sa promesse revient à ma mémoire : » ta race écra-« sera ton ennemi «. Cette promesse, que l'excès de mon trouble m'avoit empêché de remarquer, me persuade maintenant que l'amertume de la mort est passée, et que nous vivrons. Je te salue donc, ô Eve ! ô toi qui, justement appellée la mère du genre humain, seras la mère de tous les êtres vivans, puisque tu le seras de l'homme, pour qui tous les êtres respirent.

Un tel titre, répondit Eve d'une voix douloureuse et touchante, convient mal à une criminelle qui, formée pour être ton soutien, t'a plongé dans le précipice ; elle mérite bien plutôt le reproche, la défiance et la haine. Qu'il est infini dans sa clémence, ce juge qui veut me rendre une source de vie, moi qui la première ai tout infecté de la mort ! Et toi aussi, tu me pardonnes, tu daignes m'honorer d'un nom dont je suis si peu digne. Le sommeil durant la nuit entière

n'a point fermé nos yeux, et cependant la campagne nous appelle au pénible travail qui nous a été imposé ; l'aurore indifférente à nos peines, ouvre en riant sa carrière semée de roses ; partons. Désormais attachée près de toi, je te suivrai jusqu'à la fin du jour par-tout où t'entraînera le travail. Si ce travail est rude, ce jardin est charmant ; et tant que nous l'habiterons, peut-il exister quelque peine pour nous. Vivons-y donc, et, malgré la dégradation où nous sommes tombés, vivons-y contens. Tel fut le discours, tels furent les vœux de l'humble compagne d'Adam ; le destin ne les ratifia pas.

Cependant la nature signaloit déjà son changement. Après un instant de lumière, les cieux s'éclipsent tout-à-coup ; l'oiseau de Jupiter fond du haut des nues sur deux autres oiseaux du plus superbe plumage ; et, devant les pas rapides du roi des forêts, se précipite du sommet de la montagne un timide faon avec sa jeune compagne,

couple charmant, l'ornement des bois; ils fuient vers la porte orientale du paradis. Adam le suit de l'œil, et, le cœur plein de trouble, il rompt le silence en ces termes:

O Eve ! nous sommes menacés de quelque grand événement ! Ces signes muets de la nature, s'ils n'annoncent pas l'exécution des décrets éternels, nous avertissent du moins de ne pas fonder sur les lenteurs de la mort la persuasion d'une trop douteuse impunité. Plongés dans d'épaisses ténèbres sur ce que sera désormais notre vie, sur la durée qui nous en reste, le ciel nous rappelle que nous sommes poussière, qu'il faut y retourner et n'être plus. Eh ! sans cela, que signifieroit le double spectacle, offert à nos yeux sur la terre et dans les airs, d'animaux poursuivis et fuyant vers l'orient ? Pourquoi ce point de l'horison se couvriroit-il d'un sombre voile, avant que le jour eût atteint le milieu de sa carrière ? Qu'annonceroit ce nuage à l'occident

brillant de tout l'éclat de l'aurore ? Il descend lentement, traçant après lui sur le firmament azuré un long sillon de lumière ; il semble renfermer quelque objet céleste.

Il ne se trompoit pas. La cohorte divine descendoit en ce moment au milieu d'une nue de jaspe : elle s'arrêta sur une haute colline. Quel superbe spectacle pour Adam, si ses yeux n'avoient été obscurcis par le trouble et la terreur ! Les champs de Mahanim, couverts de tentes et de soldats éclatans, en furent un moins auguste pour Jacob ; et moins imposant fut le camp de feu allumé sur le mont de Dothan contre le roi de Sirie, ce vil brigant qui, dans le dessein de surprendre un seul homme, fit, sans la déclarer, la guerre à tout un peuple.

Le prince des hiérarchies, laissant ses brillans guerriers sur la hauteur, tout prêts à prendre possession du jardin, s'avança seul vers la retraite de nos premiers pères. Adam l'apperçut de loin,

et, tandis qu'il s'approchoit, il tint ce ce discours à Eve :

O Eve ! voici peut-être quelque grand éclaircissement sur notre destinée : je vois sortir de dessous le nuage éclatant qui couronne cette montagne un habitant du séjour céleste ; ce n'en est sûrement pas un des moins distingués ; à la majesté brillante qui l'environne, il paroît plutôt qu'il est du rang des princes ou même des souverains. Il marche d'un pas grave et imposant, également éloigné de cet air menaçant qui imprime la terreur, et de la douce familiarité de Raphaël qui inspire la confiance. Je vais l'aborder avec respect ; tel est mon devoir, le tien est de te retirer,

Il dit : et l'archange est déjà près de lui, il n'a plus la forme céleste. Pour parler à un homme, il en a pris l'apparence. Sur sa brillante armure flotte un manteau d'une pourpre plus vive que celle de Mélibée ou de Sarra, dont jadis, dans les jours de fête, se paroient les

rois et les héros ; Iris même en avoit teint la trame ; son casque relevé laissoit voir sur son visage ce moment superbe où finit la jeunesse et commence l'âge viril. A son côté étincelle comme le zodiaque une épée, la terreur de Satan, et dans sa main est une lance. Adam fait une salutation profonde ; l'ange soutient la haute dignité de sa mission, et sans s'incliner, il déclare ainsi le sujet de sa visite.

Les décrets de l'éternel, ô Adam ! n'ont pas besoin de préambule. Qu'il te suffise de savoir que tes prières ont été entendues, et que la mort, qui devoit suivre ta désobéissance, s'arrête au moment de saisir sa proie ; ton maître veut bien t'accorder un certain nombre de jours pour te repentir, pour effacer ton crime à force de vertus. Peut-être alors s'appaisera-t-il ; peut-être te dérobera-t-il pour jamais à l'avide main du trépas. Cependant il ne te permet plus d'habiter le paradis ; je viens t'en bannir et t'envoyer cultiver la terre d'où tu es

sorti : c'est désormais la demeure qui te convient le mieux.

Il se tut à ces mots, car Adam, frappé jusqu'au fond du cœur, immobile sous le coup de la profonde douleur, avoit déjà perdu l'usage de ses sens. Eve avoit tout entendu sans être apperçue, et les cris perçans, dont elle remplit les airs, découvrirent bientôt le lieu de sa retraite.

O coup imprévu et plus affreux que la mort ! Te quitterai-je donc ainsi, délicieux jardin ? Vous quitterai-je, ô ma terre natale ! bois, champs fortunés, demeure digne des dieux ? Hélas! j'espérois attendre dans votre sein, si ce n'est heureusement, du moins avec tranquillité, le dernier de mes jours ! O fleurs que j'essaierois vainement de faire croître en d'autres climats, vous à qui je prodiguai les plus tendres soins, dont je suivis les premiers développemens, que j'allois visiter chaque matin, que je retournois voir chaque soir ; fleurs, qui reçûtes de moi vos noms,

quelle main désormais vous présentera aux rayons du soleil, qui distinguera vos diverses familles, qui vous arrosera des eaux d'ambroisie? Et toi, lit nuptial, que j'ai paré de tout ce qui peut flatter la vue ou l'odorat, comment te quitter? Comment errer dans un monde obscur et sauvage, sortant d'un riant séjour? Comment respirer un autre air? Comment, accoutumée à des fruits immortels....

O Eve! interrompit l'ange avec douceur, cesse de te lamenter; abandonne avec courage un bien que tu as justement perdu, et n'attache pas follement ton cœur à ce qui n'est plus à toi. Tu ne partiras pas seule, ton époux t'accompagne; songe que ton devoir est de le suivre, et que ta patrie est par-tout où sera sa demeure.

Cependant revenu de la terreur qui l'avoit glacé, Adam rappella ses esprits, et tint à l'archange cet humble discours:

Esprit céleste, soit que tu te ranges

parmi la foule des trônes, soit que tu t'élèves au-dessus d'eux, et que, répondant à la majesté de tes traits, tu sois un prince au-dessus des princes, sans la douceur dont ta bouche a tempéré la sévérité de l'ordre céleste, il eût été pour nous le coup de la mort : tout ce que de foibles créatures telles que nous peuvent supporter de peine, cet ordre terrible nous le fait éprouver. Quitter ces champs heureux, ces douces retraites, ce spectacle si familier à nos yeux, cette consolation, la seule qui nous étoit laissée, les quitter pour errer inconnus sur une terre déserte, inhospitalière et sauvage..... Ah! si des vœux ardens pouvoient changer la volonté de celui à qui tout est possible, je ne cesserois de le fatiguer de mes cris. Mais les prières sont devant l'arrêt des cieux, ce qu'est contre le vent un souffle repoussé avec une violence suffoquante dans la bouche qui l'exhale. Soumettons-nous donc à sa volonté souveraine. Ma plus grande peine, en quittant ces demeures, c'est

de disparoître à la vue du grand être, c'est de ne plus contempler ses traits divins. Pénétré d'un saint respect, j'aurois souvent visité les lieux qu'il honora de sa présence, j'aurois dit un jour à mes enfans : Sur cette montagne il daigna descendre ; sous cet arbre il se rendit visible ; entre ces pins j'entendis sa voix ; au bord de cette fontaine je conversai avec lui. Dans chacun de ces lieux, les siècles futurs auroient vu les monumens de ma reconnoissance, des autels de gazon couverts des plus belles pierres que le rivage des fleuves eût présentées. Là, j'aurois offert des fruits, des fleurs, des gommes d'un doux parfum. Mais où trouver, dans l'obscurité du monde où je vais descendre, l'éclat de sa présence et la trace de ses pas ? Si j'ai fui devant sa colère, il m'a rappellé à la vie, il la prolonge, il me promet une postérité ; et je n'aspire maintenant qu'à contempler les moindres rayons de sa gloire, qu'à me prosterner de loin devant ses moindres vestiges.

Adam, répondit Michel en le regardant avec bonté, tu sais que non-seulement ce rocher, mais le ciel, mais l'univers entier lui appartient, l'air, la terre et les mers sont remplis de sa présence, et tout ce qui respire reçoit de sa puissante vertu la chaleur et la vie. Garde-toi de renfermer les rayons de sa gloire dans les étroites limites d'Eden, et ne dédaigne pas le don qu'il t'a fait de la terre, pour la posséder et la régir. Ici peut-être eût été le principal siège de ton empire ; de ce lieu se seroient répandues les générations futures, et elles s'y seroient rassemblées de toutes les extrêmités du monde, pour rendre hommage à leur père commun. Mais tu as perdu cette prééminence ; te voilà réduit à la nécessité d'habiter désormais le même séjour que tes enfans. Crois cependant que l'éternel est dans les vallées et dans les plaines comme il est ici ; qu'il ne te quittera pas, qu'il ne cessera pas de t'entourer de sa bonté, de son amour paternel, et que tu trouveras

par-tout l'image de ses traits et l'impression de ses pas. Afin de te convaincre de la vérité de mes paroles, apprends que je suis envoyé pour te révéler ce qui doit, dans la suite des tems, t'arriver à toi et à ta postérité. Prépare-toi à entendre du bien et du mal, à voir de fréquens combats entre la grace divine et la dépravation humaine ; connois quelle est la vraie patience ; instruis-toi à tempérer la folle joie par une pieuse terreur, et à supporter avec une égale modération le bonheur et l'adversité. Ainsi fortifié, tu couleras des jours tranquilles, et quand il sera tems, tu franchiras avec courage le passage de la mort. Allons, montons sur cette éminence ; et tandis qu'Eve cède au sommeil dont j'ai pressé ses paupières, ainsi que toi jadis lorsqu'elle reçut la vie, viens lire avec moi dans l'avenir.

Je te suis, divin guide, reprit Adam pénétré de reconnoissance, prenons le sentier que tu voudras; soumis au bras

de dieu, qu'il frappe, voilà mon sein; s'il est armé pour punir, je le suis pour endurer, pour triompher de la douleur, et mériter, s'il se peut, à force de constance, un terme à mes maux.

Ils montèrent ainsi tous deux dans les visions de dieu. C'étoit la plus haute montagne du paradis; de son sommet l'hémisphère de la terre s'applanissoit, s'étendoit de tous côtés sous les yeux dans un horison aussi clair qu'immense. Telle étoit l'élévation, le vaste point de vue de cette montagne du désert, sur laquelle le tentateur transporta notre second Adam pour lui montrer, mais dans un esprit bien différent, tous les royaumes de la terre avec leur pompe superbe.

De cette hauteur, son œil dominant sur les lieux où fleurirent depuis les villes célèbres, soit antiques, soit modernes, qui furent les sièges des plus puissans empires, il découvrit, de l'endroit destiné à porter les murs de Combalu, la capitale du Cathai; de ceux

de Samarcande, près de l'Oxus, où fut le trône de Témir, jusqu'à Pékin, séjour des rois de la Chine ; et de-là, descendant par Agra et Lahor, villes du grand Mogol, par la Chersonèse dorée et l'ancienne Ecbatane, maintenant Hispahan, jusqu'à Moscou, capitale des czars, jusqu'à Bizance, que soumirent les sultans sortis du Turkestan. Du même regard il embrassa tout l'empire du Négus, jusqu'à Erecco, son port le plus reculé, les petits états maritimes de Monbaza, Quiloa, Mélinde, Sofala, qu'on croit avoir été l'ancienne Ophir, jusqu'aux royaumes de Congo et d'Angola, les plus proches de l'équateur.

Remontant ensuite du fleuve Niger au mont Atlas, sa vue plana sur les empires d'Almanzor, de Fez, Sus, Maroc, Alger et Trémisen, et de-là sur l'Europe et sur le lieu d'où Rome devoit un jour donner des loix au monde.

Peut-être aussi vit-il en idée le riche

Méxique, séjour de Montésume, Cusco, plus riche encore, demeure d'Atabalipa, et la Guyanne, alors intacte, dont la puissante cité fut nommée El Dorado par les enfans de Gérion.

Cependant pour le préparer à de plus grands spectacles, l'ange ôta de dessus les yeux d'Adam le nuage qui les couvroit, effet du fruit fatal, bien contraire à la promesse du tentateur. Comme il avoit beaucoup de choses à lui montrer, il les nettoya avec la rue et l'eufraise, et versa sur le nerf optique trois gouttes des eaux de vie.

Telle fut la puissante activité de cet élixir, qu'il pénétra rapidement jusqu'au siège de l'entendement du premier homme, et que, contraint de fermer les yeux, il tomba sans chaleur et sans mouvement. L'ange, le relevant doucement par la main, rappella bientôt son attention par ces paroles :

Ouvre les yeux, ô Adam ! contemple d'abord les effets de ta désobéissance sur quelques-uns de tes futurs enfans. Ils

n'ont point touché au fruit défendu, ils n'ont point conspiré avec le serpent, ni trempé dans ton crime, et cependant de cette source infecte va découler parmi eux un long amas d'horreurs.

Il ouvre les yeux et voit un champ, dont une partie en culture, est couverte de gerbes de bled nouvellement moissonné; l'autre partie offre de la pâture aux troupeaux errans: au milieu est un monceau de gazon, qui sert à la fois de limite et d'autel. D'abord un laboureur, baigné de sueur, vint y déposer les prémices de sa moisson, des faisceaux d'épis dorés qu'il avoit ramassés sans choix, ainsi qu'ils s'étoient trouvés sous sa main; ensuite parut un berger d'un visage plus doux; il apportoit l'élite des premiers nés de ses troupeaux, il les sacrifia; puis tirant les entrailles et la graisse, il les étendit sur une couche de bois, les parfuma d'encens, et remplit toutes les cérémonies requises. Bientôt un feu propice descend du haut des cieux, et consume son offrande en répandant une

agréable odeur, sans toucher à celle du moissonneur qui n'étoit pas sincère. Le malheureux, bouillant de rage, saisit une pierre, en frappe le pasteur au milieu de la poitrine, tandis qu'il élève ses vœux au ciel, et le jette sans vie. Il tombe, et, le front couvert d'une pâleur mortelle, son ame plaintive s'enfuit avec les torrens de son sang. A ce spectacle Adam s'écrie saisi d'horreur :

O mon guide ! ce berger si doux, dont le sacrifice étoit si pur, vient d'être la victime de quelque terrible accident. Est-ce donc ainsi que la vertu, que la piété sincère sont récompensées ?

L'archange étoit lui-même ému. Adam, répondit-il, ces deux hommes sont frères et sortiront de ton sang. Le pervers a tué l'homme juste, jaloux de voir son offrande accueillie du ciel ; mais le crime sera vengé, et la vertu ne restera pas sans récompense, quoiqu'elle expire ici dans la poussière.

Ciel ! quelle action, reprit le patriarche ; et pour quel motif ? Est-ce donc la

mort que j'ai vu? est-ce là le chemin par où je dois retourner à ma poussière natale? O spectacle terrible! ô passage hideux à contempler, horrible à penser! et combien plus horrible à franchir!

Tu viens de voir, dit Michel, sous quelle forme d'abord la mort se saisira de l'homme. Elle en a plusieurs autres; plusieurs routes conduisent à son noir abîme; toutes sont affreuses, mais moins cependant qu'à l'entrée, qui révolte les sens.

Quelques créatures succomberont, comme celle-ci, sous les coups de la violence; un plus grand nombre périra par le feu, par l'eau, la famine, l'intempérance: de cette dernière source découlera sur la terre un monstrueux amas d'infirmités qui vont paroître devant toi, afin que tu connoisses combien de maux l'incontinence d'Eve accumulera sur la tête de l'homme.

Aussi-tôt à ses yeux se découvre un vaste édifice, demeure triste, infecte et sombre de l'humaine misère, réceptacle

des maladies de toute espèce. Là sont étendus les spasmes épouvantables, les défaillances prêtes à expirer, toutes les fièvres diverses, convulsions, épilepsies, cruels catharres, ulcères, pierre intestine, accès de colique, frénésie, stupide mélancolie, lunatique démence, et la languissante atrophie, et le marasme et les rhumes déchirans, et la peste dévastant au loin la terre. Quelles horribles contorsions! quels profonds gémissemens! comme le désespoir vole rapidement de lits en lits! Avec quel insultant triomphe la mort plane au-dessus d'eux, armée d'un dard qu'elle agite et dont elle suspend, hélas! trop souvent le coup au gré des malheureux qui l'invoquent comme leur bien le plus cher et leur dernier espoir.

Quel cœur de rocher eût contemplé d'un œil sec un tableau si déchirant? Adam n'en eut pas la force; il pleura, quoiqu'il ne fût pas né d'une femme; la pitié étouffa la plus noble portion de son être, et l'abandonna pour un instant

aux larmes. Enfin se raffermissant, par la pensée, contre l'excessive douleur, il reprit ainsi, d'une voix presque éteinte, ses tristes réflexions.

O malheureux genre humain, dans quel abîme te voilà tombé! quelle chaîne de maux t'est destinée! Il vaudroit bien mieux ne voir jamais le jour. Ah! pourquoi nous donner, ou pourquoi nous forcer à prendre une vie qui doit être déchirée par tant d'horreurs? Si elle nous étoit offerte et que nous en prévissions le cours, ou nous la refuserions, ou nous prierions bientôt le ciel de la reprendre, contens de nous en retourner en paix. Se peut-il que l'image de dieu, formée, dans l'origine, si noble et si parfaite, pour une faute commise depuis, soit renversée et flétrie sous le poids de tant de calamités? Pourquoi les restes sacrés que l'homme en conserve encore ne peuvent-ils lui servir de sauve-garde?

Il y renonce lui-même, à cette divine image, répondit Michel, lorsqu'il rampe

bassement sous le joug des passions déréglées, et qu'il devient semblable au tyran qui le gouverne ; foiblesse stupide, la principale cause du péché d'Eve. L'infâme punition qu'il en reçoit ne défigure alors que sa propre image ; ou s'il porte quelques traces de celle de son créateur, en quittant les sages loix de la pure nature pour d'insensés desirs, il les efface lui-même, il s'en rend à jamais indigne.

Le ciel est juste, dit Adam, et je me soumets. Mais ces douloureux passages sont-ils donc les seuls qui puissent nous conduire à la mort et nous rejoindre à notre poussière natale ?

Il en est d'autres que tu connoîtras, répliqua Michel, en observant cette règle de tempérance, rien de trop ; en cherchant dans la satisfaction des besoins de la nature, non une grossière volupté, mais une sobre nourriture ; les années s'accumuleront en foule sur ta tête, et, tel qu'un fruit parvenu à sa maturité, sans effort, sans être

brusquement arraché, tu tomberas doucement dans le sein de ta mère, mûr enfin pour la mort. C'est-là l'époque de la vieillesse; mais alors il te faudra survivre à ta jeunesse, à ta force, à ta beauté, qui se changeront en une caduque et décrépite langueur. Tes sens s'émousseront; le goût des plaisirs s'envolera, tu n'auras plus la gaieté ni l'espoir du bel âge; et dans ton sang éteint régnera une humeur mélancolique et glacée qui appesantira tes esprits, et consumera enfin le baume de la vie.

Ah! s'écria le premier père des humains, je ne desire désormais, ni de fuir la mort, ni de prolonger ma vie; mes seuls vœux sont de bien supporter ce pénible fardeau. Je le garderai, comme il m'est prescrit, jusqu'au jour marqué pour ma délivrance, et j'attendrai patiemment la dissolution de mon être.

Sois, répliqua Michaël, sans attachement, ainsi que sans aversion, pour ce passage: quel que soit le nombre de

jours que le ciel te destine, songe à le bien remplir, et prépare-toi pour un autre spectacle.

A ces mots Adam regarde et voit une vaste plaine couverte de tentes de diverses couleurs. Près des unes paissoient des troupeaux ; on entendoit retentir dans quelques autres les accords mélodieux de l'orgue et de la harpe. On voyoit la main qui faisoit mouvoir les cordes et le clavier; ses doigts inspirés parcouroient avec justesse toute l'étendue des sons, et poursuivoient rapidement la fugue éclatante.

Dans un autre endroit on voyoit un homme travailler à la forge; il avoit déjà fondu trois pesantes masses de fer et de cuivre, soit que, par quelque accident de la nature, un incendie, dévorant les forêts sur les montagnes ou dans les vallées, eût pénétré dans les entrailles de la terre et fait couler ces métaux jusqu'à la bouche de quelque cavité, soit qu'ils eussent été laissés à découvert par quelque torrent fougueux;

le travailleur conduisit la matière liquide dans des moules préparés; il en forma d'abord des outils, et ensuite, avec leur secours, divers ouvrages de ciselure et de fusion.

Du côté opposé, des hommes d'une race différente descendoient dans la plaine du haut des montagnes voisines où étoit établie leur demeure : leur extérieur étoit celui d'hommes justes. La tête élevée vers le ciel, ils n'avoient d'autre soin que d'adorer dieu et de connoître les merveilles qu'il expose à nos yeux; ils étudioient avec non moins d'ardeur les moyens de fixer parmi le genre humain la paix et la liberté. Ils avoient à peine fait quelques pas dans la campagne, quand tout-à-coup sortit de dessous les tentes un essaim de folâtres beautés, brillantes de pierreries et de superbes vêtemens. Elles s'avancent en accordant aux sons de leurs harpes des danses molles et des chants où respire la volupté. Malgré leur gravité, les hommes leur lancent quelques regards,

et bientôt leurs yeux s'égarent ; ils tombent dans les filets de l'amour, ils brûlent, et chacun choisit l'objet de sa flamme ; ils s'entretiennent de leur tendresse jusqu'à la naissance de l'étoile, messagère des amours. Elle paroît, et la torche nuptiale est allumée ; par leur ordre on invoque l'hymen, ils l'appellent eux-mêmes pour la première fois aux mysteres de l'union sacrée, et toutes les tentes retentissent de chants et d'alégresse.

A cet heureux spectacle, à ce riant tableau de jeunesse et d'amour, de fleurs et de guirlandes ; à ces chants, à cette ravissante symphonie, le cœur d'Adam, déjà disposé à s'ouvrir au plaisir, est entraîné vers ce doux penchant de la nature, il s'écrie :

O toi, qui viens d'ouvrir véritablement mes yeux, prince des esprits fortunés, voilà un spectacle bien plus agréable, et qui fait espérer des jours bien plus paisibles que les deux derniers ; ils ne présentoient que la haine et la mort,

ou la douleur plus terrible encore; mais ici la nature paroît satisfaite dans toutes ses fins.

Etre pur et sacré, image du très-haut formée pour un but sublime, garde-toi, répliqua le séraphin, de juger de la perfection par le plaisir, quelque conforme à la nature qu'il te paroissse. Ces tentes, dont l'aspect est si riant, sont les tentes du crime, qu'habiteront les enfans du malheureux qui a massacré son frère. Ils paroissent appliqués aux arts qui polissent la vie; merveilleux inventeurs, ils ont abjuré l'idée de celui qui les forma, et dont l'esprit les inspire, ils ne se souviennent d'aucun de ses bienfaits: cette race cependant se distinguera par la beauté.

Elles te semblent autant de déesses, ces bandes de nymphes si folâtres, si douces et si brillantes; apprends qu'elles n'ont aucune de ces vertus qui forment le véritable honneur et la principale gloire de leur sexe. Élevées, instruites

dans l'art d'une impudique volupté, elles ne savent que chanter, danser, se parer, flatter de la langue, et caresser de l'œil; et c'est aux pieds de ces superbes ennemies de dieu que vont ramper bassement les hommes sages, que leurs pieuses mœurs avoient fait surnommer les enfans du seigneur. Ils leur sacrifient toute leur gloire et toute leur vertu; couverts de dédains et de risée, ils nagent dans la joie, et le vaste déluge s'apprête à les engloutir; ils rient, et la terre va être noyée dans les larmes.

O honte! ô pitié! s'écria Adam, revenu de sa courte joie; se peut-il qu'après une si glorieuse entrée, on s'égare ou l'on tombe de foiblesse au milieu de la carrière? Et je vois que c'est toujours de la femme que sortiront les malheurs de l'homme.

Les malheurs de l'homme ne sortent, répliqua l'ange, que de sa lâche mollesse; la sagesse, les dons supérieurs qu'il a reçus du ciel, auroient dû lui faire

mieux conserver son rang : mais prépare-toi pour une autre scène.

Adam regarde, et voit une plaine immense couverte de villages, de champs cultivés, de grandes cités, couronnées de portes et de tours s'élançant dans les nues ; il distingue des assemblées de combattans, des figures atroces qui respirent la guerre menaçante, d'énormes géants bouillans d'une audace altière. Les uns agitent leurs armes brillantes, les autres exercent leurs coursiers écumans. Cavaliers, fantassins, seuls ou rangés en bataille, aucun n'est là pour une vaine parade. D'un côté un détachement choisi de fourrageurs enlève du sein des gras pâturages de superbes troupeaux de bœufs et de génisses. Les brebis laineuses, les agneaux bélans accroissent son butin en traversant la plaine. La fuite dérobe à peine la vie des pasteurs ; ils appellent, ils crient, et bientôt s'engage un horrible combat. Les escadrons se mèlent en furie, et les champs où paissoient les

troupeaux, maintenant déserts, ensanglantés, sont couverts de morts et d'armes fracassées. Plus loin campe une armée qui assiège une ville puissante ; les batteries, les mines, les échelles sont dressées. On donne l'assaut, les assiégés se défendent ; ils lancent du haut des murs les dards, les javelots, les pierres, le souffre embrâsé ; des deux côtés régnent le carnage et les exploits héroïques. Ici des hérauts, le sceptre en main, convoquent un conseil aux portes d'une cité. Les guerriers, les graves vieillards en cheveux blancs se rassemblent; ils discourent, et bientôt se divisent. Enfin se lève un homme d'un moyen âge, du maintien le plus imposant; il parle au long du juste et de l'injuste, de la religion, de la paix, de la vérité, des jugemens de l'éternel. Jeunes gens, vieillards, tous s'en moquent, tous lèvent sur lui une main forcenée; mais un nuage descend, le dérobe aux yeux et l'enlève à leur fureur, Plus de calme alors, plus d'asyle ; par-tout règnent

la violence, l'oppression et le droit de l'épée.

Adam étoit plongé dans une profonde douleur. O mon guide, qu'ai-je vu, s'écria-t-il, les yeux noyés de larmes! Ce ne sont pas des hommes, ce sont des ministres de la mort qui font ainsi couler le sang humain, qui multiplient à l'infini le crime du malheureux destructeur de son frère. Eh! ne sont-ce pas aussi leurs semblables, ne sont-ce pas leurs propres frères, dont ils percent les flancs? mais quel est cet homme juste que sa droiture eût fait périr, si le ciel ne l'avoit secouru.

Voilà, dit Michel, les fruits de ces mariages mal assortis que tu viens de voir, de ce mélange indiscret, de cette union incompatible du bien et du mal. Des monstruosités de corps et d'esprit, d'énormes géans en seront les suites; ils jouiront d'une haute célébrité. Car on n'admirera dans ces tems que la seule puissance; elle sera érigée en valeur, en vertu héroïque. Vaincre dans les combats,

subjuguer les nations, revenir chargé de leurs dépouilles sanglantes, voilà quel sera le comble de la gloire. On décernera les honneurs du triomphe, on prodiguera les noms de grands conquérans, de pères de la patrie, de dieux, d'enfans des dieux, à des hommes qui mériteroient, à bien plus juste titre, les noms de destructeurs et de fléaux de l'humanité. Ainsi s'obtiendront l'estime et la renommée, le vrai mérite restera dans l'oubli.

Celui que tu distingues, sera le septième de tes descendans; il aura seul le courage d'être juste dans un monde de pervers ; il osera leur faire entendre l'odieuse vérité : ils apprendront que dieu descendra au milieu de ses saints pour les juger, et il deviendra l'objet de leur haine et de leur fureur. Mais l'éternel, ainsi que tu l'as vu, l'enlèvera sur un nuage odorant dans un char attelé de coursiers aîlés, et le transportera au plus haut des cieux pour habiter auprès de lui le séjour de la félicité, à

jamais affranchi de la mort. Que ce double exemple t'apprenne quelle récompense attend la vertu, et quel châtiment suit le crime. Tourne maintenant les yeux de ce côté.

Adam regarde et voit tout changé : la guerre, fermant sa gueule d'airain, avoit cessé de rugir. Ce n'étoit plus que jeux, danses, festins, plaisirs de toute espèce; le rapt, l'adultère, le mariage, la prostitution, se consommoient au hasard, selon l'ivresse de la passion et l'attrait de la beauté ; à la débauche succèdent les querelles et les combats. Enfin s'avance au milieu d'eux un personnage vénérable; enflammé d'une vive indignation, il proteste hautement contre leurs désordres. Souvent dans leurs assemblées, il les trouve toujours occupés de fêtes et de triomphes; il les prèche, il les exhorte au repentir comme des criminels que, dans le fond d'un cachot, va frapper le bras de la justice. Hélas ! tout est en vain ; convaincu de son impuissance, il cesse de lutter, et

transporte ses tentes au loin. Bientôt des grands arbres qu'il abat sur les montagnes, il construit un énorme vaisseau, proportionné, par coudées, en longueur, largeur et hauteur. Il l'enduit tout autour de bitume, ménage une ouverture dans ses flancs, et le munit d'abondantes provisions de nourriture pour l'homme et l'animal. A peine est-il achevé, ô prodige admirable! toutes les espèces de bêtes, d'oiseaux, et jusqu'aux petits insectes, s'avançant par sept et par paires, entrent dans le bâtiment, et s'y rangent suivant l'ordre qui leur est inspiré. A leur suite, et les derniers, s'embarquent le patriarche, ses trois fils, avec leurs quatre épouses, et dieu scelle la porte en dehors.

Cependant un vent de sud s'élève, et, comprimant de ses sombres aîles le vaste horison, il rassemble de toutes parts les nuages; ils se grossissent des vapeurs des montagnes, et déjà le firmament voilé semble une noire caverne. La pluie se précipite avec furie, elle

tombe jusqu'à ce que la terre disparoisse entièrement. Le vaisseau flottant s'élève, tranquille il tourne au gré des vagues sa proue aiguë, tandis que tout est enseveli, que les cités roulent avec toute leur pompe sous les profondes eaux. Plus de rivage; les mers couvrent partout les mers, et dans les palais du luxe bondissent les monstres de l'océan: un seul petit esquif porte tout ce qui reste de la race naguères si nombreuse des humains.

Quelle fut ta douleur, ô Adam! en contemplant la fin de toute ta postérité? Fin terrible! affreuse dépopulation! un autre déluge fondit de tes yeux, et ta tristesse te plongea dans le même abîme que tes enfans. L'ange te tendant une main secourable, tu te relevas enfin, mais accablé de désespoir, tel qu'un père qui pleure à la fois toute sa famille chérie qu'un même coup vient de détruire à ses yeux, et ces tristes mots purent à peine sortir de ta bouche.

O spectacle trop tôt connu! qu'il

eût été bien plus sage d'achever ma vie sans scruter l'avenir ! Je n'aurois eu à porter que ma portion de maux, que le lot suffisant pour chaque jour ; maintenant tout le fardeau qui doit se répartir sur plusieurs siècles, c'est sur moi seul qu'il pèse à la fois. Ma prévoyance lui a donné une existence prématurée, et l'idée du malheur qui doit être, me tourmente avant qu'il soit arrivé. Que nul désormais ne cherche à pénétrer son sort ni celui de ses enfans ; qu'il se persuade bien que ce sort sera malheureux, que sa prévoyance n'en diminuera rien, et qu'il aura de plus la crainte d'un mal futur, aussi pénible que le mal même. Mais il n'est plus tems d'avoir cette inquiètude ; il n'est plus d'homme à instruire : la faim et le désespoir vont consumer le foible reste errant sur cet humide désert. En voyant sur la terre un terme à la violence et à la guerre, j'avois espéré que tout alloit rentrer dans l'ordre, et que la paix couronneroit la race humaine d'une longue suite de

jours heureux; je m'étois bien trompé, je suis maintenant convaincu que l'effet de la paix est de corrompre, comme celui de la guerre de dévaster. Quelle en est donc la cause ? parle, ô céleste guide ! et dis-moi si ma postérité doit ici s'anéantir ?

Michel lui répondit : ces hommes que tu viens de voir nager triomphans dans d'impudiques richesses, sont les mêmes que tu as vu d'abord se distinguer par la valeur et de grands exploits : ce n'étoit pas le vrai courage qui les animoit. Après avoir versé des flots de sang, subjugué les nations au prix d'un vaste carnage, et conquis dans le monde de la gloire, de hauts titres et de riches dépouilles, ils se plongeront dans les plaisirs, la mollesse et l'intempérance; et du sein de la paix et de l'amitié, l'orgueil et la débauche éléveront d'horribles combats. Les vaincus, dans les liens de l'esclavage, avec leur liberté perdront aussi toutes leurs vertus; ils perdront la crainte de dieu, de qui leur feinte piété

ne reçut dans les dangers aucun secours contre leurs ennemis; enfin, quittant le masque de l'hypocrisie, ils nageront tranquillement dans le luxe et les voluptés; présens que leur abandonneront leurs maîtres, et que, pour servir d'épreuve à la vertu, la terre alors versera d'un sein prodigue. Ainsi tout tombera dans la dépravation; et la justice, la tempérance, la foi, la vérité, seront par-tout méconnues, par-tout, excepté dans le cœur d'un seul homme. Seul enfant de lumière dans un siècle de ténèbres, vertueux malgré l'exemple, malgré l'attrait du vice, l'empire de la mode, les menaces d'un monde irrité, sans craindre ni reproches, ni mépris, ni violence, il avertira les pervers de leurs voies d'iniquités, il exposera devant eux les sentiers de la justice; il dira combien ils sont plus sûrs et plus tranquilles, et montrera la colère céleste prête à foudroyer la tête de l'impénitent. Chargé de la dérision publique, il s'en retournera; mais dieu suivra de l'œil le seul

juste d'entre les hommes. Par son ordre, il construira cette arche merveilleuse que tu as vue : c'est là qu'entouré de sa famille, il se sauvera du milieu d'un monde dévoué tout entier au naufrage. A peine y sera-t-il entré avec le petit nombre d'hommes et d'animaux réservés pour la vie, à peine les issues du vaisseau seront-elles fermées, que toutes les cataractes des cieux s'ouvriront à la fois pour vomir jour et nuit des torrens de pluie sur la terre, toutes les sources de l'abîme briseront leurs barrières, et l'océan débordé étendra ses usurpations de toutes parts, jusqu'à ce que les eaux s'élèvent au-dessus des plus hautes montagnes. Celle du paradis changera de place alors; heurtée par le flot impétueux qui l'entourera de ses bras recourbés, elle suivra son cours, flottant avec sa verdure flétrie, ses arbres, son vaste fleuve, jusqu'au sein du gouffre ouvert. Là, fixant ses racines, elle deviendra une isle aride et nue, la demeure des orques et des baleines, l'écho des foulques

mugissans. Apprends, par cet exemple, que dieu n'attache point de sainteté aux lieux, si leurs habitans ne l'y apportent eux-mêmes ; considère maintenant la suite de ce désastre.

Adam regarde et voit l'arche flottante sur les eaux abaissées. Un piquant vent de nord en ridoit la surface décroissante, il avoit dissipé les nuages. Le soleil éclairci lançoit d'ardens regards sur le vaste crystal ; il s'abreuvoit largement de son humide substance, et de l'immense bassin, naguères immobile, s'échappoient de toutes parts des ruisseaux fugitifs, qui, semblables au reflux, couroient rapidement à travers l'abîme dont, ainsi que les cataractes célestes, les réservoirs étoient maintenant fermés. Déjà la barque ne flotte plus, elle semble arrêtée sur quelque haute éminence; déjà se découvre le sommet des montagnes et des rochers. Les torrens fougueux en descendent à grand bruit; ils précipitent leur cours impétueux vers la mer qui s'enfuit. Tout-à-coup un corbeau s'en-

vole de l'arche; il est suivi d'un pigeon, messager plus sûr, qui va chercher quelque pointe de terre, quelque branche verte où reposer ses pieds. Il retourne une seconde fois, et rapporte dans son bec un rameau d'olivier, symbole pacifique. Au même instant paroît la terre, et notre antique patriarche descend du bâtiment avec toute sa famille. Il élève avec reconnoissance ses mains et ses pieux regards vers le ciel ; il voit au-dessus de sa tête un nuage de rosée, et dans ce nuage un arc de trois couleurs différentes; signal de la paix et d'une alliance nouvelle avec le seigneur.

A cette vue, le cœur d'Adam, jusqu'à ce moment navré de douleur, tressaille d'une vive alégresse qu'il laisse éclater en ces termes :

O toi, qui possèdes le talent de peindre l'avenir, comme s'il étoit présent, céleste interprète, ce dernier spectacle me rend la vie, en m'assurant de celle de l'homme, de celle de tous les êtres, et de la conservation de leur postérité.

La perte de tout un peuple de coupables enfans m'a causé moins de peine, que je ne ressens maintenant de joie à la vue d'un homme que le ciel a trouvé si juste et si parfait, qu'oubliant toute sa colère, il a daigné faire sortir un autre monde de son sang. Mais, que signifient ces bandes colorées étendues sur le firmament ? Représentent-elles le sourcil d'un dieu désarmé ? Ou, telles qu'une barrière ornée de fleurs, sont-elles destinées à contenir les débordemens de ces eaux flottantes, de peur qu'elles ne s'échappent et n'inondent une seconde fois la terre.

Tu ne te trompes pas, répliqua l'ange, dieu pardonne volontiers. Il s'est, il est vrai, répenti d'avoir créé un être aussi dépravé que l'homme ; il a été blessé jusqu'au fond du cœur, en voyant la terre couverte de crimes, et toute chair corrompant sa voie. Mais, après ces scènes d'horreurs, telle est la grace qu'un homme juste trouve à ses yeux, qu'il consent à sauver le reste de sa race ; qu'il

s'engage, par une promesse éclatante, à ne plus permettre à la mer de franchir ses limites, au déluge d'envelopper la terre, à la pluie d'engloutir ses habitans. Chaque fois qu'il ramenera les nuages dans les airs, il y placera son arc de trois couleurs, afin qu'en le regardant, les peuples se rappellent sa promesse. Le jour et la nuit, le tems des semences et celui des moissons, la chaleur et la froidure se succéderont tour-à-tour, jusqu'à ce que le feu purifiant le monde, il renaisse de nouveaux cieux et une nouvelle terre, qui sera la demeure des justes.

FIN DU CHANT ONZIÈME.

CHANT DOUZIÈME.

Tel un voyageur qui, quoique pressé d'arriver, s'arrête au milieu du jour, tel l'archange, attendant les questions qu'Adam pourra lui faire, suspend son vol entre le monde détruit et le monde réparé; puis, à l'aide d'une transition adroite, il reprend en ces termes le récit d'une nouvelle époque :

Tu viens de voir, Adam, le commencement et la fin d'un monde; tu as vu le genre humain sortir comme d'une seconde racine : mais tes foibles yeux me paroissent s'éteindre. L'impression d'un objet céleste est un poids accablant pour les sens d'un mortel. Je vais donc me borner à raconter les événemens qui doivent suivre; écoute, et prête une attention digne du sujet.

Tant que de cette seconde tige du genre humain les rejettons seront peu nombreux, tant qu'ils auront présente

à leur mémoire la terrible condamnation de leurs pères, ils craindront l'être suprême, ils observeront la justice et l'équité, et cultivant la terre, qu'ils peupleront, ils en recueilleront de riches moissons de vin, de bled et d'huile; l'agneau, le chévreau, le jeune bœuf, seront souvent tirés de leurs troupeaux pour être offerts en sacrifice avec de larges effusions de vin; ils couleront ainsi une longue suite de jours tranquilles dans des fêtes sacrées, dans une innocente joie, au sein de leur famille et sous l'autorité paternelle de leurs tribus. Mais enfin s'élévera un homme d'un cœur ambitieux et superbe, qui, dédaignant une égalité si belle, une union si douce et si paisible, voudra s'arroger une injuste supériorité sur ses frères, et bannira de la terre la concorde et la loi naturelle. Passionné pour la chasse, il exercera son adresse, il emploiera sa force, non contre les habitans des forêts, mais contre ceux de son espèce qui refuseront de se soumettre

à son tyrannique empire. De là il sera appellé un puissant chasseur devant le seigneur, soit qu'il s'arroge le second sceptre au mépris du ciel, soit qu'il le tienne de son aveu; et celui qui traitoit les autres de révoltés, tirera son nom de la révolte.

Suivi d'une horde de pervers, qu'une égale ambition excite à partager ou à servir ses fureurs, il marche à l'occident; il entre dans la plaine, où des flots d'un noir bitume s'élèvent en bouillonnant du fond d'un gouffre, la bouche des enfers. Avec des briques et ce ciment, ils projettent de construire une ville et une tour dont le sommet touche au ciel. Ils craignent que, dispersés dans des pays lointains, leur mémoire ne s'éteigne avec eux, et, pleins d'indifférence sur la gloire ou l'infamie de leur nom, leur seul desir est de l'éterniser. Mais l'œil de dieu les a bientôt pénétrés. Ce grand être qui, sans être apperçu, vient souvent visiter les habitans de la terre, et parcourt leurs demeures pour observer

leurs œuvres, s'approche de la ville impie avant que ses tours surpassent la hauteur des tours célestes. Il jette avec un souris moqueur l'esprit de division sur leurs lèvres; il en efface jusqu'au souvenir de leur langue natale, et fait naître à la place un barbare mélange de jargons inconnus. A l'instant s'élève parmi les architectes un horrible assemblage de bruyantes clameurs; on appelle, on crie sans s'entendre, et chacun se croyant l'objet de la dérision, la colère et la rage tonnent dans toute l'assemblée. A ce spectacle un rire éclatant fait retentir la voûte céleste : l'édifice ridicule est abandonné, et son nom est la confusion.

O fils détestable, s'écria Adam pénétré d'une indignation paternelle! malheureux! qui aspire à s'élever au-dessus de ses frères, à s'arroger un empire que dieu n'a pas donné. Il ne nous l'a donné, cet empire, que sur les oiseaux, les poissons et les quadrupèdes; sa libéralité est le fondement de notre droit. Mais a-t-il créé l'homme maître de l'homme?

Il s'est réservé cette prérogative, et tous les mortels sont sortis libres de ses mains. Et l'audacieux ne se borne pas à conspirer contre la liberté de son semblable; il veut, avec sa tour, aller insulter dieu même jusques sur son trône! Vile créature! quels alimens porterois-tu dans cette région sublime, pour te soutenir toi et tes téméraires guerriers? Un air trop subtil déchireroit tes entrailles, et, si ce n'est d'inanition, tu périrois faute de respiration.

C'est avec raison, dit l'archange, que tu prends en horreur ce rejetton de ta race qui trouble la paix du genre humain, et prétend subjuguer ce qui lui reste de liberté. Apprends cependant que, depuis ta chûte originelle, la vraie liberté s'est évanouie. Toujours compagne de la droite raison, elles n'ont ensemble qu'une même existence. La raison dans l'homme perd-elle son sceptre ou son flambeau? Aussi-tôt des desirs déréglés, des passions fougueuses prennent sa place, et l'homme, libre jusqu'ici, n'est

plus désormais qu'un esclave. Il a permis à d'indignes puissances de régner sur ses facultés intérieures ; et dieu, par un juste retour, le soumet au-dehors à des maîtres violens qui l'enchaînent avec la même fureur. Ainsi la tyrannie est nécessaire, quoique les tyrans soient sans excuse. Telle sera même la profonde dégradation de quelques peuples, qu'après avoir perdu la liberté morale, la justice, autant que la malédiction des cieux, les dépouilleront encore de la liberté physique. Témoin le fils insolent de celui qui a construit l'arche; pour le punir de l'affront qu'il a fait à son père, il entendra cette terrible sentence prononcée contre sa race criminelle : tu seras l'esclave des esclaves.

C'est ainsi que ce monde se précipite de plus en plus, comme le premier, dans le gouffre des crimes, jusqu'à ce qu'enfin le seigneur, fatigué de tant d'iniquités, retire sa présence et ses regards sacrés du milieu des humains. Il les abandonne à leurs voies perverses,

et sur tous les peuples il en choisit un seul dont il veut être invoqué; un peuple descendu d'un serviteur fidèle, qui recevra le jour sur les bords de l'Euphrate, dans le sein de l'idolâtrie.

Le pourras-tu croire, ô Adam! que les hommes deviennent assez stupides pour oublier le dieu vivant, pour adorer des dieux de bois et de pierre, l'ouvrage de leurs propres mains, tandis que le patriarche échappé du déluge respire encore?

C'est à ce seul homme cependant que dieu daigne se faire entendre dans une vision; il lui dit de quitter sa demeure paternelle, sa famille, ses faux-dieux, pour entrer dans une terre qu'il lui montre. De lui doit sortir une nation puissante, sur laquelle il répandra tant de bénédictions, que toutes les nations seront bénies dans sa race. Il ignore quelle est cette terre; mais il croit fermement, et il obéit à l'instant. Tes yeux ne peuvent percer jusqu'à lui; mais je vois avec quelle foi vive il abandonne

ses dieux, ses amis, la Chaldée qui l'a vu naître. Déjà il est au gué de Haram; il le passe, suivi de nombreux troupeaux de toute espèce et d'une multitude d'esclaves. Toutes ces richesses, il les confie au dieu qui l'appelle dans une terre inconnue. Le voilà rendu à Canaan; je vois ses tentes dressées autour des murs de Sichem et dans la plaine voisine de Moreh. Là il reçoit la promesse du don de toute cette terre à sa postérité. Elle s'étend depuis Hamath, au nord, jusqu'au désert vers le midi; je donne à des pays encore sans nom, ceux qu'ils auront un jour, et depuis Hermon, à l'orient, jusqu'à la grande mer occidentale. Suis-moi des yeux dans ce lointain; voilà le mont Hermon; voici la mer, sur la rive le Mont-Carmel, ici le Jourdain; ce fleuve, qui descend d'une double source, servira de limites à l'orient; ses enfans s'étendront jusqu'en Senir; c'est cette longue chaîne de montagnes. Pèse bien sur-tout cette importante promesse; toutes les nations

de la terre seront bénies dans sa race; elle t'annonce un grand libérateur qui brisera la tête du serpent; mais c'est un mystère qui te sera bientôt plus clairement révélé.

De ce saint patriarche, appellé dans la suite des tems le fidèle Abraham, sortira un fils, et de ce fils un petit-fils, tous deux héritiers de sa foi, de sa sagesse et de sa renommée. Ce dernier part de Canaan avec ses deux enfans, pour un pays qui portera le nom d'Égypte, et que partage le Nil. Suis le cours de ce fleuve, qui, par sept bouches, va se dégorger dans la mer; il vient habiter cette terre que désole la peste; il y vient, invité par son plus jeune fils, son fils qu'un mérite éminent a élevé au second rang dans le royaume de Pharaon. Il y meurt, sa postérité se multiplie; déjà c'est un peuple nombreux qui devient suspect au successeur de Pharaon. Dans le dessein d'arrêter son accroissement, ce roi viole tous les droits de l'hospitalité; il fait les pères esclaves, et massacre

tous les enfans mâles. Enfin, le tout-puissant suscite deux frères, Moïse et Aaron, pour retirer son peuple de la servitude : ils reviennent chargés de gloire et de butin à la terre qui leur est promise. Mais il faut avant tout, que des signes, des jugemens terribles, confondent le tyran impie qui n'a voulu, ni reconnoître leur dieu, ni respecter ses envoyés. Il faut que l'eau des fleuves se change en sang; que son palais, que tous ses états soient infectés d'un horrible amas de grenouilles, de mouches, de vils insectes; que ses troupeaux périssent frappés de maladies contagieuses; que lui-même voie tout son corps, voie tout son peuple couvert d'ulcères et de pustules; que le tonnerre et la grêle, et le feu déchirant la voûte céleste, se précipitent en tourbillons sur la terre, et dévorent les herbes, les fruits et les moissons. Ce qui sera échappé à ses ravages, sera détruit par un épais nuage de sauterelles, qui achevera d'engloutir tout ce qui restera de verdure. Des

ténèbres, de palpables ténèbres envelopperont toute l'Égypte, et durant trois jours le soleil sera éclipsé. Le dernier coup sera lancé au milieu de la nuit, et frappera de mort tous les premiers nés.

Dompté par dix plaies, le dragon du fleuve consent alors au départ de ses hôtes. Plus d'une fois son opiniâtre cœur perd et reprend tour-à-tour sa férocité; semblable à la glace, qui n'est jamais plus ferme qu'après un faux dégel. Il les congédie, puis il les rappelle; il les poursuit, et la mer engloutit enfin ce furieux avec toute son armée; tandis que, docile à la verge de Moïse, elle laisse passer d'un pied sec les enfans d'Abraham au milieu de ses eaux relevées en deux murs de crystal. Elle se tient ainsi suspendue jusqu'à ce qu'ils aient gagné le rivage; tant est merveilleux le pouvoir que dieu prête à ses saints! Ce n'est pas tout : il sera présent dans son ange, qui, sous la forme d'un nuage pendant le jour, et durant la nuit sous

celle d'une colonne de feu, marchera devant eux pour guider leurs pas, pour les envelopper, tandis que l'opiniâtre monarque les poursuit : il les poursuivra durant la nuit entière, et les ténèbres les protégeront. Au retour de l'aurore le tout-puissant jette un coup-d'œil au travers du nuage et de la colonne de feu; il remplit d'effroi toute l'armée, il renverse les roues de ses chars. Il parle; une seconde fois Moïse étend sa puissante baguette sur la mer, et la mer obéit; ses flots retournent sur les bataillons ennemis, ils sont tous ensevelis; et la race choisie s'avance d'un pas tranquille, à travers le vaste désert, vers la terre de Chanaan. Ils prennent le chemin le plus long, afin qu'en arrivant chez les Chananéens, leur inexpérience, leur terreur au premier bruit des armes, ne précipite pas leur retour vers l'Égypte, préférant à tout une vie honteuse et servile; car tout homme, lâche ou brave, s'il n'est pas emporté par une aveugle ardeur, regarde la vie pai-

sible, comme le plus doux des biens.

Un autre avantage sera le fruit de leur long séjour dans le désert : ils jetteront les fondemens de leur gouvernement, ils éliront, parmi les douze tribus, l'illustre sénat qui doit les régir suivant des loix prescrites. Descendant du sommet de Sinaï, qui tremblera sous ses pas, au milieu des éclairs, du tonerre, du bruit éclatant des trompettes, dieu lui-même dictera ses loix. Les unes règleront la justice civile, les autres, en prescrivant les cérémonies des sacrifices, feront connoître la race destinée à écraser le serpent; événement qui achèvera la délivrance du genre humain.

Nul mortel ne peut entendre sans frémir la voix du tout-puissant; et bientôt les enfans d'Abraham prient le seigneur de dissiper leur crainte, et d'expliquer sa volonté par la bouche de Moïse. Leurs vœux sont remplis : ils apprennent par-là que, sans médiateur, il n'est point d'accès près de lui. Précurseur d'un envoyé suprême, Moïse en

remplit la haute fonction; il annonce, il prédit son avènement, et tous les prophètes chantent dans leur tems les jours du grand messie.

Après avoir ainsi règlé les loix et les rites, dieu chérit d'un tel amour les hommes dociles à sa volonté, qu'il établit son tabernacle parmi eux; le saint, l'unique daigne habiter avec les mortels. Par son ordre, on élève un sanctuaire de cèdre enrichi d'or; on y place une arche, et dans cette arche les fastes de son éternelle alliance. Au-dessus, entre les aîles de deux éclatans chérubins, est un trône d'or consacré à la miséricorde, devant lequel brûlent sept lampes; image des célestes flambeaux qui brillent dans le zodiaque.

Un nuage pendant le jour, durant la nuit un rayon de feu, repose sur la tente qui renferme ce précieux dépôt, excepté le seul tems où l'armée est en marche. Ainsi, sous la conduite de l'ange, le peuple d'Abraham arrive enfin à la terre promise à ce patriarche et

à sa postérité. Le reste seroit trop long à raconter ; combien de batailles livrées, de rois renversés, de royaumes conquis ; comment, à la voix d'un mortel, l'astre de la lumière s'arrêtera durant un jour entier au milieu des cieux, et retardera le retour accoutumé de la nuit. Soleil, dira-t-il, demeure sur Gibeon, et toi, lune, sur la vallée d'Ajalon, jusqu'à ce qu'Israël soit triomphant. Tel sera le nom du petit-fils d'Abraham, du fils d'Isaac, qui de lui passera à tous ses descendans, avec la terre de Chanaan.

O céleste envoyé, reprit Adam, source de lumière, qui dissipes les ténèbres qui m'enveloppoient, avec quel plaisir j'écoute les secrets que tu me révèles, et sur-tout ceux qui concernent le juste Abraham et sa postérité ! Ce n'est plus une erreur ; mes yeux s'ouvrent maintenant pour la première fois, et je sens le calme renaître dans mon cœur, tourmenté jusqu'ici d'inquiétudes sur mon sort et sur celui du genre humain. Déjà je vois le jour où toutes les nations

seront bénies : j'obtiens cette faveur, moi qui en étois si peu digne, moi qui, par de coupables moyens, ai sollicité une science qui m'étoit interdite. Cependant je ne puis concevoir encore pourquoi le seigneur daigne habiter au milieu d'un peuple qu'il assujettit à tant de différentes loix : une législation si compliquée annonce des hommes bien pervers. Comment la divinité peut-elle établir sa demeure parmi eux ?

N'en doute pas, répondit Michel, la perversité s'emparera de ces peuples, puisqu'ils sont sortis de toi. Le joug des loix ne leur sera imposé que pour manifester ce fatal penchant : le crime irrité s'élèvera contre la défense. Ils se convaincront que le germe de la dépravation est plutôt susceptible d'être développé, qu'extirpé par la main des loix, et que le sang des taureaux et des génisses n'est qu'un vain simulacre d'expiation. C'est alors qu'ils concluront que, pour payer la rançon de l'homme, il faut un sang bien plus précieux ; celui du juste pour

l'injuste. C'est en s'appropriant, à l'aide d'une foi vive, le mérite de ce sacrifice, qu'ils retrouveront leur justification devant le seigneur, et la paix de la conscience que toutes les cérémonies de la loi ne sauroient lui rendre.

L'homme, par ses seules forces, n'en peut remplir l'esprit, et sans cela cependant il est privé de la vie. La loi est donc imparfaite; et dieu, en la donnant aux hommes, n'eut d'autre dessein que de les préparer à recevoir un pacte plus sage, à passer de l'ombre des figures à l'éclat de la vérité, de la chair à l'esprit, du joug d'une législation sévère à la libre acceptation d'un vaste épanchement de bienfaits, d'une terreur servile à une crainte filiale, des œuvres de la loi aux œuvres de la foi. Ainsi Moïse, quoique tendrement aimé du seigneur, parce qu'il est ministre de la loi, ne conduira point son peuple dans la terre de Chanaan. Ce sera Josué, que les Gentils appellent Jésus, Josué, portant le nom et remplissant la mission de celui qui doit écraser le

serpent ennemi, et ramener triomphant, au sein de l'éternelle paix du paradis, l'homme si long-tems égaré dans les déserts du monde.

Cependant une longue prospérité suivra leur établissement dans la terre de Chanaan; et la paix publique ne sera interrompue que par la dépravation publique. Les ingrats provoqueront le seigneur à leur susciter des ennemis, dont il les délivrera dès qu'il verra leur repentir; d'abord par des juges, ensuite par des rois. Une promesse irrévocable de l'éternelle durée de son trône sera donnée au second de ces rois, que sa piété et ses grandes actions auront également rendu célèbre. Toutes les prophéties annonceront de même que de la race royale de David (tel sera le nom de ce roi), il sortira un fils, le fruit de la femme qui t'a été prédit, qui a été prédit à Abraham, et dans qui toutes les nations mettront leur espérance. Il sera prédit aux rois dont il sera le dernier, car son règne n'aura point de fin.

Avant cette époque, le trône sera successivement occupé par une longue suite de monarques ; et d'abord paroîtra le premier des enfans de David, prince également célèbre par sa sagesse et par son opulence. Il déposera dans un temple superbe l'arche du seigneur, errante jusqu'alors sous des tentes couvertes d'une nuée céleste. Après lui, sera confusément inscrit dans l'histoire un mélange de bons et de mauvais rois; ceux-ci seront les plus nombreux; leur impureté, leur idolâtrie, leurs crimes de toutes espèces, mettent le comble aux crimes de leur peuple. Dieu se retire en courroux d'au milieu d'eux; et leurs terres, leurs villes, son temple, son arche sainte, tous ses vases sacrés, sont le mépris et la proie de cette orgueilleuse cité dont tu as vu les superbes murs désertés dans la confusion, ce qui lui a mérité le nom de Babylône : là, dans la captivité, il les laisse languir l'espace de soixante-dix ans. Au bout de ce tems, il les délivre, en se ressouvenant de sa miséricorde et

de l'alliance qu'il a jurée à David; alliance qui doit égaler la stabilité des jours du ciel.

Le peuple d'Israël sort de Babylône avec l'aveu de ses maîtres, des rois de cette cité, dont Dieu a favorablement disposé le cœur. Son premier soin est de rebâtir le temple saint, et durant quelque tems, il vit dans la modération et la médiocrité. Mais son accroissement et celui de la fortune enfantent bientôt les factions, et ce sont les prêtres, ce sont ces hommes sacrés, ministres des autels, dont le devoir est d'entretenir la paix, qui répandent les premières étincelles de la discorde : le temple de dieu même est le théâtre de leurs infâmes querelles. Enfin ils se saisissent du sceptre, sans égard pour le fils de David; ils le livrent à une main étrangère, afin que le Messie, que le vrai roi consacré par l'huile sainte, vienne au monde dépouillé de ses droits.

Cependant sa naissance est annoncée par une étoile qui n'avoit point encore

paru dans les cieux : elle guide au lieu de son berceau les sages qui viennent de l'orient pour lui offrir l'or, l'encens et la myrrhe. Un ange le révèle avec éclat à de simples bergers qui veilloient pendant la nuit ; ils y courent transportés de joie, et les airs retentissent autour d'eux, des hymnes des chœurs célestes. Une vierge est la mère de cet enfant ; mais son père est le pouvoir du très-haut. Il montera sur le trône héréditaire ; son empire n'aura de bornes que celles de la terre, et sa gloire que celles des cieux.

Un tel excès de joie oppressoit le cœur d'Adam, que, semblable à une profonde douleur, elle eut fait couler ses larmes, si l'ange, suspendant son récit, ne lui eût permis de l'épancher en ces termes :

O prophète de ravissantes merveilles, tu mets le comble à mes espérances. Oui, je vois clairement à présent ce que mon esprit avoit envain cherché, pourquoi le grand objet de notre attente sera appellé le fruit de la femme. Je te salue, ô vierge mère si tendrement aimée des

cieux ! tu naîtras de mon sang, et de ton sein sortira le fils du très-haut; ainsi dieu s'unira à l'homme. Que le serpent subisse enfin sa peine, que sa tête soit écrasée. Mais, dis-moi, quand, dans quel lieu se passera ce combat, et quel coup meurtrira le talon du vainqueur.

Ne te figure pas, repartit l'archange, leur combat comme un duel, ni qu'ils soient susceptibles de blessures locales à la tête ou au talon, ni enfin que le fils céleste réunisse les deux natures d'homme et de dieu, pour terrasser plus puissamment ton ennemi. Ce n'est pas ainsi qu'on triomphe de Satan ; il est tombé du haut des cieux, et cette chûte bien plus épouvantable n'a pas empêché le traitre de te porter le coup de la mort. C'est ce coup que ton sauveur vient guérir, non en détruisant Satan, mais ses œuvres dans toi et dans tes enfans. Cette victoire ne peut s'obtenir qu'en réparant ta faute, qu'en obéissant à la loi qui te fut prescrite, qu'en subissant la mort prononcée contre ta révolte, la mort qui t'est due

à toi et à tous tes descendans. Voilà le seul dévouement capable d'appaiser l'éternelle justice.

Ton libérateur remplira donc exactement la loi de dieu; et quoique l'amour suffise pour la remplir, il l'accomplira et par amour et par obéissance. Il subira ton châtiment en se livrant sous un corps de chair, à une vie odieuse et à une mort infâme. Il annoncera la vie à tous ceux qui croiront dans sa rédemption, qui penseront que la foi peut leur imputer son obéissance, qu'ils peuvent être sauvés par ses mérites, et jamais par les leurs, quoique conformes à la loi. Pour toi, il vivra haï et blasphêmé; il sera saisi avec fureur, jugé, condamné à la mort, déshonoré et maudit; il sera cloué sur une croix par son propre peuple, et mourra pour te rendre la vie; mais, sur cette même croix, il clouera tes ennemis et la loi qui te condamne, et tous les péchés du genre humain; et rien ne pourra plus nuire à ceux qui auront une entière confiance dans l'effet de son sacrifice.

Bientôt finit le pouvoir que la mort avoit usurpé sur lui; il meurt, et ressuscite. Avant le troisième jour l'étoile du matin le voit sortir de son cercueil, brillant du doux éclat de la naissante aurore. Il a payé ta rançon, il a donné sa vie pour tous les hommes, il a sauvé tous ceux qui voudront l'être, qui embrasseront sa miséricorde avec une une foi vraiment active.

Par cet acte sublime, s'efface à jamais ta condamnation. Il tombe, ton ennemi; avec lui, sont foulés aux pieds ses deux plus fiers soutiens, la mort et le péché, et dans sa tête écrasée leurs traits s'enfoncent avec fureur. Telle ne sera pas la blessure que portera la mort temporelle au talon du vainqueur ou de ceux qu'il aura sauvés; la mort fugitive et légère, qui, semblable à un paisible sommeil, les conduira doucement à la vie éternelle.

Après sa résurrection, il reste peu de tems sur la terre; il n'y revient quelquefois que pour se montrer à ses disciples,

ses fidèles compagnons durant sa vie. Il les charge d'enseigner à toutes les nations ce qu'ils ont appris de lui, d'ouvrir les voies du salut, de baptiser dans l'eau des fleuves ceux qui croyent; signe du passage des souillures du péché à la pureté de la vertu, signe qui fortifie leur courage et les prépare à subir, s'il le faut, la mort qu'il a soufferte lui-même.

Ses disciples vont instruire toutes les Nations, et depuis ce jour le salut sera annoncé non-seulement aux enfans descendus d'Abraham, mais à tous les enfans de la foi d'Abraham. Ainsi tous les peuples de la terre seront bénis dans sa race.

Cependant le vainqueur s'élève vers le ciel des cieux triomphant de ses ennemis et des tiens. Il saisit dans son vol le serpent; roi des airs, il le promène chargé de chaînes dans toute l'étendue de la majesté; et le rejette enfin accablé de confusion. Il entre dans le sanctuaire de la majesté; il reprend sa place à la droite de dieu, et son nom est exalté au-dessus de tous les noms des cieux.

De-là, lorsque le tems de la dissolution du monde sera arrivé, il descendra plein de gloire et de puissance pour juger les vivans et les morts. Il jugera l'homme qui n'a point eu de foi, et récompensera le serviteur fidèle, en le recevant dans le sein de la félicité, soit dans le ciel, soit sur la terre; car la terre alors sera toute entière un paradis, un séjour plus heureux, éclairé de jours plus sereins que celui d'Eden.

Ainsi parla l'archange; et rendu à cette grande période du monde, il s'arrêta. Le père des humains étoit transporté de surprise et de joie.

O infinie, ô inépuisable bienfaisance, s'écria-t-il, qui, d'un gouffre d'horreur, fais jaillir tant de prospérités, qui changes le mal même en bien! Prodige plus admirable que cet acte sublime de la création, que la lumière sortant tout-à-coup des ténèbres. Je ne sais maintenant si je dois me repentir du péché que j'ai commis, ou plutôt me réjouir de ce qu'il est une source de nouvelle gloire pour le

très-haut, de nouveaux bienfaits pour l'homme, et du triomphe de la miséricorde sur la colère céleste. Mais si notre libérateur doit remonter aux cieux, que deviendra le petit nombre de ses fidèles serviteurs, abandonné au milieu de la horde perverse, l'ennemie de la vérité? Qui sera leur guide et leur défenseur? Les disciples ne seront-ils pas encore plus maltraités que le maître?

Oui, sans doute, lui dit l'ange; mais le fils du tout-puissant enverra la promesse de son père pour soutenir leur courage. Son esprit habitera en eux; il tracera dans leurs cœurs embrâsés d'amour la loi de la foi. Marchant sous ses auspices dans les sentiers de la vérité, revêtus par lui d'une armure céleste, ils résisteront aux assauts de Satan, ils émousseront tous ses traits, ils seront intrépides au milieu de la rage des hommes, au milieu de la mort même, et trouvant en eux une douce consolation, leur tranquille fermeté étonnera leurs plus furieux persécuteurs.

Animés de cet esprit qui descendra sur ceux qu'ils auront baptisés, les apôtres se répandront sur la terre pour enseigner l'évangile aux nations; toutes les langues leur seront familières, et les mêmes miracles, que fit, avant eux, leur maître, seront reproduits à leur voix. Ils font ainsi, parmi chaque peuple, un grand nombre de prosélites qui reçoivent avec transport la nouvelle loi du ciel. Enfin, après avoir achevé leur ministère, et rempli dignement leur carrière, après avoir tracé leur doctrine et l'histoire de leur vie, ils meurent.

A ces sages pasteurs, ainsi qu'ils l'ont prédit, succèdent des loups cruels qui font servir les saints mystères des cieux à leur vile ambition, à leur basse cupidité, et souillent d'un vain amas de superstitions la vérité sacrée qui, quoique deposée sans altération dans les écrits des Apôtres, ne peut être entendue que par l'esprit. Ils s'entourent de noms, de places, de titres magnifiques; ils couvrent d'un voile pieux leur grandeur temporelle; et, s'arro-

geant à eux seuls l'esprit de dieu, également promis et accordé à tous les croyans, ils forcent les consciences, ils imposent des loix spirituelles avec un pouvoir de chair ; des loix dont nul apôtre n'a parlé, et que leur maître ne grava jamais dans les cœurs. Eh quoi! pensent-ils donc contraindre la grace, enchaîner la liberté même, sa fidelle compagne? Prétendent-ils détruire ses vivans autels, monumens inébranlables élevés par la persuasion, sur qui nul n'a d'empire? Et quel sera leur langage? En est-il sur la terre qui se fasse entendre au-dessus des infaillibles oracles de la conscience? Telle sera cependant l'orgueilleuse présomption de plusieurs d'entr'eux; de-là d'horribles persécutions contre tous les vrais et fidèles adorateurs. La religion, pour le plus grand nombre, ne consistera plus qu'en un spécieux appareil, qu'en de vaines cérémonies; les œuvres de la foi seront rares, et la vérité s'enfuira, percée des traits de la calomnie. Ainsi s'écoulera le monde

funeste aux bons, favorable aux méchans, gémissant sous son propre poids, jusqu'à ce jour de respiration pour les justes, de vengeance contre les pervers; ce jour où reviendra l'enfant de la femme, le défenseur qui t'a été promis, qui t'a été annoncé d'une manière obscure, et que tu connois maintenant sans peine pour ton sauveur et ton maître.

Pour la dernière fois, il paroîtra dans les nues rayonnant de la gloire de son père; il paroîtra pour détruire Satan et son monde corrompu. L'univers sera embrâsé, et de la masse ardente et purifiée par les flammes, il fera sortir de nouveaux cieux, une nouvelle terre, des siècles innombrables, qui auront pour fondemens la paix, la justice et l'amour, et que couronneront une alégresse et une félicité éternelles.

Ici, l'ange s'arrêta, et Adam lui parla ainsi pour la dernière fois : ô bienheureux voyant! avec quelle rapidité ton génie prophétique a mesuré la course du monde et le vol du tems, depuis son

premier essor jusqu'à l'instant où il restera immobile dans l'espace! Au-delà, de toutes parts est un abîme, une éternité dont nul œil ne peut sonder la profondeur. J'abandonne cette demeure dans le calme de la pensée, et l'esprit rempli de sublimes leçons. Tout ce que ce vase fragile peut contenir de connoissances, je le possède maintenant; ma démence fut d'en desirer davantage. Je vois que le plus sage parti est d'obéir à dieu, de n'adorer, de ne craindre que lui, de régler tous ses pas, comme s'il en étoit toujours témoin, d'admirer sa providence, et de dépendre de lui seul. Je le vois plein de miséricorde pour toutes les œuvres de ses mains, faire par-tout triompher le bien du mal, par de petits moyens, exécuter de grandes choses, par de foibles ressorts renverser toute la force de l'homme, et confondre toute sa sagesse par la simple douceur. Je vois que les souffrances endurées pour la cause de la vérité, élèvent l'ame à la plus haute victoire, et que la mort

est pour le fidèle la porte de la vie. Telles sont les leçons que me donne, par son exemple, le maître à jamais béni que je reconnois pour mon libérateur.

Ces leçons, répondit l'archange aussi pour la dernière fois, sont le sommaire de la sagesse. N'étends pas plus loin tes espérances; elles seroient vaines, quand tu connoîtrois toutes les étoiles par leurs noms, toutes les puissances célestes, tous les secrets de l'abîme, toutes les opérations de la nature, toutes les merveilles de dieu dans les cieux, les airs, les mers et sur la terre, quand tu posséderois tous les trésors, tout l'empire du monde soumis à ton unique loi. Qu'il te suffise de joindre à cette morale des actions qui en soient dignes; joins-y la foi, la vertu, la patience, la tempérance; joins-y l'amour, l'ame de toutes les vertus, l'amour qui prendra un jour le nom de charité, et tu quitteras alors ce paradis sans regret, et tu en porteras un infiniment préférable au-dedans de toi-même.

Allons, Adam, descendons de ce vaste point de vue : voici l'heure du départ ; elle est précise. Regardes au bas de la montagne, vois les mouvemens des gardes que j'y ai postés ; vois à leur tête une épée flamboyante décrire dans les airs des cercles menaçans ; c'est le signal de la retraite. Nous ne pouvons rester plus long-tems ; va réveiller Eve. J'ai pris soin de calmer aussi son esprit ; je lui ai envoyé des songes flatteurs pleins d'un heureux présage, et je l'ai disposée à une humble soumission. Fais-lui part, dans un tems convenable, de ce que tu viens d'apprendre, et sur-tout de ce qu'il importe à sa piété de savoir ; la délivrance du genre humain par un enfant de sa race, l'enfant d'une femme. Puissiez-vous passer de longs jours tous deux unis par les mêmes sentimens ! Puisse votre douleur, le fruit des maux que vous vous êtes attirés, se dissiper dans la contemplation du bonheur qui vous attend !

Il finit, et tous deux descendirent

la montagne. Adam vola vers le berceau où il avoit laissé Eve endormie ; il la trouva éveillée, et son accueil fut accompagné de ces mots où la tristesse n'étoit plus empreinte.

Je sais où tu es allé et d'où tu viens. Sans doute, dieu se manifeste aussi dans le sommeil ; il a rempli d'agréables songes, présage de quelque grande félicité, celui où j'ai tombé, vaincue par l'abattement et l'excessive douleur. Guides-moi maintenant, je te suis ; en quittant cette demeure avec toi, il me semblera l'habiter toujours, et je m'en croirois cruellement bannie, s'il falloit y rester sans toi. Tu me tiens lieu de tout ; tu embelliras tous les lieux de la terre aux yeux de cette infortunée, dont l'erreur l'exile aujourd'hui de celui-ci. Pleine de confiance, j'emporte au moins cette consolation, que c'est de moi, toute indigne que je sois d'une telle faveur, que sortira l'enfant promis qui doit réparer la perte du monde que j'ai causée.

Ainsi parla la mère du genre humain.

Adam fut ravi de l'entendre, mais il ne répondit pas ; l'archange étoit maintenant trop près d'eux ; et de la colline opposée descendoient à leur poste les chérubins, tous rangés dans un ordre brillant ; ils glissoient sur la terre, pareils à des météores. Ainsi, vers le soir, s'élevant de la surface d'un fleuve, une vapeur légère rase la plaine marécageuse, et va presser les pas du laboureur qui retourne à sa chaumière.

Telle qu'une comète désastreuse, s'agitoit devant eux l'épée flamboyante du tout-puissant. L'air embrâsé de la Lybie n'est pas plus dévorant, et déjà ce glaive terrible commençoit à dessécher la douce température d'Eden, lorsque l'ange, prenant par la main nos premiers pères, hâta leur marche tardive. Il les conduisit vers la porte orientale, et delà au bas du rocher jusques sur la plaine, puis il disparut.

Ils regardèrent derrière eux ; toute la partie orientale du paradis, naguères leur fortuné séjour, étinceloit, sillonnée

par la brillante épée. D'effrayantes figures, des armes menaçantes s'étoient emparées de la porte. A ce spectacle, la nature remplit leurs yeux de larmes, qu'ils essuyèrent promptement. Ils avoient toute la terre devant eux, une demeure à leur choix, et la providence pour guide. Tous deux, portant au hasard un pas indécis et lent, prirent, en se tenant la main, leur route solitaire au travers des campagnes d'Eden.

Fin du douzième et dernier Chant.

NOTES.

CHANT VII.

Page 3. *Ecartes-en sur-tout le bruit tumultueux, la dissonante orgie de Bacchus et de son cortège; race forcenée issue de ces barbares,* &c.

S'IL est vrai, comme on le croit, que Milton dans ce passage, fasse allusion à la cour de Charles II, il n'est ni juste, ni vrai. Cette cour étoit efféminée et non pas forcenée; et le fils de Charles I, loin de déchirer le meurtrier de son père, lui pardonna, et voulut même être son bienfaiteur. Le Camoens, le Tasse et tant d'autres se sont également plaints de leur siècle. C'est le sort de la plupart des hommes nés avec de grands talens; peu sont à leur place, et moins encore s'y croyent.

Page 6. *Racontes-nous comment ont été formés ce ciel,* &c.

Cette question a été et sera souvent répétée par les descendans d'Adam. Qui suis-je? Qu'est-ce que je vois? Et comment tout cela a-t-il été formé? Comment y a-t-on répondu? Par des systêmes. Et il faut convenir qu'il n'est pas possible d'y répondre autrement; mais de tous ces sys-

têmes qui doivent avoir au moins l'agrément en partage, en est-il un qui en soit autant revêtu, qui soit mieux orné, plus poétique que celui de Moïse? Milton l'a imité, mais avec des couleurs différentes. Ce n'est point une ennuyeuse paraphrase, comme l'a dit Voltaire : c'est une broderie neuve et superbe sur un dessein connu. Toutes les richesses de l'imagination y sont déployées; et si ce septième chant n'est pas comme le croit Addisson, le plus sublime du poëme, c'est du moins le plus magnifique et le plus imposant.

CHANT VIII.

Page 38. *Son époux pour narrateur lui plaisoit mieux que l'ange.*

Dire que les femmes n'aiment l'instruction que lorsqu'elle leur est donnée par une bouche chérie, parce qu'elles savent bien que les caresses de l'amant interrompront souvent la leçon du maître; c'est exprimer simplement une observation très-juste. Mais mettre cette idée en action, la revêtir des couleurs convenables, exciter l'admiration par la vérité de la peinture, et le sourire par sa naïveté; voilà le talent du poëte; c'est celui de Virgile dans l'épisode d'Aristée; c'est celui de J. J. dans plusieurs endroits de ses ouvrages, et sur-tout dans la touchante image des deux pigeons.

Page 42. *Quiconque essaiera d'y porter un œil présomptueux, se perdra sans aucun fruit,* &c.

Hélas ! et de quel fruit sont toutes les idées philosophiques ? elles consolent, elles amusent, elles égarent agréablement l'esprit humain. Il faut bien des romans pour tous les âges et pour tous les goûts.

Page 43. *Si cette lune est un corps terrestre,* &c.

Le célèbre Hershell vient d'y découvrir trois volcans ; l'un desquels, qui brûle actuellement, jette des vapeurs et des laves en grande abondance. Le télescope qu'il a employé dans cette observation, n'avoit que dix pieds de foyer. Lorsqu'il aura fini celui de quarante pieds auquel il travaille, il est à présumer qu'il fera des découvertes encore plus étonnantes et plus précises.

Un autre savant de l'Italie, l'abbé Spallansani vient à l'aide de plusieurs expériences aussi pénibles qu'ingénieuses, de faire de grandes découvertes sur la digestion et sur la réproduction. Ainsi les deux sciences les plus ténébreuses vont être éclairées ; des certitudes remplaceront les conjectures, et l'on finira selon la marche ordinaire de l'esprit humain, par avoir un recueil de vérités après s'être amusé si long-tems de romans et de systêmes.

Page 46. *J'apprends que la sagesse n'est pas d'approfondir.*

Le conseil est fort sage pour la plupart des hommes, *fruges consumere nati;* mais la vie seroit bien triste pour quelques autres, s'ils la suivoient à la rigueur.

Page 49. *Enseveli dans un profond sommeil, tout-à-coup je m'éveille,* &c.

Quelques lecteurs ne seront frappés que d'une seule différence dans les récits que font Adam et Eve de leur création; c'est que le premier mouvement de la femme, en recevant la vie, a été d'aller s'admirer dans le ruisseau voisin, et que celui de l'homme, à la même époque, est d'admirer tout ce qui l'entoure. Cette distinction qui peint si bien le penchant naturel des deux sexes n'est cependant pas la seule beauté de ces récits. Ce qu'il y a sur-tout d'admirable, c'est que les superbes couleurs de chacun des deux sont parfaitement assorties aux personnages qui y figurent. Le discours d'Eve est tendre et gracieux comme elle, celui d'Adam grave et réfléchi, comme son caractère.

Cette histoire poétique et vraisemblable des premiers sentimens de l'homme et de la femme, après leur formation, est une conception originale. On ne trouve dans les anciens poètes aucun modèle d'une aussi belle philosophie.

Page 60. *Il cessa de parler, ou je cessai de l'entendre.*

Quel touchant entretien ! ô divin Fénélon, ô bon J. J. Telle étoit quelquefois l'occupation de vos belles ames. Vous parliez à l'être suprême, et il vous répondoit ; vous lui confiez vos peines, et il vous consoloit. S'il existe une félicité pure et sans mélange sur la terre, c'est pour l'homme honnête et sensible qui peut s'élever comme Adam, à ces sublimes soliloques. Le vrai chrétien est heureux dès ce monde.

Page 62. *O femme, tel est ton nom, puisque tu as été extraite de l'homme.*

Notre langue ne peut exprimer l'origine de la femme par la seule analogie des noms : l'anglois est plus heureux ; *man, woman.*

Page 63. *Rougissant comme l'aurore.*

Racine traduit « qu'elle étoit couverte d'une » rougeur pareille à celle de l'aurore « : et il ajoute en note : « Cette rougeur qui étoit celle » de la femme dans le paradis terrestre, n'est » plus connue ; et le rouge affreux, dont les » femmes couvrent aujourd'hui leurs joues, ne » leur donne pas la couleur de l'aurore «. Le lecteur peut juger, par ce petit échantillon, du commentaire entier qui est à-peu-près par-tout aussi riche d'idée et de style. Celui de Dupré de

Saint-Maur n'est gueres qu'en citations d'auteurs sacrés et profanes ; et par-ci par-là cependant quelque chose de son propre fond, entre autres, une réflexion sur un passage du dixième chant, où l'éternel donne la préférence à son fils sur tout autre habitant du ciel, pour l'envoyer sur la terre juger Adam, qui s'est rendu coupable, son fils qui doit un jour revêtir la nature humaine, pour racheter le genre humain. Il observe savamment que c'est par allusion à une loi d'Angleterre, suivant laquelle, *nul ne peut être jugé que par ses pairs*. Si Milton avoit été susceptible de la belle finesse que lui a prêté ce traducteur, on peut bien assurer qu'il n'auroit jamais composé le paradis perdu.

CHANT IX.

Page 71. *Et qu'il laisse loin après lui*, &c.

On a pu remarquer que je n'étois pas aveugle sur les défauts de Milton. J'ai essayé de défendre quelques-uns de ses exordes qui m'ont paru critiqués injustement. Mais il seroit impossible de justifier celui-ci. Le commencement dispose au ton lugubre qui va désormais régner ; la suite est inexplicable. On ne conçoit pas comment l'auteur a pu couper l'intérêt de son poëme par un éloge aussi déplacé et aussi vague du sujet.

Page 100. *O souveraine de tout ce qui respire*, &c.

Le bourreau donnera de l'esprit à Démos-

thênes, disoit Boileau de Toureil. Quoique Dupré de Saint-Maur fasse toujours de son mieux pour mériter le même reproce, il n'y réussit que bien rarement ; il pêche plutôt par le défaut contraire. Il faudroit lire toute sa traduction, pour savoir à quel point elle est défigurée par l'affectation et le mauvais goût. Ici il fait dire au serpent: *Si j'ai fait un crime en vous approchant, c'est le crime de vos charmes*. Ailleurs, il apprend: *que les changemens produisirent des mutations ; que les vents crevèrent leurs prisons ; qu'Adam se coucheroit sur la terre, comme dans le giron de sa mère*, &c. &c. Il n'est pas étonnant qu'avec une pareille version, le paradis perdu ne soit encore connu en France, que des personnes qui peuvent le lire dans sa langue.

Page 116. *Ou pour prendre, sans lui, quelque intérêt à la vie.*

Tecum vivere amem, tecum obeam libens

page 125. *Et, sans hésiter, il prend le fruit et le dévore.*

Voilà un sujet d'éternelle dispute. Le genre humain a-t-il été meilleur et plus heureux qu'il n'est? et quelle est la cause de ses misères? Selon le christianisme, c'est la vanité d'Eve. Elle a mangé un fruit qui lui étoit défendu, parce qu'elle croyoit par-là s'élever au-dessus de sa condition; elle en a offert à son mari qui en a

mangé pareillement, non qu'il fût aveuglé comme elle, mais par excès d'amour, et pour partager le sort qu'il savoit que sa désobéissance lui devoit attirer. Ainsi l'orgueil et la foiblesse perdirent les premiers habitans de la terre, et entraînèrent la chûte de toute leur postérité. Cette cause est de droit divin, et tout chrétien lui doit soumission et respect. Mais il peut être permis de considérer ce grand objet hypothétiquement et suivant les loix de la nature qui nous sont connues. En raisonnant d'après elles, J. J. a prétendu que la sociabilité de l'espèce humaine étoit la seule source de ses malheurs. Mais, quelle est la nature de l'homme, peut-on lui répondre? Est-ce de rester isolé, comme le tigre et le loup qui ne vivent que de proie? Non; l'homme est sociable, comme tous les animaux qui, par instinct se réunissent en troupes. Les peuples les plus sauvages, découverts récemment dans la mer du sud, prouvent évidemment cette vérité. On n'en a trouvé aucun qui ne fît pas corps, et dont les individus fussent épars et isolés; aucun pareillement qui n'eût nos passions, la jalousie, l'ambition, l'amour, et qui ne fût conséquemment la proie de nos maux cruels; aucun encore qui n'admît l'inégalité dans les conditions, ce qui suppose nécessairement, comme parmi nous, une inégalité primitive d'esprit, de force ou de talens.

En effet, la même loi qui réunit les abeilles,

et les nécessite à se construire des cellules de même forme et de même grandeur, en réunissant les hommes, les porte, selon la différence de leurs forces corporelles ou spirituelles, à se placer haut ou bas dans l'ordre de la société. Ensuite viennent les passions qui fixent, élèvent ou renversent le rang occupé, selon leur espèce et les circonstances dans lesquelles elles se développent.

Toutes les passions sont cruelles; toutes voient autant d'ennemis dans les adorateurs de leur idole, et les sacrifient sans scrupule. Ainsi le peuple qui a le plus d'énergie dans ses passions, est aussi le plus méchant. Les Romains n'ont jamais été si féroces que durant et après le triumvirat, lorsque, par l'excès de fermentation, sortis des bornes de la modération républicaine, il leur fallut le frein de la monarchie pour les contenir. Les François n'ont jamais tant commis d'atrocités, que dans les guerres de la ligue et de la fronde, c'est-à-dire, lorsqu'ils ont eu le plus de caractère.

Mais, comment contenir ces flots tumultueux sans les asservir? Comment réprimer cette précieuse énergie du cœur humain, sans la détruire? c'est le secret des gouvernemens; il ne s'agit que de la diriger. Voyez le gouvernement de Lacédémone, l'objet de la dérision moderne, mais l'éternel sujet de l'admiration des sages. Ce n'est pas tant par la force militaire, que cet état m'a

toujours paru digne des plus grands éloges, mais par le bonheur dont ses membres devoient jouir. Il ne pouvoit y avoir d'avarice, puisqu'une charrette attelée de deux bœufs pouvoit à peine transporter la valeur de trois cents livres ; ni d'orgueil, puisque tous les enfans, en venant au monde, étoient également élevés en commun, et ne connoissoient d'autre mère que la patrie. L'amour même étoit dompté par la manière dont la jeunesse étoit élevée. Une seule passion concentroit toutes les autres ; c'étoit l'amour de la patrie. Ainsi ce peuple étoit un peuple de frères qui ne connoissoit ni la haine ni la jalousie, ni l'ambition, ni aucune de ces fermentations cruelles, si communes parmi les peuples civilisés. Il vivoit heureux et tranquille, et n'employoit ses forces qu'à conserver le gouvernement qui le maintenoit dans cette précieuse situation.

Toutes nos académies retentissent d'éloges; mais, pourquoi aucune n'a-t-elle encore proposé pour sujet, celui du fondateur de ce beau gouvernement? Est-il un mortel qui ait fait autant de bien à la terre, et qui ait autant de droits à son hommage? Riches du siècle, la bienfaisance, heureusement à la mode, a déjà distrait quelques parcelles de votre immense fortune; qu'il me soit permis d'en appliquer encore une petite portion à former un prix pour l'éloge du divin Lycurgue. Nos mœurs s'en ressentiront sans doute; car on ne peut honorer la vertu sans en inspirer l'amour.

Page 126. *Je rends justice à la délicatesse de ton goût.* « Le goût n'est pas la moindre » partie de la sagesse, puisque nous distin» guons toutes nos pensées par la saveur, et » que le palais est qualifié de bon juge «.

D'après cela, il suit clairement que l'homme le plus gourmand, est en même-tems le plus vertueux : Il est vrai qu'Adam a l'esprit égaré, quand il parle ainsi ; mais assurément ce n'est pas-là un beau délire; et tout autour de cette ineptie, quelle foule de belles choses !

Page 128. *Et cette fille du crime couvroit seule leur misère,* &c.

Cette sublime peinture de la honte, fille du crime, qui couvre la nudité de nos premiers pères, ou plutôt qui la manifeste davantage, ne se trouve point dans la traduction de Dupré de Saint-Maur. Cet écrivain a supprimé ou affoibli toutes les grandes beautés de Milton : Racine a tout conservé, mais il a tout éteint.

Page 133. *Un malheur, dont peut-être toi-même tu ne te fus pas garanti.*

En louant une femme sur sa beauté, et un homme sur son esprit, on en fait toujours ce qu'on veut. Adam n'auroit pas été plus infaillible ; mais il auroit fallu l'attaquer d'une autre manière.

Voilà donc Eve devenue dans peu de tems la source des plaisirs et des peines d'Adam.

Mais observons que le bien qu'elle a fait, c'est d'elle-même, et le mal, par suggestion. Il en est de même parmi ses descendantes ; on en voit peu qui, pour la première fois, soient sciemment coupables ; elles sont foibles et non pas méchantes, et trompées avant d'être perfides. Sans le serpent humain qui, bien plus dangereux que celui d'Eden, se multiplie sous mille formes pour les séduire, elles seroient toujours ce que la nature les a faites, aimables et bonnes.

Le lecteur aura remarqué sans doute le changement qui se manifeste dans les sentimens et les discours d'Eve, depuis son crime. Elle en impose à son mari en lui protestant qu'elle n'a été occupée que de lui pendant son absence ; et elle débute par de grands mots, les tourmens de l'absence, l'agonie de l'amour, ce qui prouve que Milton connoissoit bien le cœur humain, qui n'est jamais plus loin de la vérité que lorsqu'il exagère ses expressions pour l'énoncer. Avant ce moment, les discours de l'épouse d'Adam étoient bien différens ; ils étoient simples et respiroient l'innocence et la candeur de son ame.

CHANT X.

Page 152. *Enfin cet étonnant ouvrage est achevé.*

Quel sublime éclat de pensée et d'expressions dans la construction de cet énorme pont

entre la terre et les enfers ! Voltaire trouve cependant ce même pont fort ridicule, *parce que les ames*, dit-il, *n'ont pas besoin d'un chemin bien pavé pour aller dans l'enfer*. Il seroit superflu de relever cette critique, et nous devons à la mémoire du grand homme qui l'a faite, de n'en pas développer les motifs.

Page 171. *Les étoiles fixes apprennent à verser leurs influences malignes.*

Le siecle de Milton étoit encore celui du roman des sciences. Ce roman a produit de grandes beautés dans les poësies des anciens. On voit ces fables du même œil que les instrumens du culte des faux dieux, découverts récemment parmi les ruines d'Herculanum, qui rappellent à la fois la pompe des fêtes et la fausseté de leur objet, la grandeur et l'aveuglement de l'esprit humain.

Page 172. *D'incliner de plus de vingt degrés les poles de la terre.*

Je ne puis me refuser à transcrire ici la belle observation de M. le comte de Buffon, sur cette inclinaison de la terre.

« Les grandes combinaisons ont produit tous » les petits rapports...... L'inclinaison de la terre » produisant dans son mouvement annuel autour » du soleil, des alternatives durables de chaleur » et de froid, que nous avons appellées *des* » *saisons*, tous les êtres végétans ont aussi,

» en tout ou en partie, leur saison de vie et
» leur saison de mort. La chûte des feuilles et
» des fruits, le dessèchement des herbes, la
» mort des insectes dépendant en entier de cette
» combinaison : dans les climats où elle n'a pas
» lieu, la vie des végétaux n'est jamais suspen-
» due ; chaque insecte vit son âge ; et ne voyons-
» nous pas sous la ligne où les quatre saisons
» n'en font qu'une, la terre toujours fleurie,
» les arbres continuellement verds, et la nature
» toujours au printems » ?

Page 179. *La nature qui, dans tous ses mouvemens, consulte moins ses forces que celles des objets soumis à son action.*

Voilà ce qu'on a jamais dit de plus consolant et de plus vrai.

Page 186. *Son humble posture, l'aveu de sa faute, son profond repentir excitèrent la pitié dans le cœur d'Adam.*

Cette situation a, dit-on, été inspirée à l'auteur par un événement de sa vie. La première de ses trois femmes le quitta un mois après son mariage, en lui promettant de revenir incessamment. Le délai fixé par sa promesse s'étant écoulé sans qu'elle reparût, il lui écrivit plusieurs fois pour la presser de la remplir ; aucune réponse. Il lui députa un de ses amis ; il fut renvoyé avec mépris. Le parti qu'il prit alors fut un peu singulier. Il commença par

publier un traité sur le divorce, dans lequel il s'efforça de prouver qu'il étoit non-seulement permis, mais nécessaire entre deux personnes de caractère et d'humeur contraires. Et le précepte posé, il s'occupa de l'exemple. Il offrit sa main à une jeune et jolie demoiselle qui l'accepta. Il étoit sur le point de conclure ce second hymen, lorsque la femme qui y donnoit lieu, prévenue par des amis communs, sortit tout-à-coup d'un cabinet voisin, se jetta à ses pieds, et lui demanda pardon en fondant en larmes. Milton ne tint pas contre cette scène touchante ; il reçut sa femme dans ses bras, dont il ne fut plus séparé depuis, et l'emmena chez lui avec toute sa famille, réduite à l'indigence par la mort de Charles I, à qui elle étoit restée fidelle.

Page 190. *Chère Eve, lui dit-il, le mépris que tu fais de la vie annonce en toi,* &c.

Milton s'est bien gardé de donner à Adam la première idée du suicide. Sa mâle fermeté qui l'a décidé à s'associer au sort de sa compagne, lui en fait maintenant supporter le malheur avec courage. Quelle inaltérable vérité dans le caractère de ces deux personnages, dans leurs entretiens actuels si différens de ceux qu'ils avoient avant leur crime ! Quel grand intérêt, quelle foule de beautés également répandues sur ces deux situations opposées !

CHANT XI.

Page 210. *O coup imprévu et plus affreux que la mort!*

Que de longues jérémiades bien boursouflées d'une sensibilité factice, certains de nos auteurs modernes auroient mis ici dans la bouche de nos premiers pères! Mais tout en admirant leurs tours de force, le cœur fut resté froid. Milton ne fait regretter à Eve que les fleurs qu'elle a cultivées, et à son époux que la présence de dieu avec qui il s'est souvent entretenu; et ces traits saisissent l'ame, parce qu'ils sont simples et vrais.

Page 218. *Ouvre les yeux, ô Adam! contemple d'abord*, &c.

Le tableau mis sous les yeux d'Adam d'une partie de ses descendans et de ce qui doit leur arriver est aussi naturel que ceux de la postérité d'Enée, de Godefroy, de Henri IV, exposés devant ces héros. Celui-ci a même incontestablement un mérite de plus; il intéresse le genre humain entier, tandis que les autres ne peuvent flatter que quelques nations.

CHANT XII.

Page 273. *Pour enseigner l'évangile aux nations.*

Le plus puissant de tous les ressorts, est la

religion. Il produit de bien plus grandes choses que la gloire même. Sans cette religion, les hommes vivroient encore de racines et de glands, dispersés dans les forêts. C'est au nom d'un dieu qu'ils se sont rassemblés, qu'ils ont soumis leur indépendance au frein des loix; que les passions ont été domptées, les vices étouffés; que les mœurs et l'ordre ont établi leur empire. Voilà de vrais miracles. La raison toute nue en eût-elle produit de semblables? L'ambition, la gloire ont fait faire des voyages. Mais quel autre intérêt que celui d'étendre la connoissance de dieu, eût pu égarer nos missionnaires dans les déserts des deux mondes, bravant la fureur des hommes, la pénurie de la terre, et l'intempérie des climats? Ne sembloient-ils pas avoir aussi le don des langues? Mais quel bien ont-ils fait? O dur égoïste, énervé sibarite, tu le demandes? Considère, si tu le peux, tous les maux que produit ta froide et sèche raison; vois le dépeuplement des campagnes, l'horrible dépravation des villes, la langueur, le vide de toutes les ames. Tu as détruit les préjugés, dis-tu? Oui, mais ces préjugés tenoient à la vie même. L'europe n'est plus maintenant qu'un cadavre. C'est au sein de la barbarie que se formera un nouveau foyer de lumière.

Cet esprit philosophique a pénétré dans toutes les sectes, chez tous les peuples de cette europe si vantée; par-tout il a porté la mort. Le Turc,

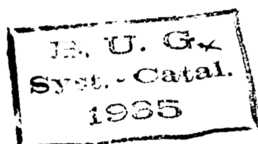
le Russe, l'Allemand, le Parisien, tout se ressemble désormais : même foiblesse, même dégradation. Tel étoit l'état de l'empire Romain, lorsque les barbares y transportèrent un nouveau culte et de nouvelles loix. Peut-être existe-t-il dans quelque coin de la terre un génie neuf et sublime, tout prêt d'inspirer une nouvelle religion à ses sauvages compatriotes. Peut-être dans moins d'un siècle serons-nous soumis à cette puissance, et transformés une seconde fois en peuple religieux, éloquent et capable de ressusciter Corneille, Milton et Montesquieu.

Page 273. *Toutes les langues leur seront familières.*

La diversité des langues est peut-être le phénomène le plus singulier aux yeux d'un philosophe. Comment des êtres d'une conformation extérieure en apparence aussi semblable, mus par les mêmes passions, dont la marche des sentimens et des idées est aussi uniforme, varient-ils autant dans la manière de les exprimer? On ne peut ici chercher dans les animaux bornés au seul instinct, le type de la nature. Les animaux n'ont point de langage; ils n'ont qu'un petit nombre de sons aussi borné que leurs desirs. Ce cercle est aussi rétréci pour les oiseaux, que pour toutes les autres espèces de brutes, quoiqu'ils semblent, à cet égard, avoir reçu le plus d'avantage. Leur chant n'est point

un signe de communication entr'eux comme on se l'est quelquefois figuré, c'est l'expression insignifiante de la joie que leur inspire le retour de la belle saison, et qui passe avec elle.

Psammiticus prétendoit que pour trouver la langue primitive, il falloit isoler un enfant en venant au monde, et épier à un certain âge les sons qu'il auroit prononcés à la vue des divers objets de la nature. Cette hypothèse me paroît inadmissible, et je pense, au contraire, que la langue de cet enfant varieroit suivant les climats où il seroit élevé : elle seroit dure et hérissée de consonnes dans les pays froids, douce et sonore sous la ligne. Cette observation est en effet la plus constante et la plus uniforme. Des mêmes débris de la langue latine, les Anglois, les François et les Italiens ont fait des mots dont la douceur varie comme celle de leur climat. Je prends pour exemple le mot *populus* : les Anglois en ont fait *people*, qu'ils prononcent *piple*; les François *peuple*, qui est déjà un peu moins dur ; et les Italiens, le terme si coulant et si sonore, *popolo*. Mais veut-on voir un effet bien plus frappant encore du climat sur les langues ? Que l'on considère ce que la nôtre devient dans la bouche des nègres de nos colonies ; ils ont supprimé tous ces pronoms si sourds, *je*, *te*. Un nègre, au lieu de, je ne veux pas, dira : *moi pas voulé*, &c. Il est clair que si nos nègres créoles qui ignorent



le jargon de l'Afrique étoient libres et rassemblés en corps de nation, ils se feroient de la langue françoise, une langue qui, par la suite des tems, ne lui ressembleroit pas plus que la langue du Malabar ne ressemble au haut-Allemand.

Non-seulement le climat, mais le gouvernement ainsi que l'esprit des peuples influent sur les langues. Il est certain qu'avant Montagne, notre langue étoit naïve, mais sans énergie, et peut-être n'auroit-elle pas celle qu'elle a acquise, si ce philosophe n'avoit pas écrit. Qu'elle est encore timide et pauvre auprès de celle de nos voisins ! Il n'y a peut-être pas de langues plus riches en expressions et en tournures relatives à l'éloquence politique que la langue angloise. On peut dire que la chambre des communes est un foyer où se plie et se façonne en mille manières la langue de ces fiers républicains, au gré de leurs inépuisables idées.

De même qu'on peut juger de ce qu'est une nation par l'état de sa langue, on peut en présumer ce qu'elle a été. On ignoreroit l'histoire d'Espagne, qu'en voyant cette langue noble et majestueuse, on jugeroit toujours que son peuple a dû avoir une époque de grandeur et de gloire.

Ce seroit un bel ouvrage que l'histoire des peuples par l'état successif de leur langue; mais

pour le bien faire, il faudroit un aussi vaste fonds de connoissances que de philosophie.

Il règne assurément un grand intérêt dans ce Poëme; et la principale source m'en paroît être dans la candeur, la simplicité, la naïveté d'Adam et d'Eve. On peut s'amuser quelques instans avec les beaux esprits et les caillettes des villes; mais on vivroit éternellement avec un de ces couples vénérables qui rappellent les mœurs de l'âge d'or, de ces dignes descendans de Philémon et Baucis dont le visage noble et serein, l'esprit simple et juste, le cœur sensible et bon répandent sur-tout ce qui les entoure la félicité dont ils jouissent, ou, quand ils tombent dans le malheur, pénètrent l'ame d'une tendre émotion et font couler de douces larmes.

FIN.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le garde des sceaux, cette nouvelle traduction du *Paradis perdu de Milton, avec des notes*, et je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris, ce 15 Mars 1788.

ARTAUD.

PRIVILÈGE GÉNÉRAL.

Louis, par la grace de Dieu, roi de France et de Navarre : A nos amés et féaux conseillers, les gens tenans nos cours de parlement, maîtres des requêtes ordinaires de notre hôtel, grand-conseil, prévôt de Paris, baillifs, sénéchaux, leurs lieutenans civils, et autres nos justiciers, qu'il appartiendra : Salut. Notre amé le sieur Mosneron nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer et donner au public une nouvelle traduction du *Paradis perdu de Milton*, avec des notes, s'il nous plaisoit lui accorder nos lettres de privilège pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'exposant, nous lui avons permis et permettons par ces présentes, de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui semblera, et de le vendre, faire vendre et débiter par-tout notre royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent privilège, pour lui et ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le retrocède à personne, et si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'acte qui la contiendra sera en-

registré en la chambre syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du privilège que de la cession; et alors; par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent privilège sera réduite à celle de la vie de l'exposant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, si l'exposant décède avant l'expiration desdites dix années; le tout conformément aux articles IV et V de l'arrêt du conseil du 30 Août 1777, portant réglement sur la durée des privilèges en librairie. Faisons défenses à tous imprimeurs, libraires et autres personnes, de quelque qualité et condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse et par écrit dudit exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie et de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la première fois, de pareille amende et de déchéance d'état en cas de récidive, et de tous dépens, dommages et intérêts, conformément à l'arrêt du conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons: A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la communauté des imprimeurs et libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelle; que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre royaume et non ailleurs, en bon papier et beaux caractères, conformément aux réglemens de la librairie, à peine de déchéance du présent privilège; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée ès-mains de notre très-cher et féal chevalier, garde-des-sceaux de France, le sieur Hue de Miromesnil, commandeur de nos

ordres, qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre bibliothèque publique, un dans celle de notre château du Louvre, un dans celle de notre très-cher et féal chevalier, chancelier de France, le sieur de MAUPEOU, et un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMESNIL; le tout à peine de nullité des présentes : Du contenu desquelles vous mandons et enjoignons de faire jouir ledit exposant et ses hoirs, pleinement et paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, et qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés et féaux conseillers secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre huissier ou sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis et nécessaires, sans demander autre permission, et nonobstant clameur de haro, chartre normande, et lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Paris, le vingt-deuxième jour du mois de Novembre, l'an de grâce mil sept cent quatre-vingt-six, et de notre règne, le treizième. Par le roi, en son conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le registre XXIII *de la chambre royale et syndicale des libraires et imprimeurs de Paris, n.* 3154, *fol.* 101, *conformément aux dispositions énoncées dans le présent privilège : et à la charge de remettre à ladite chambre les neuf exemplaires prescrits par l'arrêt du conseil du* 16 *Avril* 1785. *A Paris, le premier Décembre* 1786.

Signé, CAILLEAU, Adjoint.

